(P)

7.

THEATRE
ET
ŒUVRES
DE
M. BARTHE.

THÉATRE COMPLET ET ŒUVRES DIVERSES DE M. BARTHE,

DE L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES DE MARSEILLE.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

LIBRARY
MAY 7 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
1955
B66A19
L716

L'AMATEUR,

COMEDIE

EN VERS ET EN UN ACTE:

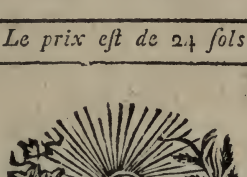
Par Mr. BARTHE,

De l'Académie des Belles-Lettres de Marseille.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 3 Mars 1764.

Decipimur specie. *Horace.*

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques; au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple-du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

VALERE, *Amateur.* M. Molé

DAMON, *Ami de Valere.* M. Grandval.

CONSTANCE, *Fille de Damon.* Mlle. Doligni.

CELIANTE. Mde. Préville.

PASQUIN, *Valet de Valere.* M Préville.

PLUSIEURS LAQUAIS.

La Scene eſt à Paris, dans une Maiſon commune à Valere & à Damon.

L'AMATEUR
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CONSTANCE.

DAMON.

TE voilà triſte & bien rêveuſe,
Et tu quittois hier le couvent ſans douleur ?
Tu me parus même joyeuſe ;
Tu m'embraſſois de ſi bon cœur !

CONSTANCE.

Ah ! vous ne m'aimez plus, mon pere.

DAMON.

Moi, je ne t'aime plus !

CONSTANCE.

Je n'en ſçaurois douter.

DAMON.

Qui pourroit donc t'inquiéter ?
Je t'aime, mon enfant.

CONSTANCE.

N'aviez vous pas fait faire. ..

DAMON.

Quoi ?

CONSTANCE.

Ma Statue en marbre : oh ! pour lors vous m'aimiez,
De mon abſence vous diſiez
Qu'elle vous conſoloit ; Eh bien ! je l'ai cherchée
Dans toute la maiſon, & j'ai perdu mes pas.

DAMON.

Que je te ſerre dans mes bras.
Le reproche me plaît, mais ne ſois point fâchée.

(Il rit.)

CONSTANCE.

Quoi ! vous riez*!*

DAMON.

Je ris de ton étonnement,
Et plus encor de ma folie.
Tu connois Valere *?* Au couvent,
Nous nous entretenions de Valere ſouvent.

CONSTANCE.

Lorſqu'il partoit pour l'Italie,
Je m'en ſouviens, je le vis un moment.

DAMON.

On t'embraſſoit encor : tu n'étois qu'une enfant.

CONSTANCE.

Mais j'avois bien dix ans.

DAMON.

Et dis moi, je te prie,
Tu ne te ſouviens point qu'il te trouva jolie ?

CONSTANCE.

J'ai bien changé depuis.

DAMON.

Aſſez pour mon deſſein.

CONSTANCE, *souriant.*

Je l'ai, je vous l'avoue, apperçu ce matin.

DAMON.

Quoi ! malgré ma defenſe ! & t'a-t il apperçue ?

CONSTANCE.

Non.

DAMON.

Tant mieux.

CONSTANCE.

Pourquoi donc ? Et quel rapport enfin
Entre Valere & ma Statue ?

DAMON.

Laiſſe, laiſſe-moi faire : Oh ! j'ai quelque raiſon

CONSTANCE.

Pourquoi me la cacher ? & quel eſt ce myſtere ?

DAMON.

J'avois réſolu de le taire ;
Mais il faut te céder. Eh bien, tu ſçauras donc
Qu'il aime tous les Arts ; qu'il eſt fou de Peinture,
D'Architecture, de Sculpture.

CONSTANCE.

Seroit-ce un de ces gens qu'on appelle Amateurs ?

DAMON.

Je ne le confonds pas avec la populace
De ces modernes protecteurs,
Qui des talents divers oſent marquer la place,
Des Artiſtes ſont les Tuteurs,
Se forment une Cour où leur grave manie
Daigne corriger le génie ;
Qui jugent la peinture, & la proſe & les vers,
Et qui jugent tout de travers.
Il n'eſt pas, lui, de cette eſpece :
Il critique ſans air, il loue avec fineſſe ;
ſçait manier avec adreſſe,

Le pinceau, le burin; il uſe noblement
Sur-tout de ſes grandes richeſſes.
Il ſçaura ſecourir un Artiſte indigent,
L'animer, le produire & cacher ſes largeſſes.
Je crois que l'on peut eſtimer
Un Amateur ſi jeune & de ce caractere.

CONSTANCE.

Je crois même qu'on peut l'aimer.

DAMON.

Oui, l'aimer, c'eſt mieux dit, &, j'aime fort Valere.
Auſſi je lui prépare une bonne leçon.
Il eſt gâté par l'Italie,
Charmant, mais un peu fou; c'eſt une maladie,
Une indiſcrette paſſion,
Dont... tu dois le guérir.

CONSTANCE.

Mais il ne m'a pas vue.

DAMON.

Et c'eſt bien mon intention
Qu'il ne te ſçache pas même dans la maiſon.
De ſes gens tu n'es point connue.
Mais il te verra, ſans te voir.
Je lui fais vendre ta ſtatue
Pour une Antique. Eh bien! ſens tu tout le pouvoir,
Tout l'effet d'une Antique? Elle aura ſon ſuffrage,
Elle paſſe pour Grecque. Heureuſement pour nous,
La mode eſt pour le Grec; nos meubles, nos bijoux,
Etoffe, coëffure, équipage,
Tout eſt Grec, excepté nos ames; & d'ailleurs,
Ta Statue a trompé juſqu'à des Connoiſſeurs.

CONSTANCE.

Cela me réjouit d'avance.
Pour lui je ſerai donc une Antique? Je penſe

Qu'il sera bien surpris. Mais ne craignez-vous pas,
De le blesser, de lui déplaire ?
Les hommes, m'a-t-on dit, sont tous si délicats
Sur l'amour-propre ! & c'est se mocquer de Valere,
Il ne faut point.

DAMON, *d'un ton ironique.*

Le pauvre enfant !
En effet, je le plains, & j'aime ton scrupule.

(Avec vivacité.)

Je te le dis encor, je veux absolument
Le corriger d'un ridicule.
C'est un enthousiaste ! Ennuyé de Paris,
Il brûle d'habiter l'Italie; un pays,
Où tout charme, dit-il, mes yeux & mes oreilles,
Où je marche entouré des plus rares merveilles.
Il n'a point de lien qui puisse l'arrêter.
Feu son pere, au retour de ce premier voyage,
Se proposoit de lui faire accepter
Céliante, une veuve, & coquette & volage,
Très-bon parti du reste; il cherche à l'éviter.
Il faut avoir l'honneur de le fixer en France.

CONSTANCE.

Mais avez-vous quelque espérance ?
Pour moi, je ne crois point.

DAMON.

Ma fille, il faudra voir

CONSTANCE.

Mais quelle impression peut faire une statue ?

DAMON.

C'est-là ce que je veux sçavoir.
Je l'attends : laisse-moi. Je t'ai bien entendue;
Et nous nous reverrons dans peu.

CONSTANCE.

Mon pere, en vérité, cela passe le jeu.

DAMON, *seul.*

De quoi s'alarme-t-elle? Ah! bon, je vois paroître Pasquin.

SCENE II.

DAMON, PASQUIN.

PASQUIN.

OH! pour le coup, Monsieur, voilà mon maître.
Epris, épris d'une beauté!

DAMON.

Comment donc! quelle nouveauté! Valere est amoureux?

PASQUIN.

Oui, Valere lui-même, Amoureux.... sans rivaux.

DAMON.

Tu m'étonnes. Qui? lui! Mais depuis-quand.

PASQUIN.

D'aujourd'hui.

DAMON.

D'aujourd'hui!

PASQUIN.

C'est une passion subite, mais extrême.

DAMON.

L'objet a donc bien des appas?

PASQUIN.

Une merveille incomparable!

DAMON.

Comment la nomme-t'on?

PASQUIN.

Après avoir hésité

On ne la nomme pas.

DAMON.

Son nom est un secret? Tu me fais une fable.
Est-elle jeune?

PASQUIN.

Oh! non, mais sa beauté;

DAMON.

Dis moi du moins sa qualité.

PASQUIN.

Sa qualité! vraiment, c'est ce qui le captive,
Ce qui rend son ardeur & si prompte & si vive.

DAMON.

Lui! par la qualité se laisser éblouir!
Qui l'auroit soupçonné d'une telle foiblesse?
Doit-il bientôt conclure?

PASQUIN.

Il conclut, il se presse,
Il est ardent, il veut jouir.

DAMON.

Mais quelle est-elle enfin?

PASQUIN.

Monsieur... c'est... une Antique.

DAMON.

Une Antique!

PASQUIN.

Oui, Monsieur, la chose étoit comique,
J'en ris encor; cela faisoit tableau.
Par je ne sçais quel homme il se laisse conduire
Chez l'heureux possesseur de ce rare morceau.
A peine on vient de l'introduire;

Tout à-coup un objet nouveau.
Le frappe, le saisit; (ce n'est qu'une Statue,)
Toute son ame est dans ses yeux;
Il se tait, il admire, il est rêveur, joyeux,
Questionne, interrompt, & pour en juger mieux
Change vingt fois de point de vue.
Oh! ce Marchand est un nigaud,
Si, dans ce moment même, elle n'est pas vendue
Quatre fois plus qu'elle ne vaut.

DAMON.

Elle lui plaît cette statue?

PASQUIN, *d'un air important.*

Elle me plaît aussi; car elle n'est pas mal:
Je l'estime un original.

DAMON.

J'en crois Pasquin; Pasquin doit s'y connoître.

PASQUIN.

Ma foi, je m'y connois, autant que lui peut être;
Mais sans en perdre le sommeil,
Comme lui.

DAMON.

Tout de bon? ton Maître....

PASQUIN.

Vous n'avez rien vu de pareil;
Sans cesse il m'étourdit des beaux Arts, du génie.
Oh! si je vous contois nos exploits d'Italie?
Au milieu d'une rue il s'arrêtoit souvent,
Pour lorgner, d'un œil immobile,
Une façade, un péristile.
Il n'appercevoit pas tout un peuple ignorant,
Qui le regardoit en riant.
Quelquefois, surveillant utile,
Mes deux bras sans respect l'ont remué, poussé,
Au moment où mon homme, admirateur tranquile,
Sous une voiture incivile

Impitoyablement eût été renverſé.
Et dans Herculanum! O l'abîme effroyable!
Il y faiſoit un froid du Diable.
J'enrageois. Lui, charmé de ce lieu ſouterrain,
Tout occupé du beau, tout rempli de l'hiſtoire,
Il oublioit de manger & de boire,
Et s'étonnoit que j'euſſe faim.

SCENE III.

DAMON, VALERE, PASQUIN.

VALERE.

A Damon. *A Paſquin*

UN moment, cher ami; pardon. Comment, coquin!
Oſes-tu t'offrir à ma vue?
Dois-je te retrouver céans?
Je t'ai dit d'appeller deux ou trois de mes gens,
Pour tranſporter cette Statue.
Faut-il te le redire?

DAMON, *jouant l'étonné.*

Une Statue?

VALERE.

A moi!
Le prodige de la ſculpture!
A Paſquin.
Va donc, cours, & prends garde à toi,
Prends garde; ſi je vois la moindre égratignure,
Je te...

PASQUIN.

C'eſt un morceau, ma foi,

Si précieux, de ce fini que j'aime.

VALERE.

Hé ! ne bavarde pas ; je t'attends ici même.

En courant après lui.

Ecoute ; reviens vîte au moins,
Ne te hâte point trop, cependant : j'appréhende....
Entends bien, conçois bien que la chose demande
De bons yeux, du zèle & des soins.

PASQUIN.

Oh ! Je le conçois à merveille.
Monsieur, j'ai la tête & l'oreille
Assez bonnes ; & puis, la Grece... le respect...

VALERE.

Allons, veux tu partir ?

Pasquin sort.

SCENE IV.

DAMON, VALERE.

VALERE.

JE suis comblé de joie.
Félicitez-moi donc.

DAMON.

Il faut que je la voie.

VALERE.

Quoi ! mon suffrage est il suspect ?
Et, sur le transport qui m'enflamme,
Craignez-vous d'admirer ? Monsieur est circonspect.

DAMON.

DAMON.

C'eſt donc une bien belle femme ?

VALERE.

Belle ! vous la verrez.

DAMON.

Tant de morceaux exquis,
Dont votre cabinet...

VALERE.

Le premier de Paris,
J'en conviens, pour le choix : mais ma beauté nouvelle
Fera ſon plus bel ornement.
Cette beauté fut un modele !...
Ces Grecs étoient heureux!

DAMON.

Elle eſt Grecque !

VALERE.

Oui vraiment.
Nous nous y connoiſſons ; je la garantis telle.
Jugez de mon enchantement ;

Il embraſſe Damon.

Une Antique, mon cher!

DAMON.

C'eſt votre bonne étoile
Mais ſi vous vous trompiez, & ſi le temps dévoile..

VALERE.

Et le coin de l'antiquité !
Oui, quoique des ans reſpecté,
Ce marbre même atteſte une vieilleſſe augu ſte.
Par intérêt pour moi ne ſoyez pas injuſte.
On ne me trompe point. Le moderne cizeau
Rend-il ce ſimple, ce vrai beau,
Ce moëlleux des contours, ces attitudes fieres,
Nos boulingrins & nos boſquets

Sont remplis d'ébauches groſſieres,
De vaſes, de colifichets:
Rien de grand, rien de fort, nul choix dans les effets.
Nous avons des Amours, de petites Laitieres,
Et ſur-tout de jolis corſets.
Nous excellons dans les miſeres.

DAMON, *ironiquement.*

Il eſt vrai, nous vivons dans de malheureux temps.
Pigall peut-il être un grand homme?
Rien n'eſt beau, s'il n'a deux mille ans,
Et s'il ne vient ou d'Athene ou de Rome.
Girardon & Puget n'étoient que des enfants.
Votre Statue eſt Grecque, & du ſiecle peut être
De... Le nom de l'Artiſte?

VALERE.

Oh! je ne le ſçais pas,
C'eſt un morceau ſi vieux! mais il eſt d'un grand Maître:
Il eſt de Praxitele, ou bien de Phidias;
Oui, oui.... de Phidias.

DAMON.

Je pourrai donc connoître
Du Phidias? parbleu, j'en ſuis ravi.
Mais d'où vient-il, ce marbre? Il faut être éclairci:
Car ſans parler de ce qu'il coûte...

VALERE, *impatienté.*

Dans un château royal, maintenant en oubli,
(Ce marbre étoit enſeveli;)
C'eſt quelqu'un de nos Rois, François premier, ſans doute...
Ce Prince aimoit les Arts.

DAMON.

Et les femmes auſſi.

VALERE.

Oh ! les Arts, les beaux Arts. Doux charmes de la vie,
C'eſt vous qui faites les heureux;
Vous êtes ſeuls dignes d'envie,
Tréſors des eſprits généreux.

DAMON.

L'enthouſiaſme vous inſpire,
Je le reſpecte & me retire.
Je reviendrai tantôt admirer.

VALERE.

Admirer.
C'eſt le mot.

DAMON *à part.*

Le voilà dans une erreur profonde,
Juſqu'à préſent tout me ſeconde:
Le charme opere, il faut le laiſſer opérer.

SCENE V.

VALERE, *ſeul.*

IL ſe moque de moi; mais il ne l'a pas vue.
Je veux que bientôt ma Statue
Me venge du railleur; qu'il en ſoit enchanté.

Après un ſilence.

Du temps de ma Divinité,
La Grece avoit peut-être cent mortelles
Auſſi belles, preſqu'auſſi belles?
Où trouver en Europe une telle beauté?
A cette heure même on l'apporte.

Mais une roue, un choc peut faire chanceler,
Mettre en pieces!... Moi même il y falloit aller,
J'entends du bruit à cette porte:
C'eſt elle enfin, c'eſt elle apparemment.

SCENE VI.

VALERE, PASQUIN.

Pluſieurs Laquais qui portent la Statue.

VALERE, *courant à eux.*

Là doucement, Meſſieurs. Avancez. Doucement.
Mes amis, que chacun ſe tienne ſur ſes gardes.

Paſquin fait exprès un faux pas & laiſſe preſque tomber la Statue.

Ah! malheureux, tu me poignardes!

PASQUIN.

Je ne ſuis point bleſſé; n'ayez aucun effroi.

VALERE.

Maraut, je penſe bien à toi!
Je tremble pour elle.

PASQUIN.

Ah! je vous en remercie,

VALERE *à ſes gens.*

Sortez, ſortez donc.

Paſquin renvoie les autres Laquais d'un coup de main impérieux, comme s'il leur diſoit: ſortez, ignorants. Il va enſuite ſe placer vis-à-vis la Statue & l'admire.

Que d'amour
Elle dût inſpirer, & que de jalouſie!
Appercevant Paſquin qui geſticule.
Encor? que fais-tu-là?

PASQUIN.

Mais j'admire à mon tour.
Notre voyage d'Italie
M'a bien formé le goût! elle eſt, elle eſt jolie!
D'un ton de connoiſſeur.
La molleſſe des chairs, les formes, le contour.

VALERE.

Paix.

PASQUIN.

Vous voyez pourtant que l'on n'eſt pas ſi bête.

VALERE.

Puis-je être ſeul?

PASQUIN.

Monſieur veut être en tête-à-tête.
à part.
Je pourrois aller boire ou dormir tout le jour.

SCENE VII.

VALERE *ſeul.*

CE drôle me gênoit. Ah! quels ſens & quelle ame!
Cela ne voit qu'un marbre, & je vois une femme,
Telle qu'il n'en eſt plus.
Il conſidére la Statue de la tête aux pieds
Quel ſouris gracieux!
C'eſt la candeur d'une bergere!
Le port de la Reine des Dieux.

Comme la taille eſt noble, élégante & légere!
Les belles chairs le ſang y paroît circuler!
Et la bouche! elle va parler.
O Sculpteur immortel, à qui je rends hommage,
Que de fois le cizeau dût tomber de ta main!
Sur-tout en formant ce beau ſein,
Oui, tu devois toi même adorer ton ouvrage.

Après un ſilence.

Ce marbre me ſemble animé.
Grecque charmante! ah, ſi j'avois pû naître
Dans ſon temps! que ſçait-on! Peut être...
Mais combien de rivaux dont le cœur enflammé
M'auroit diſputé ſa conquête...
Elle ne m'entend point... elle a ſans doute aimé!
Car, avec ces appas, le moyen?... Quelle tête!

SCENE VIII.

VALERE, DAMON.

DAMON *à part.*

QUelle tête : il a bien raiſon.

VALERE, *ſe croyant ſeul.*

On parle d'un Pigmalion.
Qui fut l'amant de ſa Statue.
C'eſt une fable, nous dit on.
Oui, pour les eſprits froids c'eſt une fiction;
Mais moi, je ſens combien ſon ame étoit émue.
Ce n'étoit pas un fou que ce Pigmalion,
Si la ſienne égaloit...

DAMON, *éclatant de rire.*

L'éloge que vous faites
Eſt modéré.

VALERE.

Comment! vous étiez là?
Et vous avez entendu...

DAMON.

Vos fleurettes.
Vous êtes éloquent pour cette beauté-là.
Voilà donc le chef-d'œuvre?

VALERE.

Oui, Monſieur, le voilà.
Ai-je tort?

DAMON.

Elle eſt bien.

VALERE.

Elle eſt bien! Ah! Barbare!

DAMON.

Eſt-ce donc, après-tout, une beauté ſi rare?
Pour vous plaire, faut-il en parler comme vous?

VALERE.

Vous n'aimez pas les Arts, cher Damon, comme nous.
Que n'avez vous mes yeux pour ſaiſir cet enſemble,
Ces beaux détails? ce bras! ce pied! que vous en ſemble?

DAMON, *à part.*

Ho! Ho! Seroit il près de devenir amant?
Ceci paſſe le jeu, comme diſoit Conſtance.

VALERE.

Il ne regarde pas. Quel flegme! quel ſilence!

DAMON.

Parlons ſans nous fâcher & ſérieuſement.

Ces beaux Arts, dont votre ame eſt ſans ceſſe occupée,
Devroient au plus vous amuſer.
Ne peut-on vous déſabuſer?
Vous n'avez-là qu'une poupée.

VALERE.

Soit; à vos traits malins je veux bien m'expoſer;
Mais ma poupée au moins ne peut m'être infidelle.
Je ne ſerai jamais contrarié par elle.
On me parle de femme; en ai-je beſoin, moi?
J'ai des mortelles, des Déeſſes,
J'ai des Phrinés & des Lucréces;
Je ſuis Amant, Epoux & Roi;
Je ſuis même conſtant pour toutes ces maîtreſſes:
Ce que j'aimois hier, je l'adore aujourd'hui.
Mon goût n'eſt pas de ceux qu'éteint la jouiſſance.
L'eſprit, l'eſprit qui ſent, qui penſe
A des plaiſirs divins & qui ne ſont qu'à lui.

DAMON.

D'accord; mais, mon ami, pourriez-vous méconnoître
Ces noms, ces liens ſi flatteurs,
Premiers plaiſirs, les ſeuls peut-être,
Chers dans tous les climats, ſentis par tous les cœurs?
Vos plaiſirs, de l'eſprit douce & vaine impoſture,
Valent-ils ces épanchements,
Cés tranſports de l'amour que le devoir épure,
Le ſouris d'une épouſe & ceux de ſes enfants,
Tous ces délicieux moments,
Qu'aux malheureux humains ménagea la nature?
Quelque temps avant de mourir
Feu votre pere alloit vous établir.

VALERE *fâché.*

Je le ſçais: il avoit de ces goûts-là, mon pere;
Il s'étoit marié.

DAMON.

Mais, Monsieur l'Antiquaire,
Si vous l'étiez vous-même un jour?

VALERE.

l'amour m'a guéri de l'amour.
Aime-t on aujourd'hui?

DAMON.

Mais vous faites la cour
Je pense à Céliante?

VALERE.

A cette jeune folle,
Jouant l'étourderie, & la joie & l'humeur!
Même aux yeux du grand monde, elle paroît frivole.
Elle sourit aux mots de génie & de cœur;
Va, sur tous les objets semant la parodie;
Juge un homme sur l'air, les graces, le bon ton;
A tout son esprit en jargon,
Et ne peut, sans vapeurs, voir une Tragédie.
Pour qu'il songeât à ce parti,
Qu'avois je donc fait à mon pere?
On sçait que de ce choix il s'étoit repenti.

DAMON.

Céliante, il est vrai, ne va point à Valere,
Et je la trouve folle aussi.
Mais vous ne vous en devez guere:
Il est tant de façons d'être fou, mon ami.

SCENE IX.

VALERE, DAMON, UN LAQUAIS.

VALERE.

QUE veux-tu?

LE LAQUAIS.

Céliante.

VALERE.

O Ciel!

DAMON.

Pour se voir peindre,
Elle arrive fort à propos.

VALERE.

Toujours, toujours du monde & jamais de repos!

DAMON.

Une femme à la mode; & vous osez vous plaindre?

VALERE.

Ce n'est pas moi qu'elle vient voir;
C'est mon cabinet.

Il est quelque temps rêveur.

DAMON.

Mais, allez la recevoir.

SCENE X.

DAMON, *seul.*

IL me plaît, il m'étonne; & plus je l'envisage,
Plus je vois qu'il n'a point d'égal.
Peut-il être amené de l'amour de l'image
A l'amour de l'original ?
N'en désespérons point; c'est ma fille qu'il aime
Dans ce marbre à ses yeux si beau.
Mais il peut se tromper lui-même;
S'il n'aimoit qu'une Grecque, & que l'art du cizeau!
Saisissons ce moment de pénétrer Constance;
Et voyons si son cœur, ainsi que je le croi,
Avec Valere un jour sera d'intelligence.
Il va du côté opposé à l'appartement de Valere.
Holà ! quelqu'un.

SCENE IX.

DAMON, CONSTANCE.

DAMON.

HE ! ma fille, c'est toi.

CONSTANCE.

On a fait bien du bruit; sans doute la Statue
Est dans la maison ?

DAMON, *d'un air triste.*

Oui.

CONSTANCE.

Valere l'a-t-il vue ?

DAMON.

Oui.

CONSTANCE.

L'a trouvée... Antique ?

DAMON.

Oui.

CONSTANCE.

Vous semblez chagrin,
Mon Pere. Eh quoi ! Votre dessein
Ne réussit pas ?

DAMON.

Au contraire ;
Il a bien réussi.

CONSTANCE.

Valere
Est donc content ?

DAMON.

Mais, oui ; du cizeau, du Sculpteur.

CONSTANCE.

Je vous entends ; je n'ai pas le bonheur...
La figure n'a point le bonheur de lui plaire.

DAMON.

Je ne dis pas cela ; mais je t'ai peint Valere,
Ne voyant que les arrs, ivre de sa chimere.
Tu parois triste !

CONSTANCE.

Oh ! non, eh ! que m'importe à moi
Le succès d'une Antique ?

DAMON.

Aussi de bonne foi,

Je

Je t'ai conté comment la chose s'est passée.
Il a loué le marbre & le costume ancien.

CONSTANCE.

Il a loué le marbre ? Où l'a-t'il donc placée !

DAMON.

La voici. Tu ne dis plus rien.

CONSTANCE.

Trouvez-vous qu'elle me ressemble ?

DAMON.

Parfaitement : les détails & l'ensemble,
out cela me paroît assez bien.

CONSTANCE.

Assez bien,
Si vous voulez ; mais il me semble
Que cet air-là n'est pas le mien.
Je n'ai point ces traits, ce maintien ;
C'est mieux que moi, j'en suis persuadée,
Mais, en un mot, ce n'est pas moi.

DAMON, *riant.*

Tant pis, car si Valere alloit changer d'idée,
Cela seroit fâcheux.

CONSTANCE.

Pourquoi ?

DAMON.

Parce qu'il la trouve charmante.

CONSTANCE.

Lui !... je n'ai pas besoin que vous me consoliez :

DAMON.

Je le crois ; mais enfin tu dois être contente :
J'ai voulu t'intriguer.

CONSTANCE.

Eh ! quoi, vous badiniez ?

DAMON.

Oui ; car il t'aime fort.

CONSTANCE.

Vous me trompez peut-être.

DAMON.

Non; tu pourras bientôt connoître
Qu'il eſt, qu'il eſt preſque amoureux
De ſon Antique; il admire, il adore.

CONSTANCE.

à part. haut.

Ah!... Mais il peut venir, je dois craindre ſes yeux,
Et je vais m'éloigner.

Elle fait quelques pas.

DAMON.

Tu peux reſter encore.

Céliante avec lui parcourt ſon cabinet.

CONSTANCE,

revenant avec un air d'inquiétude.

Quoi! Céliante!

DAMON.

Oui; cela te déplaît!
Qu'a de fâcheux cette nouvelle?

CONSTANCE.

Rien. Ne diſiez-vous pas, mon pere, qu'il devoit...
L'épouſer?

DAMON.

Ta mémoire eſt bien fidelle.

CONSTANCE.

Mon pere, vous la connoiſſez:
N'eſt-elle pas jolie?

DAMON.

Aſſez;
Et dans Paris on la cite pour belle.

CONSTANCE.

Si je pouvois l'appercevoir!

DAMON.

Tu la crains?

CONSTANCE.

Je ferois bien aise de la voir.

DAMON.

Allons, retire-toi bien vîte;
Ils approchent tous deux.

SCENE XII.

CELIANTE, DAMON, VALERE.

CELIANTE.

Bon jour, Damon, j'irrite,
Je désespére votre ami.

DAMON.

Il n'a pas l'air fort réjoui.

CELIANTE.

Il est excellent votre ami.
De son cabinet magnifique
A peine ai-je vu la moitié.
Pour me montrer je ne sçais quelle Antique,
Il m'en a fait sortir. C'est un homme noyé,
S'il continue. Avec quelle grave importance,
Il vous montre en détail ses marbres, ses tableaux!
Il s'arrête avec complaisance
Sur des chiffons qu'il trouve beaux.
Si vous n'admirez pas les plus petits morceaux,
Il pétille d'impatience.

DAMON.

Ce cabinet pourtant lui fait honneur.

CELIANTE.

Le cabinet d'un Amateur!
Où je n'ai pu m'asseoir; pas un meuble commode,
Pas un des bijoux à la mode.

VALERE.

Hé! n'avez-vous pas vu les chefs d'œuvre de l'art?
Bas à Damon.
Mais elle ne voit point.

CELIANTE.

Les chefs-d'œuvre de l'art!
Dites-moi, ces grands mots nous viennent d'Italie.
A son âge, jouer le rôle d'un vieillard!
Depuis... trois jours entiers vous n'êtes nulle part.

DAMON.

Lui, Madame! il passe sa vie
Dans une auguste compagnie.
N'a-t-il pas près de lui des Catons, des Césars?

CELIANTE.

Et puis toute la Cour céleste.
Sans doute une Vénus sourit à ses regards
De quelque Diane modeste
N'êtes-vous pas l'Endimion?

VALERE.

Oh! oui, j'ai tout l'Olimpe en ma possession.

DAMON.

Mais il vous manque un Dieu de cette Cour suprême.

VALERE.

Quel Dieu?

DAMON.

Pouvez-vous l'ignorer?
C'est l'Himen.

VALERE, *à Céliante. Après avoir lancé un regard de colere sur Damon.*

Ah! l'Himen! je le dois honorer.
J'ai sçu que mon pere lui-même
En vouloit orner mon séjour;
Et l'Himen... avec vous... auroit été... l'Amour.

CELIANTE.

Vous êtes trop galant: Il est vrai votre pere...
Son amitié m'étoit bien chere.

VALERE, *l'interrompant.*

Voici quelque chose de mieux
Que tout mon cabinet; voyez: la belle femme!

CELIANTE.

Cela me semble à moi bien vieux.

VALERE.

C'est une Antique, une Grecque, Madame.

CELIANTE.

Elle a l'air étranger. Vous aimez ce minois?

VALERE.

Je lui trouve cet air qui plaît d'abord, qui touche.

CELIANTE.

C'est être prévenu. La bouche...

VALERE.

Ah! la bouche! lorsque sa voix...

CELIANTE.

Vous l'avez entendue?

VALERE.

Heureux qui put l'entendre!

CELIANTE.

Les yeux ne disent rien du tout.

VALERE.

Moi, je suis étonné que le marbre ait pu rendre...

CELIANTE, *d'un ton railleur. A Damon.*

Pardon. Nous n'avons pas ſon goût.
Jugez-nous, Damon, je ſuis ſûre
Que vous êtes de mon avis,
Que vous trouvez cette Figure
Commune, ridicule, & laide en tout pays.

DAMON, *déconcerté.*

La taille... n'eſt point mal.

CELIANTE.

Oui, pas mal. Quant aux graces:
Je n'en vois point les plus légéres traces:
Cela n'en eut jamais.

VALERE.

Des graces, dites-vous?
Des graces! elle en eſt pétrie.
Ah! c'eſt peut-être l'Aſpaſie
Qui ſçut charmer Socrate & vit à ſes genoux
Le Dieu de la Philoſophie.

CELIANTE.

Mais l'homme le plus ſage eût été des plus fous.

DAMON.

à part. *haut en riant.*
Il ſera furieux. Elle naquit en Grece.

CELIANTE, *ſérieuſement.*

Elle fit bien; car jamais cette eſpece
N'eût fait fortune en France.

VALERE.

Avec quelle rigueur...

CELIANTE.

Il n'en parleroit pas avec plus de chaleur,
S'il défendoit une maîtreſſe.
La défendez-vous pour l'honneur
De votre goût & de la Gréce?

Comme elle tient sa tête ! ah ! Dieu ! quelle roideur !

Elle lui donne un coup d'éventail : Valere se jette entre la Statue & Céliante.

Il est son Chevalier. J'en ris de tout mon cœur.
Ne rougissez-vous point d'un pareil personnage,
De renoncer au monde ? un nouvel équipage,
Des bals, des soupés, des plaisirs,
De l'amour sans fades soupirs,
Et de l'esprit sans étalage,
D'un homme tel que vous, c'est-là l'heureux partage ;
Je dis plus, le devoir.

VALERE.

Dans vos cercles brillants
Qu'irois-je donc trouver ? L'oubli des grands talents,
L'air du plaisir & non le plaisir même,
Les efforts que l'on fait pour paroître amusé,
Les tristes lieux communs d'un bel esprit usé,
Des sots que l'on caresse & peu de gens qu'on aime.
Chez moi je goûte un calme pur ;
Je vis heureux, je vis obscur ;
Loin des froides plaisanteries,
Des airs d'un fat titré, des riens, des flatteries :
Je suis de vingt siécles divers ;
Et, de mon Cabinet, je parcours l'univers.

CELIANTE.

Son extravagance est unique.
Adieu, je vais revoir cet Opera comique
Dont tout Paris déja répéte les couplets.
Monsieur n'y viendra point, il est à son Ant i.
Revenu d'Italie, il doit à ses progrès
D'estimer peu notre musique.
Adieu donc ; aimez-là cette Grecque.

Valere oublie de l'accompagner. Damon lui fait signe. Valere l'accompagne en silence & d'un air embaraſſé. Elle sort avec des éclats de rire forcés.

SCENE XIII.

VALERE, DAMON.

VALERE, *fort ému.*

MOnsieur,
Veut il encore que j'épouse ?
Vous avez vu cette fureur jalouse.
Les femmes !

DAMON.

C'eſt une noirceur.

VALERE,

ſe retournant vers la porte par laquelle Céliante vient de ſortir.

Je ſuis charmé de vous le dire,
Madame, je l'aime, l'admire ;
Elle eſt bien plus belle que vous.

A la Statue.

Tu peux braver ſa haine & ſes propos jaloux.

DAMON.

Vous la conſolez bien.

VALERE.

Oh ! j'abhorre l'envie.

DAMON.

Sa gloire en eſt peut-être à vos yeux affoiblie.
Les traits de Céliante....

VALERE.

Ils me l'ont embellie.
Ce prodige, une eſpece ! une eſpece eſt fort bon.

Je veux l'ôter de ce ſallon.
Je veux, loin des yeux du vulgaire,
Dans mon Cabinet ſolitaire,
Dès aujourd'hui la placer de ma main.
Mais quand j'y ſonge, tout eſt plein.
Je vois cependant un eſpace
Où je puis la placer avantageuſement;
Mais j'ai mis là préciſément
Vénus.... ma foi, Vénus lui cédera la place.

DAMON.

Vous ſerez bientôt de retour?

VALERE.

Si vous veniez m'aider & juger de la grace,
De l'effet...

DAMON.

Je veux bien, ce jour eſt un grand jour.

ſeul.

Monſieur le Connoiſſeur verra dans ma famille
Le modele de Phidias.

Il veut ſuivre Valere, il apperçoit Conſtance.

SCENE XIV.

DAMON, CONSTANCE

DAMON.

Pourquoi donc reparoître!

CONSTANCE.

Il eſt ſorti.

DAMON.

Ma fille,
Vous écoutiez.

CONSTANCE, *riant.*

Vénus a pour lui moins d'appas,
Et contre Céliante il m'a bien défendue.

DAMON.

Elle a dit bien du mal.

CONSTANCE.

Lui plairoît-elle moins,
S'il la croyoit moderne?

DAMON.

Oh! tu prends trop de soins.
Je ris de ta peur ingénue.
Que t'importe après tout?

CONSTANCE.

Mon pere, en me voyant,
S'il aimoit mieux une Statue?

DAMON.

Le choix ne seroit point plaisant.
Crois-moi, l'original vaut au moins la copie.
Mais tu me retiens; il m'attend,
Hâte-toi de rentrer.

SCENE XV.

CONSTANCE, *seule.*

Demeurons un instant,
Rien qu'un instant.

Elle s'approche de la Statue.

Est-elle en effet si jolie.
Mes yeux la trouvent bien; mon cœur n'est pas content.
Il est sûr qu'une femme .. est bien plus animée.

Par exemple, sans vanité,
Mes yeux doivent avoir plus de vivacité.
Oh! l'ame n'est pas exprimée
Sur un marbre; jamais. Ce marbre cependant
Peut être est il heureux de n'être pas sensible:
Car, s'il cessoit un jour de plaire, c'est possible,
Cela ne lui fait rien; & moi, c'est différent.
Il faut sortir... On vient; c'est lui; je suis perdue;
Je ne puis l'éviter.

SCENE XVI.

CONSTANCE, VALERE.

VALERE.

sans voir Constance, & près de la Statue.

Bientôt tout sera prêt.
Pour recevoir ma nouvelle Statue,
On change tout mon Cabinet.
Elle va bien l'orner; c'est le premier objet
Qui d'abord en entrant viendra frapper ma vue.
D'autres rangés plus bas composeront sa Cour.
Je veux que de la tête entiere
Elle les passe tous; les premiers feux du jour
L'Embelliront d'une douce lumiere.

CONSTANCE.

à part.

Comme il parle de moi!.. Je ne sçais par où fuir.

VALERE.

Allons... Mais Ciel! Que vois-je? O surprise! O plaisir!

Je ne me trompe pas; c'eſt elle, c'eſt bien elle.
De mon Antique, vous, vous êtes le modele.
Quel prodige! Vous exiſtez!
Je ſuis de votre ſiecle! On me trompoit... reſtez.
Vous détournez les yeux! Dites, daignez me dire..

CONSTANCE.

Monſieur!... Quel embarras! à peine je reſpire.

VALERE.

Quel ſon de voix!.. Comment? vous, dans cette maiſon!
Puis-je demander votre nom?
Et vos heureux parents? Voilà votre Statue;
Elle eſt à moi; mais vous!... parlez; vous l'aviez vue.

CONSTANCE.

Oui; même ce matin je la croyois perdue.

VALERE.

Je l'avois.
Il court vers le Cabinet.
Ah! Damon!
Il revient.
Le connoiſſez-vous!

CONSTANCE, *ſouriant.*

Oui.

VALERE.

Il ne m'en parloit pas! Le cruel? Eſt-ce lui?...
Oh, c'eſt lui, je vois tout.

CONSTANCE.

Monſieur, pourriez vous croire...

VALERE.

Je crois qu'il me trompoit. Il en aura la gloire;
Aurai-je le bonheur de... de vous plaire? Non,
Je n'oſe l'eſpérer.

SCENE.

SCENE XVII & derniere.

Les Acteurs précédents.

DAMON & PASQUIN qui sortent du Cabinet.

VALERE.

CHER ami, cher Damon.

DAMON, *appercevant sa fille.*

Ciel !

PASQUIN.

Oh diable, voilà la Statue animée.

VALERE.

Dites-moi, de quel nom doit-elle être nommée ?

DAMON.

Je vous fais compliment. Nouveau Pigmalion,
Vous aurez invoqué l'Amour, Vénus sa mere ;
Vous aurez dit : *fatal amour, cruel vainqueur !*

VALERE.

Ce sont les mêmes traits. Damon, l'heureuse erreur !
Le coupable, c'est vous ?

CONSTANCE.

Je crains votre colere.

DAMON.

Vous m'obéissez joliment,
Mademoiselle.

CONSTANCE.

Il est venu subitement ;

J'allois me retirer.

VALERE.

Comment!

Vous paroiſſez le craindre!

CONSTANCE.

Oui, Monſieur, c'eſt mon pere.

VALERE.

Se peut-il? votre pere! O jour! O doux moment!
Voilà donc de vos tours, Monſieur.

CONSTANCE.

Oui, c'eſt mon pere
Qui lui ſeul a voulu....

VALERE *à Damon.*

Vous cachiez tant d'appas!

A Conſtance.

Il m'a joué. Vous que j'adore,
Jouiſſez de mon embarras;
Je n'oſe m'applaudir encore:
J'étois ſi près de vous!

DAMON.

Mais vous n'y penſez pas;
Ce n'eſt qu'une Françoiſe.

VALERE.

Il n'eſt pas temps de rire.
De l'Amour, de l'Hymen je redoutois l'empire:
Je ne l'avois pas vue; elle eût changé mon cœur.
Sans l'Hymen, diſiez-vous, il n'eſt point de bonheur,

A Conſtance. *A Damon.*

Les peres ont raiſon; & je commence à croire
Que le mien.. Vous étiez unis.
Si vous chériſſez ſa mémoire,
Prouvez-le, en adoptant ſon fils.

DAMON.

Ce changement tient du miracle.
Qui ! vous ! Vous parlez d'épouser !
A des plus grands destins pourquoi vous refuser ?
D'ailleurs, je vois plus d'un obstacle.

VALERE.

Il s'amuse de ma douleur.

A Constance.

Par l'ami le plus cher me ferez vous ravir ?
Cette Statue eut fait le bonheur de ma vie ;
Elle va faire mon malheur.

DAMON.

Allons, je vois qu'il faudra bien se rendre.

Valere est prêt à l'embrasser.

Oui, dans deux ou trois ans...

VALERE, *effrayé.*

Deux ou trois ! Puis je attendre ?
Trois siécles ? Songez donc... Je serai votre gendre :
Vous m'aimez ; on le sçait : dois-je craindre un refus ?

A Constance.

Vos vœux sont-ils pour moi ?... Vous gardez le silence.
Votre timidité m'offense ;
Mais non, c'est un charme de plus.

CONSTANCE.

De votre erreur mon pere a fait un badinage ;
Pour moi, ce n'étoit pas un jeu.
Je ne sçais si j'ai tort de faire cet aveu,
Mais j'ai tremblé pour mon image.

VALERE.

A ce qu'elle inspiroit combien vous ajoutez !

DAMON *en riant.*

Et ton goût pour les Arts, si vif & si fidele ?

VALERE.

En ce moment, les Arts sont éclipsés par elle.

DAMON.

Qui nous eût dit à tous les trois,
Que ce jour fût celui de votre mariage ?

Bas à Valere.

Dans de certains moments, assez doux à ton âge,
Vous rirez tous deux quelquefois,
Au souvenir de ta folie.

VALERE.

Volontiers! oh! souvent. Je suis donc votre fils?

PASQUIN.

Monsieur, n'allons-nous pas partir pour l'Italie ?

VALERE.

à Pasquin. *à Damon.*

Tais toi, faquin. Je suis guéri d'une manie...
Et voilà comme il faut corriger ses amis.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier l'*Amateur*, *Comédie*; & je crois qu'on peut en permettre l'impression, à Paris ce 16 Mars 1764 MARIN.

Le Privilége & l'enrégistrement se trouvent au nouveau Théâtre François & Italien.

LES FAUSSES

INFIDÉLITÉS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS:

Par Mr. BARTHE,

De l'Académie de Marseille.

Représentée par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 25 Janvier 1768.

In amore hæc omnia insunt vitia injuriæ,
Suspiciones, inimicitiæ, induciæ,
Bellum, pax rursùm.

Eunuque de Térence, Acte I.

Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

A MON FRERE.

Recevez cette petite Piece dont vous desiriez le succès autant que moi. Je vous la dédie. Je ne doute point qu'elle n'ait votre suffrage ; si le jeu des Acteurs a séduit le Public, je retrouverai la même illusion dans votre amitié.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DORIMENE, jeune veuve..	*Mde. Préville.*
ANGELIQUE, Cousine de Doriméne.....	*Mlle. d'Oligny.*
Le Marquis de VALSAIN, Amant de Doriméne..	*M. Bellecour.*
Le Chevalier DORMILLI, Amant d'Angélique...	*M. Molé.*
MONDOR.	*M. Préville.*

La Scene eſt à Paris chez Doriméne.

LES FAUSSES INFIDÉLITÉS, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALSAIN, DORMILLI.

VALSAIN.

CHevalier, votre amour eſt une frénéſie.

DORMILLI.

Marquis, le vôtre à peine eſt une fantaiſie.

VALSAIN.

Vous aimez Angélique un peu trop vivement.

DORMILLI.

Vous aimez Doriméne un peu trop froidement.

VALSAIN.

Vous faites le malheur de la plus tendre amante.
Votre ſcene d'hier fut bien extravagante!
Angélique eſt outrée.

DORMILLI.

Ah ! que dites-vous là ?
Il lui sied de bouder ! Les femmes, les voilà.
Ont-elles quelque tort ? Si nous osons nous plaindre,
Elles sont d'une adresse ! Elles sçavent contraindre
A demander pardon du tort qu'elles ont eu.

VALSAIN.

Mais voulez-vous toujours douter de leur vertu ?
Vous êtes plus jaloux qu'il n'est permis de l'être...

DORMILLI.

Moi !

VALSAIN.

Sous un triste nom c'est se faire connoître.
On cause, disons mieux, on rit à vos dépends.

DORMILLI.

Qui ? ces gens du bel air, cœurs légers, froids, plaisants,
De maîtresse & d'ami changeant comme de modes,
Pacifiques époux & même amants commodes.
Je leur permets de rire ; un cœur tel que le mien
Doit étonner le leur. Oh ! vous, vous aimez bien :
C'est le plus beau sang froid !...

VALSAIN.

Nous n'aimons pas de même.
Tyranniser les gens, ce n'est pas mon système.
L'air froid cache souvent un cœur qui sçait aimer ;
Et d'ailleurs, l'amour vrai doit sçavoir estimer.
Les Femmes, j'en conviens, peuvent être infidelles...

DORMILLI.

Peuvent être est fort bon.

VALSAIN.

Mais, pour les croire telles,
Pour les juger enfin coupables en amour,

Je veux des preuves, moi, plus claires que le jour...

DORMILLI.

J'entends.

VALSAIN.

L'amour jaloux a trop l'air de la haine.
Formons d'heureux liens, & point de triste chaîne.
De l'Amour, s'il se peut, n'ayons que les douceurs!
Moi, j'en ai la tendresse... & d'autres, les fureurs.

DORMILLI.

D'accord; vous êtes doux. Vous verriez Doriméne
Pour quelque heureux mortel n'être pas inhumaine,
Qu'immobile témoin & rival complaisant,
Vous trouveriez, je crois, le procédé plaisant.
Cela s'appelle aimer.

VALSAIN, *riant.*

Pour vous prouver que j'aime,
Je veux être jaloux, jaloux de Mondor même.

DORMILLI.

Pourquoi non? Ce Mondor me déplaît.

VALSAIN.

Je le crois:
Il est si dangereux!

DORMILLI.

Vous riez; mais je vois,
Je vois tout. Franchement, votre Mondor m'assomme.

VALSAIN.

Hier, je m'en doutai.

DORMILLI.

Soyez sûr que cet homme
A des desseins secrets. Je ne suis point jaloux;
Mais je sçais que Mondor conspire contre nous.
Oui, j'ai vu Doriméne, & même sa cousine
bas & d'un air effrayé.
Rire avec lui, d'un air, là...

VALSAIN.

C'eſt qu'on le badine.
De tels originaux ſont ſi divertiſſants!
Un riche, au ton badin, un fat de quarante ans,
Quelque eſprit, mais ſi vain qu'il en eſt par fois bête,
Croyant à tout le ſexe avoir tourné la tête,
Lui prodiguant les bals, les fêtes, les ſoupés;
Aſſez mauvais railleur ſur les maris trompés,
Achetant des travers par ſes dépenſes folles...

DORMILLI.

Eh! bien, il réuſſit.

VALSAIN.

Oui, ces femmes frivoles,
Qui ne ſe piquent pas de choiſir leurs amants,
Ont daigné quelquefois lui donner des moments;
Et, trompant avec art ſa vanité crédule,
En ont fait, à plaiſir, un fat très ridicule.
Et vous ne voulez pas qu'on en rie?

DORMILLI.

Oh! j'ai vu
De vos femmes de bien, prodiges de vertu.
Tel homme étoit d'abord plaiſanté par ces Dames,
Qui bientôt... tout s'arrange avec les bonnes ames.
Tenez, mon cher Marquis; notre ſiécle, nos mœurs,
Nos maris, nos amants, nos charmantes noirceurs,
Et ce ſexe maudit, que je hais, que j'adore,
Et mon amante enfin jeune & fidelle encore,
Mais qui, peut-être hélas? dans peu me trahira...
Vous ne connoiſſez rien, Monſieur, de tout cela.
J'ai peine à concevoir comment on ſe marie:
Vous le concevez, vous.

VALSAIN.

Très-bien; mais, je vous prie,
Du reſpect pour le Sexe, ou je romps avec vous:

Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus...

DORMILLI *l'interrompant.*

Comment ! lorsqu'Angélique...

VALSAIN.

Appaisez-la bien vîte ; &, d'un ton pathétique,
Jurez-lui d'être enfin plus doux, moins emporté,
De ne plus tant crier à l'infidélité :
Mais sur-tout, il faudra, comme à votre ordinaire,
Après avoir juré, protesté, n'en rien faire.

Dormilli appercevant Mondor, s'en va ; le regarde d'un air ennemi & le salue à peine. Mondor s'arrête quelque temps, étonné de l'accueil.

SCENE II.

VALSAIN, MONDOR.

MONDOR, *riant.*

QU'a-t-il donc ? Il me fuit ; il salue à demi.
Le moyen que cela puisse avoir un ami ?
J'observe qu'avec vous il dispute sans cesse,
Et qu'il me boude, moi.

VALSAIN.

Peu de chose le blesse,
Il est vrai ; je m'accorde avec lui rarement.

MONDOR.

Nous sympatiserions tous deux plus aisément.

VALSAIN.

Vous me flattez.

MONDOR, *d'un air léger.*

Non, non; mais je plains sa manie
On dit qu'il est atteint d'un peu de jalousie;
Qu'il veut garder un cœur, après l'avoir vaincu.
Dans Paris! à son âge! où Diable a-t-il vécu?
Il est quitté? La chose est-elle si cruelle?
Une belle bientôt nous venge d'une belle;
C'est dans l'ordre; on se prend, on s'aime, on se trahit;
Et les femmes toujours y trouvent leur profit.
Je perds une conquête? Eh! bien, j'en fais dix autres.

VALSAIN.

à part. *haut.*

Amusons-nous du fat. Des soins comme les vôtres
Lui donnent de l'ombrage; il vous craint.

MONDOR.

Qui? moi!

VALSAIN.

Vous.
Au reste, on est flatté de l'humeur d'un jaloux.

MONDOR.

On en est amusé. Mais, il pourroit me craindre?
Vous croyez?

VALSAIN.

Pourquoi non? Je ne sçais pas me plaindre;
Si je voulois pourtant, à ne vous point mentir,
Je vous ferois aussi l'honneur de vous haïr.

MONDOR, *d'un air modeste.*

Ah! Monsieur!

VALSAIN.

Vous lorgnez d'assez près Dorimene.

MONDOR, *d'un ton moitié badin.*

Vous tremblez donc aussi!

VALSAIN.

Ma peur eſt-elle vaine?
Pour gagner tant de cœurs, & pour n'en perdre aucun,
Comment faites-vous donc?

MONDOR.

J'ai cent moyens pour un.
J'éveille l'amour-propre, & le pique & le flatte;
En paroiſſant la fuir, je ramene une ingrate;
On me voit triſte, gai, timide, entreprenant.
Et puis, ſans me piquer d'un eſprit tranſcendant,
J'ai toujours cru l'eſprit... une grande reſſource
Dans la ſociété.

VALSAIN.

Sans doute.

MONDOR.

Une autre ſource
De tous les agréments dont on me voit jouir,
C'eſt... un peu de fortune, & l'on ſçait éblouir,
L'or, mobile puiſſant des humaines foibleſſes.
Je ne me targue point de mes vaines richeſſes.
Mon théatre, mes bals, ma petite maiſon,
Peut-être un Cuiſinier qui s'eſt fait quelque nom,
Et mes feux d'artifice, & mon Hôtel qu'on cite,
Et mon vin de Tokai ne font pas mon mérite;
Tout cela n'eſt pas moi, je le ſçais; mais enfin,
On éblouit ainſi le pauvre genre humain.

VALSAIN.

Sçavez-vous que voilà de la Philoſophie?
Allier tant d'eſprit à tant de modeſtie!
Vous devenez ſublime, & c'eſt ce que je crains:
Adieu; ménagez-moi dans vos vaſtes deſſeins.

SCENE III.

MONDOR *seul.*

JE le crois mon ami ; sa franchise intéresse ;
Mais, amicalement, soufflons lui sa maîtresse.
Sa maîtresse ! c'est peu ; deux cœurs me sont acquis :
Monsieur le Chevalier & Monsieur le Marquis
Me seront immolés, la chose est manifeste ;
Je ne puis en douter sans être trop modeste.
Ils s'y prenoient fort mal. Le cœur d'une Beauté
Du sang froid de Valsain doit être peu flatté ;
Et Dormilli, fougeux, a cette humeur jalouse
Qui fatigue une amante & qui gêne une épouse ;
Bien vu ! Quant aux billets que je viens de risquer ;
Elles n'oseront pas se les communiquer ;
Elles m'aiment : l'amour rend les femmes discrétes.
Je vais mener de front deux intrigues secrétes.
Le feu sera piquant : deux belles à la fois !
Ou bien, au pis aller, je pourrai faire un choix.
Mais les voici ; sortons prudemment : il me semble,
Qu'il n'est pas à propos que je les voie ensemble.

SCENE

SCENE IV.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE.

QUE ſe paſſe-t'il donc ? Vous riez de bon cœur :
Je ne vous vis jamais d'une ſi belle humeur.

ANGELIQUE.

Je reçois une lettre aſſez divertiſſante.

DORIMENE.

J'en reçois une auſſi dont le ſtile m'enchante.
La vôtre ? Peut-on voir ?...

Angélique donne ſa Lettre.

Mais le tour n'eſt pas mal.
Vous avez la copie, & moi, l'original.
Nos billets ſont pareils.

Elle donne ſa Lettre à Angélique.

ANGELIQUE *la liſant.*

O la plaiſante choſe !
C'eſt un trait de Mondor.

DORIMENE.

Voilà donc de ſa proſe,
Un billet circulaire !... Il faut nous réunir.
Mettez vous là.

montrant une table où l'on peut écrire.

ANGELIQUE.

Pourquoi ?

DORIMENE.

Pourquoi ! Pour le punir.
Le fat ! Et puis je veux... L'idée eſt excellente.

Par ses transports jaloux Dormilli vous tourmente,
Valsain me déplaît fort avec ses tons glacés,
Votre amant aime trop, & le mien pas assez.
Ce seroient deux maris également à craindre.

ANGELIQUE.

Oui.

DORIMENE.

Je vois un moyen ; mais il s'agit de feindre.
Répondez à l'Epître, & même tendrement.

ANGELIQUE *riant.*

Oui, par un billet doux peut-être ?

DORIMENE.

Justement.
C'est là le vrai moyen de guérir l'un & l'autre.
Feignons d'aimer **Mondor**. Vous allez voir le vôtre
Si plaisamment jaloux, que, s'il veut l'être encor,
Nous le ferons rougir au seul nom de Mondor ;
Et Valsain, alarmé, malgré tout son mérite,
Croira qu'il peut déplaire... Allons, écrivez ; vîte.

ANGELIQUE *avec réflexion.*

Feindre d'aimer Mondor !

DORIMENE.

Eh oui, pour nous venger.

ANGELIQUE.

Et trahir un jaloux !

DORIMENE.

Pour mieux le corriger.
Il est bon quelquefois d'affliger ce qu'on aime :
On guérit un défaut par ce défaut-là même.
Ne perdons pas de temps.

Angélique s'assied.

Je dicte. Ecrivez... Bon !

ANGELIQUE.

Mais il ne sera plus jaloux au moins ?

DORIMENE.

Eh non.

Dictant.

„ *Je ne ſçais, Monſieur, ſi je fais bien de vous*
„ *répondre.*

ANGELIQUE.

Je ſçais que je fais mal.

DORIMENE *dictant.*

„ *J'ai combattu long-temps.*

ANGELIQUE *répéte ce qu'elle écrit.*

Long-temps.

DORIMENE *dictant.*

„ *Mais je ſuis excédée de Monſieur Dormilli...*

ANGELIQUE *écrivant.*

Dites que je l'abhorre;
Je l'aimerois autant.

DORIMENE.

Eh bien,

„ *Je ſuis... ſi cruellement tourmentée.*

ANGELIQUE.

Plus dur encore.
Vous vous divertiſſez.

DORIMENE.

Cent fois vous m'avez dit
Qu'il vous tourmentoit fort.

ANGELIQUE.

Oui; mais quand on écrit!

DORIMENE.

Otez *cruellement.*

ANGELIQUE, *avec vivacité.*

J'y penſois.

DORIMENE *dictant.*

„ *En vérité, dans les impatiences qu'il me*
„ *cauſe...*

ANGELIQUE.

A merveille.

DORIMENE *dictant.*

„ *Je ne sçais qui je ne lui préférerois pas.*

ANGELIQUE.

Je ne mettrai jamais d'expression pareille.

DORIMENE.

Quelle enfance !

ANGELIQUE.

Jamais. Cédez-moi sur ce point, Ou...

DORIMENE.

Qu'importe le mot, quand la chose n'est point ?

ANGELIQUE.

Il est fort, ce billet.

DORIMENE.

Et moi, j'ose prétendre
Qu'un jaloux, ou qu'un fat, peuvent seuls s'y méprendre.

ANGELIQUE *achevant d'écrire.*

Vous vous figurez donc que Mondor nous croira ?
Se croire aimé de nous !

DORIMENE.

Bon ! Il le croit déja.
Et les hommes, d'ailleurs... Quelle crainte est la vôtre?
Ce sexe est vain, très-vain... presqu'autant que le nôtre.
Donnez-moi ce billet, je sçaurai l'envoyer ;
Et... soyez inflexible avec le Chevalier ;
Profitez du moment. Allons. Je vais écrire.

Angélique se léve pour lui céder la place.

Moi, j'aime aussi Mondor, & je veux le lui dire.

En s'asseyant.

Ils feront bien joués, bien plaisants tous les trois.
Quel plaisir d'intriguer trois hommes à la fois !

ANGELIQUE.

Mon Dieu, vous aimez bien à voir souffrir!...
silence :
Ils approchent tous deux. C'eſt Valſain qui s'avance,
Cachez votre papier.

DORIMENE *aſſez haut pour être entendue de Valſain.*

Vous vous moquez de moi.
Oh, je ne ſuis point fauſſe.

SCENE V.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI, *bas à Valſain.*

ELLE écrit.

VALSAIN, *froidement*

Je le voi.

DORMILLI *à Angélique.*

Je vous retrouve enfin, vous me fuyez! cruelle.

ANGELIQUE.

M'allez-vous faire encor quelque ſcene nouvelle?
Il eſt vrai, je vous fuis.

DORMILLI.

Vous fuyez vainement,
Je vous ſuivrai par-tout.

Angélique ſe refugie auprès de Doriméne.

DORIMENE, *à part.*

C'eſt là bien un amant.
Quand pourrai-je obtenir que Valſain lui reſſemble?
à Valſain.
Ah! vous voilà, Monſieur?

VALSAIN.

Nous arrivons ensemble,
Et je n'osois, Madame, interrompre un billet.

DORIMENE *sans le regarder & continuant d'écrire.*

Mais vous faites fort bien; il faut être discret.

DORMILLI.

Discret! Vous écririez, Madame, en sa présence
A cinq ou six rivaux; toujours sans défiance,
Monsieur seroit content de lui-même & de vous.

DORIMENE.

C'est que, précisément, j'écris un billet-doux.

DORMILLI.

Valsain, vous entendez! un billet-doux.

VALSAIN.

Peut-être
Daigne t'on s'occuper...

DORIMENE.

De qui?

VALSAIN.

De moi.

DORIMENE, *à part.*

Le traître!
Encore un mot.

Elle écrit d'un air très-animé.

VALSAIN.

Le stile en doit être charmant.
Vous avez dans les yeux le feu du sentiment.
Ce billet sera tendre; heureux qui doit le lire!

Dorimene plie son billet.

Mais c'est finir trop tôt: on ne peut trop écrire,
Quand c'est le cœur qui dicte.

DORIMENE, *à part.*

Il raille, le cruel!
Il me feroit écrire un billet doux réel.
à un Laquais.
Holà quelqu'un? Portez bien vîte cette lettre.

VALSAIN.

C'eſt peut-être chez moi que l'on va la remettre.

DORIMENE.

Chez vous? Eh bien, Monſieur, allez la recevoir.
Elle ſort.

VALSAIN, *ſouriant.*

Ah! Je ſuis pénétré d'un ſi flatteur eſpoir;
J'y cours.

SCENE VI.

DORMILLI, ANGELIQUE,

DORMILLI, *retenant Angélique qui veut ſuivre Dorimene.*

UN moment donc.

ANGELIQUE.

Je ſuis trop en colere;
Ne me retenez point.

DORMILLI.

Ai-je pu vous déplaire
Par un excès d'amour?

ANGELIQUE.

Oh, diſcours ſuperflus,
Monſieur.

DORMILLI.

Toujours Monsieur!

ANGELIQUE.

Je ne pardonne plus.
J'ai pardonné vingt fois, toujours dans l'espérance
Que vous pourriez changer; mais je perds patience.
Hier tout cet éclat, tout cet emportement
Fut encor précédé d'un raccommodement.

DORMILLI.

Convenez donc aussi qu'hier, Mademoiselle...
J'attends; vous arrivez; vous étiez la plus belle;
Dès-lors, je ne vois plus que vous, que tant d'appas;
Et moi, je suis le seul que vous ne voyez pas.
Vos discours, pleins d'esprit, amusent, intéressent;
Mais à d'autres qu'à moi tous vos discours s'adressent.
Mondor, à vos côtés, d'un air mystérieux,
Vous tient de sots propos, vous cache à tous les yeux;
Vous ne soupçonnez point que ce fat-là m'ennuie.
On parle enfin d'un Wisth; il fait votre partie:
J'en fais une autre; moi, loin de vous! & comment!
Je suis distrait; je perds; je joue horriblement;
On me gronde; on se plaint; vous éclatez de rire:
Et vous & votre fat.

ANGELIQUE.

J'ai ri; mais je puis dire
Que je n'étois pas seule.

DORMILLI.

Eh! vraiment, je le croi.
C'est que personne n'aime ou n'aime comme moi;
C'est qu'ils ne sentent point; c'est qu'ils n'ont pas mon ame.
J'extravague en effet; car je veux qu'une femme
N'ait pas l'ambition... de plaire .. au monde entier.

ANGELIQUE.

Voilà comme un jaloux sçait se justifier.

Ah ! dût-il m'en couter l'effort le plus pénible,
Je dois pour vous, Monsieur, cesser d'être sensible.
A votre folle humeur il faut m'assujettir.
Je ne puis ni marcher, ni m'asseoir, ni sortir,
Ni parler, ni me taire. On me donne une lettre;
C'est celle d'un rival qu'on vient de me remettre.
Je danse avec quelqu'un ? vous rêvez tristement.
Me voyez-vous parée ? ah ! c'est pour un amant.
Ai-je fait à Mondor de simples politesses ?
On met, sans le sçavoir, mon éventail en pieces.
J'aimerois cent fois mieux un cœur indifférent.
Devenu mon époux, vous seriez mon tyran.

DORMILLI.

Votre tyran ! Jamais. Quelle crainte cruelle !
N'auriez vous pas alors juré d'être fidelle ?

ANGELIQUE.

Je crains que pour s'unir nos cœurs ne soient pas faits.

DORMILLI.

Ah ! sans mon fol amour, que je vous haïrais !
Vous sçaurez à la fin me faire aimer Julie :
Elle m'aime ; & pour moi vous l'avez embellie.
Elle ne me voit point ces travers odieux :
Ayant un autre cœur, Julie a d'autres yeux.

ANGELIQUE *avec dépit.*

Eh bien, Monsieur, volez; fixez-vous auprès d'elle.

DORMILLI.

Oui, je vais l'adorer... l'aimer... Mademoiselle,
Je vais vous obéir. Mais, du moins, nommez-moi
Celui qui m'a ravi votre cœur.

ANGELIQUE *souriant.*

Et pourquoi
Faut-il vous le nommer ?

DORMILLI.

Qu'il tremble pour sa vie.

ANGELIQUE.

Ciel ! encor des fureurs ! Il faut que l'on vous fuie.

DORMILLI *la suivant.*

Fuyez-moi, j'y consens, je ne vous cherche plus.
Que m'importe un rival, son nom & vos refus ?

SCENE VII.

DORMILLI *seul.*

C'Est ici qu'un jaloux auroit bien droit de l'être.
Mais quel est ce rival ?

Mondor paroît.

Je l'apperçois peut-être...
C'est lui ; précisément je le trouve aujourd'hui
Deux fois plus fat encore & plus content de lui.

SCENE VIII.

DORMILLI, MONDOR.

MONDOR, *de loin & à part.*

Bon !

Haut, & d'un air triomphant.

Toujours de l'humeur ? dans l'âge des conquêtes.
Quand on plaît, quand on aime !

DORMILLI.

Oh ! je sçais que vous êtes
Un excellent railleur ; mais moi, qui raille peu,

Je vais, Monsieur Mondor, vous faire un libre aveu.
Votre présence, ici... m'étoit fort agréable.
Cependant...

MONDOR *riant.*

Vous croyez que je suis redoutable,
Et que sur Angélique on a quelque dessein ?

DORMILLI.

De grace, expliquons nous. Daignez m'apprendre enfin
A qui vous en voulez.

MONDOR.

La demande est fort bonne.
Chevalier, si je puis n'en vouloir à personne,
On peut...

DORMILLI.

Vous en vouloir ? Eh bien, qui vous en veut ?

MONDOR.

Vous ne le diriez point à ma place.

DORMILLI.

Il se peut,
En riant, & du ton d'un homme qui compte sur la fatuité de Mondor.
Mais vous le direz, vous, n'est-ce pas ?

MONDOR.

Il est leste!
Ma foi, si je le dis, c'est, je vous le proteste,
Pour vous tranquilliser : vous êtes si pressant...
Je vois que vous souffrez ; je suis compatissant.

DORMILLI.

Au fait, par grace.

MONDOR.

Eh bien, s'il faut vous en instruire...
Il s'amuse de l'attention que lui prête Dormilli.

Ces choſes-là pourtant ne doivent pas ſe dire.

DORMILLI.

Avec une impatience qu'il veut maſquer ſous un ton badin.

Aujourd'hui l'on dit tout : dites donc.

MONDOR.

Trop de feu,
Trop de feu ; Chevalier ; modérez-vous un peu.
Si de mes ſoins ici quelqu'un doit être en peine,
Ce n'eſt pas vous encor.

DORMILLI.

Quoi, Monſieur, Dorimene...

MONDOR, *négligemment.*

Mais, oui.

DORMILLI.

Plaiſantez vous ?

MONDOR.

Mais, non.

DORNILLI.

D'honneur ?

MONDOR.

D'honneur.
Valſain vous vexe un peu : je ſuis votre vengeur.
Réjouiſſez-vous bien de ſa triſte aventure.
Dorimene a pour nous, c'eſt une choſe ſûre,
Un goût très-décidé, mais je dis décidé.

DORMILLI.

Ce ſoupçon-là, Monſieur, peut-être mal fondé.

MONDOR.

Soupçon n'eſt pas le mot : en voulez-vous des preuves ?
Oh! parbleu, c'eſt me mettre à de rudes épreuves.
Le moyen, avec vous, de garder un ſecret!

Il tire un Porte-feuille de ſa poche.

Parmi

Parmi certains papiers, j'ai là... certain billet;
Faut-il, à l'instant même, avoir la complaisance
De vous en faire part?

DORMILLI.

Non, vraiment, car je pense
Que vous ne l'avez point.

MONDOR.

Je ne l'ai point?... lisez.

Il lui présente le billet : Dormilli veut s'en saisir & Mondor le retient. Dormilli lit avidement. Mondor continue.

Sous un stile badin ses feux sont déguisés:
On badine d'abord, puis on est attendrie;
Puis, le moment fatal, & puis la jalousie;
On tremble de nous perdre, on veut toujours nous voir;
Et le roman finit par un beau désespoir.

Il éclate de rire.

Mais, n'admirez-vous pas le sommeil léthargique
Du Monsieur de Valsain? Vous craigniez qu'Angélique
N'eût pour moi quelque goût; lui, qu'on a supplanté,
Il est, le cher Marquis, d'une sécurité!

DORMILLI.

Le voilà donc enfin trahi par sa Maîtresse!
J'avois sçu le prévoir; je le disois sans cesse.

MONDOR.

Depuis que j'ai paru?

DORMILLI.

Non, très-long-temps avant.
Mais, Angélique!...

MONDOR.

Eh bien?

DORMILLI *d'un ton brusque.*

Eh bien, je crois souvent
Qu'elle me trompe aussi.

MONDOR.

Moi, je le conjecture.

DORMILLI.

Vous êtes consolant.

MONDOR *d'un air fin.*

Néanmoins, je vous jure
Qu'à votre affliction, c'est vous parler sans fard,
Personne, en vérité, ne prend autant de part.
Mais adieu ; je vous laisse à votre inquiétude.
Il chante le vers suivant, pris d'un Opera.
Les amants affligés aiment la solitude.

SCENE IX.

DORMILLI *seul.*

IL chante ! il est heureux ! Mondor n'est point haï;
On l'aime, & l'on me hait ! & Valsain est trahi !
Angélique, du moins, quoiqu'elle dissimule,
N'a sûrement pas fait un choix si ridicule.
Mon pauvre ami Valsain sera fort étonné.

SCENE X.

DORMILLI, VALSAIN.

DORMILLI *à part.*

IL me paroît bien triste !

VALSAIN *à part.*

Il a l'air indigné.

Ils se regardent quelque temps en silence.

DORMILLI.

Je vous l'ai dit cent fois ; je n'entends rien aux femmes.

VALSAIN.

Ma foi, ni moi non plus.

DORMILLI.

Mon ami, quelles ames !

VALSAIN.

Quelles têtes, mon cher !

DORMILLI.

à part, en s'éloignant de Valsain.

A-t-il quelque soupçon !

VALSAIN.

A part, s'éloignant de même.

Je dois lui dire tout ; mais, de quelle façon ?

DORMILLI, *à part.*

Comment m'y prendre ?

Ils se rapprochent l'un de l'autre.

Haut.

Il faut qu'avec vous je m'explique.

Je viens d'entretenir tout-à-l'heure Angélique :
Je ne la conçois plus. Je crois, sans vous flatter,
Que votre aimable veuve a sçu me la gâter.
C'est une étrange femme, au moins, que Dorimene!
Etes vous bien sûr d'elle?

VALSAIN.

Ah! très-sûr; j'aurois peine
A croire... Mais la vôtre, avez-vous bien son cœur?
Ecoutez, cher ami; sur-tout, point de fureur.
Je commence à penser enfin, comme vous même.
Oui; je doute, entre nous, qu'Angélique vous aime.

DORMILLI.

Fort bien! de mes amours vous êtes occupé!
Et vous ne craignez pas de vous être trompé
Sur les vôtres?

VALSAIN.

Quoi donc?

DORMILLI.

Pourriez vous, je suppose,
Me dire qu'Angélique aime... quelqu'un; qu'elle ose
Ecrire à ce quelqu'un; que cet amant discret,
Ce modeste rival montre, d'elle, un billet?
Que ce billet, enfin, vous venez de le lire?

VALSAIN.

Ma foi, vous m'étonnez; je n'osois vous le dire;
Vous sçavez tout. Mondor, qui nous croit ennemis;
Et qui me met, de plus, au rang de ses amis,
Vient de me confier ce billet d'Angélique,
Ecrit à lui Mondor. L'affaire est moins tragique,
Puisque vous la sçaviez.

DORMILLI.

Comment donc?

VALSAIN.

Je l'ai lu.

DORMILLI.

Vous l'avez lu?

VALSAIN.

Deux fois : j'en étois confondu.

DORMILLI, *d'une voix étouffée.*

Qu'entends-je?...se peut-il?... Angélique perfide!
Je n'en doute donc plus!.. Quel coup!.. Il me décide!
Ami, consolons-nous. Plus sensés désormais,
Jurons de renoncer aux femmes pour jamais.
Ce parti...

VALSAIN.

Seroit dur : il faut être équitable.
La mienne m'est fidelle, & je serois coupable
Si...

DORMILLI, *très-vivement.*

Fidelle? Oui, fidelle; Adorez-là. Mondor,
Quelle fidelité! Là, tout-à-l'heure encor...
Elles poussent bien loin la feinte & le caprice!
Ne me croyez donc pas le seul que l'on trahisse.
La vôtre... Mais au reste elle m'étonne moins.

VALSAIN *posément.*

Qu'a-t-elle fait? Voyons.

DORMILLI.

Digne objet de leurs soins,
Mondor tient un billet écrit par Doriméne;
Billet qu'il montre aussi, que je croyois à peine;
Voilà ce qu'elle a fait; voyez.

VALSAIN, *à part.*

Que dit-il là?

Haut.

Deux billets à Mondor!.. Répétez-moi cela.
Doriméne...

DORMILLI *avec impatience.*

Oui Monsieur.

VALSAIN.

Elle a donc fait remettre?..

DORMILLI.

Oui Monsieur.

VALSAIN.

A Mondor?

DORMILLI.

Oui Monsieur,

VALSAIN.

Une Lettre!

DORMILLI *impétueusement.*

Oui Monsieur, oui Monsieur, oui Monsieur.

VALSAIN.

à part & toujours de sang froid.

A Mondor,

Deux billets!... C'est un jeu.

DORMILLI.

Répéterai-je encor?

VALSAIN *souriant.*

Je vous suis obligé de votre complaisance.

DORMILLI.

J'avois tort d'accuser ce sexe d'inconstance;
Il ne trahit pas; non. *Ses vertus*, dissez-vous,
Ses vertus sont de lui, ses défauts sont de nous.
Croyez à ses vertus. Oh! j'y crois.

VALSAIN.

Moi de même.

DORMILLI.

Aux vertus d'Angélique! & c'est Mon lorqu'elle aime.

VALSAIN.

Mondor de tout ceci doit être bien content.

DORMILLI.

Belle réflexion!

VALSAIN, *riant.*

Je reviens à l'instant.

Il s'en va.

DORMILLI.

La vôtre disoit bien, mais rien ne vous effraie;
„ J'écris un billet-doux.

VALSAIN.

Du moins est-elle vraie.
Il veut sortir.

DORMILLI.

lui serrant les bras avec colere.

Du moins concevez-vous, homme froid, cœur glacé,
Concevez-vous Mondor? Le fat est empressé
A vous communiquer le billet d'Angélique:
Ce ui de Dorimene, il me le communique.
Des procédés pareils se peuvent-ils souffrir?

VALSAIN.

Mondor est né plaisant; il veut se réjouir.

DORMILLI.

à Valsain. à lui-même.

Ah! fort bien. Croira-t'on qu'Angélique, à son âge;
Avec cette air naïf, & le plus doux langage?...
Que n'ai je aimé Julie?... *à Valsain.* Enfin vous l'avez lu
Cet indigne billet? L'auriez-vous retenu?
Je puis, soyez-en sûr, l'écouter: sans colere:
Dites les propres mots.

VALSAIN.

Mais Mondor pourra faire
Quelque jour un recueil; alors, vous l'y verrez.

DORMILLI.

Quel ami! quel amant! vous me désespérez...
Voyons de près mon fat.

Il sort.

VALSAIN, *alarmé.*

Pour une bagatelle,

Tant de bruit! arrêtez. Angélique eſt fidelle.
Mondor n'eſt point aimé.

DORMILLI *revenant.*

Comment! Que dites-vous?

VALSAIN.

Qu'on s'amuſe, à la fois, de Mondor & de nous.

DORMILLI.

Quoi! ces billets..

VALSAIN.

Font voir l'accord de deux couſines.
Deux lettres, à la fois, & deux lettres badines!
A Mondor... qui les montre! allons; réfléchiſſez.

DORMILLI, *avec vivacité.*

Eſt-il bien vrai?... Comment?... de grace... éclairciſſez...

VALSAIN.

Mais tout eſt éclairci. L'une eſt jeune & timide;
L'autre n'eſt que maligne & point du tout perfide.
Vous croyez leurs billets! je crois plutôt leurs cœurs.
Qu'un fat ait des ſuccès, j'y conſens, mais ailleurs;
Il n'en a point ici.

DORMILLI.

l'embraſſant avec tranſport.

Vous me rendez la vie.
En effet, Angélique... Oh oui, je le parie,
je ſuis encore aimé. Vous avez bien raiſon;
J'ai mille ſouvenirs : elle, une trahiſon!
J'ai cru... J'étois donc fou. La découverte eſt bonne.
Angélique me trompe: eh bien! je lui pardonne.
Elles nous ont joués toutes deux! mais enfin,
Pour nous en impoſer il faut être plus fin.
Nous ſommes clair-voyants... Je ris de leur malice.

VALSAIN.

De vous, préſentement puis-je attendre un ſervice?

DORMILLI, *avec une effusion de tendresse.*

Ah ! je souscris d'avance à vos moindres desirs.

VALSAIN.

souriant & d'un air tranquille.

Laissez vivre Mondor pour nos menus plaisirs.

DORMILLI.

avec une joie excessive.

Je ne le tuerai point.

VALSAIN.

Je vais chez Doriméne,
De mon faux désespoir réjouir l'inhumaine.

Il va pour sortir.

DORMILLI *le retenant.*

Mais sommes-nous bien sûrs ?... Croyez-vous fermement?
C'est qu'on ne doit jamais croire légérement.

VALSAIN.

Ah ! voilà mon jaloux !

DORMILLI.

Nous n'avons pas de preuve.

VALSAIN *rêvant.*

Eh bien, j'en vais avoir. J'imagine une épreuve
Qui vous démontrera que leur crime est un jeu,
Et qui pourra sur-tout les chagriner un peu.

DORMILLI.

Prenez garde pourtant...

VALSAIN.

Cœur foible que vous êtes!
C'est pour vous détromper...

à part.

& leur payer nos dettes.

DORMILLI.

A quoi songez-vous donc ?

VALSAIN.

Je ſonge à vous ſervir,
d'un ton badin.
Je doute auſſi, je doute, & je vais m'éclaicir.
Partez.

Il veut le faire ſortir.

DORMILLI *revenant.*

Mais, mon ami, liſez ſur leur viſage,
Dans leurs yeux, finement.

VALSAIN *le pouſſant toujours.*

C'eſt à quoi je m'engage.

DORMILLI.

Vous ne tarderez point à me venir trouver?

VALSAIN.

Je ne tarderai point.

DORMILLI *réſiſtant.*

Mais il faut...

VALSAIN.

Vous ſauver.

DORMILLI.

Si vous êtes ſûr d'elle, épargnez mon amante.

VALSAIN.

Une femme affligée eſt plus intéreſſante.

DORMILLI.

Que ferez-vous? Je crains....

VALSAIN.

Calmez ce tendre effroi.
Sortez, dis-je, & gardez de paroître ſans moi.

Il le pouſſe enfin hors du Théatre. Un moment après Dormilli rentre, & ſans

être apperçu de Valsain, se glisse dans un cabinet.

SCENE XI.

VALSAIN *seul.*

COMMENT! il a crié, fait un affreux vacarme;
Moi-même, (car ceci m'a causé quelque alarme)
J'aurai vu le Mondor, & rire à nos dépens,
Et de ses deux rivaux faire deux confidens;
Le tout pour s'égayer, pour distraire ces Dames;
Non, parbleu, c'en est trop; ne gâtons pas les femmes.
Oh, rien n'est dangereux comme l'impunité....
N'y mettons pas pourtant trop d'inhumanité,
Ne soyons pas cruels. Bonnes gens que nous sommes!
gaiement.
Qui désole une femme est le vengeur des hommes.
Les voici. Bon.

SCENE XII.

DORIMENE, ANGELIQUE, VALSAIN.

DORIMENE.

bas à Angélique dans le fond du Théâtre.

IL eſt accablé de douleur : Mondor aura parlé.

ANGELIQUE.

bas à Dorimene.

Voyons.

DORIMENE.

à Valſain qui ſe promene d'un air fort triſte.

Où va Monſieur?

VALSAIN.

Je ne ſçais.

DORIMENE.

Cet air triſte a lieu de me ſurprendre.

VALSAIN.

ſe promenant toujours.

A tant de perfidie aurois-je dû m'attendre?
Engager un amant, l'enflammer, l'attendrir,
Lui promettre ſon cœur, ſa main, & le trahir!
Le moyen qu'à ce coup l'infortuné ſurvive?

DORIMENE.

Je ne mérite pas une douleur ſi vive.

VALSAIN.

VALSAIN.

s'arrêtant.

Votre inconstance aussi me touche infiniment,
Mais je n'en parlois pas, Madame, en ce moment;
Je pense à mon ami qui prend tout au tragique.
Trahi, comme Roland, par une autre Angélique.
Furieux, comme lui, plus digne de pitié,
Il a maudi l'amour & même l'amitié.
Madame, je l'ai vu prêt à perdre la tête :
Il la perdoit sans moi.

DORIMENE.

Vous êtes bien honnête.
La vôtre étoit plus calme?

VALSAIN.

Aussi, pour le sauver,
Ai-je pris un moyen... qu'il auroit pu trouver.

ANGELIQUE *alarmée*

Et quel moyen?

VALSAIN.

Très-simple, il s'offroit de lui-même.
Vous connoissez Julie, & sçavez qu'elle l'aime;
Brune vive, piquante!

DORIMENE *feignant.*

Eh bien, il doit l'aimer.

VALSAIN.

Pour elle, tout d'un coup, je n'ai pu l'enflammer...

DORIMENE *à part.*

Bon.

VALSAIN *lentement.*

Mais, comme Julie est jeune, tendre & belle...

DORIMENE *avec impatience.*

Jeune! tendre! achevons. Il a volé chez elle?

VALSAIN.

Non, Madame; c'est moi qui viens de l'y mener.

Il réſiſtoit d'abord ; mais... j'ai ſçu l'entraîner.

DORIMENE, *à part.*

Le Monſtre !

ANGELIQUE. *à part.*

Ah ! Dieux !

VALSAIN *à Dorimene.*

Voyez cette ſcene touchante,
Mon ami conſolé, les tranſports d'une amante :
Ils vouloient tout ſe dire, & ne ſe parloient pas ;
Mais quels regards ! J'aimois juſqu'à leur embarras.

à Angélique.

Vous auriez pris plaiſir, ſur-tout, à voir Julie :
Tous deux me raviſſoient : j'en ai l'ame attendrie.

à Dorimene.

C'eſt que rien n'eſt ſi beau que l'aſpect du bonheur,
Pour moi, du moins. Enfin, j'ai décidé ſon cœur,

à Angelique *à Dorimene.*

Ils ſeront l'un à l'autre... Et, quant à moi, Madame,
J'attends : peut être un jour trouverai-je une femme,
Qui daignera m'aimer ; notre rival heureux,
Mondor, monſieur Mondor en a bien trouvé deux.

Il ſalue reſpectueuſement ; on ne lui rend point ſes révérences ; il ſort.

SCENE XIII.

DORIMENE, ANGELIQUE.

DORIMENE, *après un long silence, pendant lequel elle n'ose lever les yeux sur Angélique.*

QUEL homme !... & je l'aimois !

ANGELIQUE.

Ah ! vous m'avez perdue.
Mais, quelle idée auſſi ! c'eſt vous qui l'avez eue,
Qui m'avez fait écrire. Il le faut avouer,
De votre habileté j'ai fort à me louer.

Dormilli ſort du cabinet où on l'a vu entrer, & s'arrête dans le fond du théatre. Pendant cette Scene il fait de temps en temps, des pas vers Angélique.

DORIMILLI.

bas.

Ecoutons.

DORIMENE.

L'aventure eſt heureuſe peut-être ;
Et je me félicite enfin de les connoître :
Ils ne méritent point que l'on ſe plaigne d'eux.
Les voilà donc ! voilà comme ils aimoient tous deux !
L'un...

ANGELIQUE.

Ils ont fort bien fait ; oui, Madame, à leur place,
J'en aurois fait autant. Quoi ! Mondor a l'audace

D'écrire un sot billet, & nous lui répondons !
C'est pour un tel rival, que nous les trahissons !
Pouvoient-ils ? ...

DORIMENE.

Ils pouvoient, au moins par bienséance,
Gémir un jour ou deux ; ce n'est pas trop, je pense.
J'ai vu votre jaloux, soupirant à vos pieds,
Promettre de mourir, si vous l'abandonniez.
Eh bien, qui l'empêchoit de vous tenir parole ?

ANGELIQUE.

Qui l'empêchoit ? ô Ciel !

DORIMENE.

Oui ; c'étoit-là son rôle,
Le rôle de Valsain, de tout amant quitté :
Le nôtre est à présent celui de la fierté.
Cachez-donc vos regrets quand l'honneur vous l'ordonne.

ANGELIQUE *pleurant presque.*

L'honneur ! l'honneur consiste à ne tromper personne.

DORMILLI, *bas dans le fond du Théatre.*

Charmante !

Il s'approche d'elle.

ANGELIQUE.

Il m'aimoit tant ! vous vouliez aujourd'hui
Que votre froid Valsain fût jaloux comme lui.
Ah ! par son défaut même il doit plaire à Julie ;
Et je dois regretter jusqu'à sa jalousie.
Où retrouver jamais un cœur comme le sien ?
Si du moins, il voyoit le désespoir du mien !...
Je veux le détromper.

SCENE XIV.

DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

DORMILLI *avec transport.*

IL l'eſt, il vous adore.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! Ah Dormilli !

DORMILLI.

Quoi ! vous m'aimez encore ?
Quoi ! vous doutiez d'un cœur où vous regnez toujours ;
Diſpoſez de mon ſort, de ma main, de mes jours.

DORIMENE, *avec un air de dépit & de joie.*

Ce traître de Valſain !

DORMILLI.

A vu votre artifice,
Et s'eſt un peu vengé.

ANGELIQUE.

Vous étiez ſon complice !

DORMILLI.

Oh ! non, pas tout à fait ; mais quelle heureuſe erreur !
à Doriméne.
N'allez pas le gronder ; je lui dois mon bonheur.
Sans lui j'ignorerois ce que je viens d'entendre ;
à Angélique.
Je n'aurois pas joui d'une douleur ſi tendre.
Me le pardonnez-vous ?

ANGELIQUE.

Vous avez entendu ?

DORMILLI *avec l'ivresse de la joie.*

Je vous ai laissé dire & n'en ai rien perdu.

DORIMENE *qui voit venir Valsain.*

Paix.

SCENE XV.

VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

VALSAIN, *entrant de l'air d'un homme qui cherche quelqu'un.*

C'Est lui que je vois Aura-t il pu se taire ?

Il s'avance & regarde quelque temps.

Ces Dames sçavent tout.

DORIMENE.

Votre affreux caractere
M'est enfin dévoilé ; vous êtes le mortel
Le plus faux !...

VALSAIN.

J'en conviens; mais lui, le plus cruel.
On ne peut, avec lui, se venger à son aise.
Mon pauvre Chevalier, ah ! qu'un secret vous pese !
Plus de société désormais entre nous :

gaiement.

Du moins, pour les noirceurs, je les ferai sans vous.

DORMILLI.

Je le veux bien, sans moi.

DORIMENE.

Comme il se justifie!

DORMILLI.

à Angélique. *à Valsain.*

Le croirez-vous encor? J'épouse donc Julie!

à Angélique.

Quand je jure à vos pieds...

Il tombe aux pieds d'Angélique.

SCENE XVI.

MONDOR, VALSAIN, DORMILLI, DORIMENE, ANGELIQUE.

MONDOR, *avec un éclat de rire, voyant Dormilli à genoux.*

IL est ma foi charmant!
Ce tendre Chevalier aime excessivement.
Pourquoi le maltraiter ainsi, Mademoiselle?

bas à Valsain qui rit.

Vous riez de le voir aux pieds d'une infidelle,
Méchant! il aime encor l'objet que j'ai charmé.

bas à Dormilli qui rit aussi.

Le malheureux Valsain se croit toujours aimé.

Dormilli & Valsain rient de Mondor sans se gêner.

à part

Bon, chacun rit de l'autre. *Ils rient tous trois.*

VALSAIN *à Mondor.*

On rit de vous.

à Doriméne.

Madame,
Pour qu'il n'en doute pas, daignez être ma femme.

DORIMENE.

Traître, tu t'applaudis : mais le cœur eſt pour toi.
Je te céde l'honneur de tromper mieux que moi.

VALSAIN.

D'un ſimple amuſement ne faites pas un crime.
Je n'étois point jaloux, mais par excès d'eſtime;
Et mon ami l'étoit par un excès d'amour.
Allons, pardonnez-nous; & qu'en cet heureux jour,
déſignant Mondor.
Monſieur ſoit ſeul puni de toutes nos querelles.

DORMILLI *du ton le plus railleur.*

C'eſt ainſi que Mondor triomphe de deux Relles.

Doriméne, Angélique, Valſain & Dormilli font à Mondor des révérences ironiques, & ſortent en riant.

SCENE XVII.

MONDOR *ſeul, exprime ſa confuſion à droite & à gauche.*

EXPLIQUERA, morbleu, les femmes qui pourra...
L'Amour me les ravit, l'Hymen me les rendra.

FIN.

Lu & approuvé ce 18 *Fevrier* 1768. MARIN.

Vû l'Approbation, permis d'imprimer ce 18 Février 1768. DE SARTINE.

LA
MERE JALOUSE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par Mr. BARTHE,

De l'Académie de Marseille.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le 23 Décembre 1771.

Quod latet arcanâ non enarrabile fibrâ.
Perse, Satire V.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE MELCOUR.	*Mad. Préville.*
M. DE MELCOUR, ancien Militaire.	*M. Brizard.*
JULIE, de Fille de Madame de Melcour.	*Mlle. Doligny.*
Madame DE NOZAN, Tante de Julie.	*Mad. Drouin.*
M. DE VILMON, Ami de M. de Melcour.	*M. Bellecour.*
M. DE TERVILLE, Amant de Julie.	*M. Molé.*
M. DE JERSAC.	*M. Augé.*
UN PEINTRE.	*M. Dauberval.*
Une Femme-de-Chambre.	
Laquais.	

La Scene est à Paris chez M. & Madame de Melcour.

LA MERE JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON

VILMON.

ELLE repose enfin dans le petit Sallon.

MELCOUR.

Je ne connois plus rien au train de ma maison.
Jadis nous étions gais, & d'une gaîté folle,
Nous voilà d'un ennui, d'un froid qui me désole.

VILMON.

Il est vrai qu'autrefois on rioit un peu plus.

MELCOUR.

Nos soupers, nos concerts sont tous interrompus.

VILMON.

Madame cependant aime fort la musique.

MELCOUR.

Elle étoit dissipée, elle est mélancolique.
Elle vouloit tout voir, & se montrer par-tout;
Des fêtes, des plaisirs elle a perdu le goût.
En riant.
Enfin, excepté nous, & Terville que j'aime,
Et ce Monsieur Jersac présenté par vous-même,
Elle ne voit personne & boude l'univers.
Son esprit même... a pris je ne sçais quel travers;
Cet esprit enjoué qui sçavoit tout séduire
Tourne presque à l'aigreur, & vise à la satyre.
De tous ces changements n'êtes-vous point frappé?

VILMON.

Croyez que tout cela ne m'est point échappé;
Et ce qui me confond, ce qui doit vous surprendre,
(Vous êtes pour Julie un beau-pere si tendre!)
Mon ami, je ne sçais, mais j'ai cru remarquer...
Là-dessus, cependant, j'ai peine à m'expliquer:
Cela seroit fâcheux, cela peut ne pas être.

MELCOUR.

Vous m'alarmez, Vilmon.

VILMON.

Je le devrois peut-être.
J'ai vécu, j'ai servi, je demeure avec vous;
Et je ne puis enfin observer, qu'entre nous,
Qu'avec sa fille même elle est d'une tristesse,
D'une humeur!

MELCOUR.

Hé! mais, oui; par excès de tendresse.
Elle la veut parfaite; à cet âge! elle a tort.

VILMON.

La voit-on négligée ? on la gronde d'abord.

MELCOUR.

On a raiſon.

VILMON.

Parée ? on eſt plus mécontente.

MELCOUR.

On a raiſon. Faut-il que ſa folle de tante,
Qui ne rêve que d'elle & la prône toujours,
Lui donne un goût de luxe ?

VILMON.

Enfin, depuis neuf jours
Que d'un triſte couvent elle a franchi la porte,
Madame ne ſort pas, & défend qu'elle ſorte.

MELCOUR.

Et la migraine donc ?

VILMON.

S'il faut ne point flatter,
Cette migraine-là nous vint (je ſçais dater)
Le jour où du couvent la petite eſt ſortie ;
Moi, j'ai vu la migraine entrer avec Julie.

MELCOUR.

Mais, Vilmon, c'eſt me dire & ſans trop de détour,
Que vous ſoupçonneriez Madame de Melcour...

Il eſt interrompu, & dans toute la Scene ſuivante il a l'air triſte & penſif.

SCENE II.

Mde. DE NOZAN, M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE NOZAN *de loin.*

JE l'ai mis dans ma tête, il faut que je l'emmene,
Qu'elle sorte avec moi ; sa mere a la migraine ;
Ma niece ne l'a point, & la prendroit aussi.
On me la tyrannise, on l'emprisonne ici ;
Mais avec elle enfin je vais courir le monde.

Elle met des gants.

Monsieur, à mon retour que votre femme gronde
Cela m'est fort égal, je pars, & promptement.

Avec joie & d'un air de confidence.

Je l'ai fait habiller très clandestinement ;
Chez moi ; vous m'entendez ? J'ai même aidé Lisette.

Une femme-de-Chambre lui porte un éventail.

Bon, j'avois oublié mon éventail. Rosette ?
Est-elle descendue ?

ROSETTE, *à demi-voix.*

Elle descend

Rosette sort.

Madame DE NOZAN.

Adieu,
Je m'en vais la montrer.

MELCOUR.

Vous revenez dans peu?

Madame DE NOZAN.

O! Si vous la voyiez! Elle eſt... dans ſa parure,
Elle eſt d'une beauté! Mais j'entends ma voiture,
Adieu, je vous l'enleve.

VILMON.

Elle a ma foi raiſon.

SCENE III.

M. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

MELCOUR *d'un air diſtrait & rêveur.*

MADAME de Melcour... le penſez vous, Vilmon?
Jalouſe... de ſa fille!

VILMON.

A vous parler ſans feinte,
Je n'en ſuis pas très-sûr; mais j'en ai quelque crainte.

MELCOUR.

Pouvez vous lui prêter une pareille horreur?
Jalouſe! de ſa fille!... Allons donc, quelle erreur!
Vous voilà bien au reſte, avec votre fineſſe,
Le tic d'obſerver tout, de deviner ſans ceſſe.

VILMON.

Je voudrois me tromper.

MELCOUR.

Et vous vous trompez fort;
Une mere jamais eût-elle un pareil tort,

Un foible si honteux ? Mais je vois le contraire,
La beauté d'une fille enorgueillit sa mere.

VILMON.

Cela doit être au moins; j'en connois toutefois...

MELCOUR.

Sçavez-vous quand du sang on étouffe la voix,
Quand on peut se résoudre à n'aimer point sa fille ?
C'est lorsque sa laideur dépare une famille.
On devient même alors cruel par vanité.
J'ai vu plus d'une mere, ivre de la beauté,
Punir dans son enfant la laideur, comme un crime;
D'un barbare-amour propre en faire la victime,
Et, pour n'en pas rougir, l'ensevelir souvent
Dans le fond d'une Terre, ou l'ombre d'un couvent.
Julie a-t-elle donc ce tort avec sa mere ?

VILMON.

Non; au public pourtant on ne la montre guere.

MELCOUR.

Vous êtes cruel.

VILMON.

Vrai.

MELCOUR.

La nature a des droits...

VILMON.

Respectés, je le sçais, du peuple, des bourgeois;
Mais dans un siecle vain, dans un monde frivole
Où la beauté du Sexe est sa premiere idole;
Où les femmes, de plaire ont toutes la fureur,
Voudroient de leur jeunesse éterniser la fleur,
Disputent le terrein à l'âge qui s'avance,
Et font contre le temps la plus belle défense;
Où leur coquetterie (on ne nous entend pas)
Dure deux ou trois fois autant que leurs appas,
Mon ami, ce travers, sans doute fort bizarre,
Quoique peu remarqué, n'est pourtant pas très rare.

MERCOUR.

Je ne l'ai jamais vu.

VILMON.

C'eſt qu'on ſçait le cacher.

MELCOUR.

On en fait un ſecret ?

VILMON.

Hé oui ! pour l'arracher,
Peut-être aſſidument faut il voir une mere
Idolâtre du monde & coquette légere,
Que ſa fille... importune, & déja ſuit de près,
Et dont un gendre, hélas ! va dater les attraits.

MELCOUR.

Ma femme enfin, Monſieur, n'aime donc point la ſienne ?

VILMON.

Elle l'aime, beaucoup, il faut que j'en convienne;
Et s'il fallait la perdre ou craindre pour ſes jours,
Vous la verriez trembler, prodiguer ſes ſecours.

MELCOUR.

Mais accordez-vous donc.

VILMON.

Eſt ce me contredire ?
Une mere, en un mot, (je ſouffre de le dire)
Oui, peut aimer ſa fille, & peut ne pas l'aimer,
D'un fâcheux parallele en ſecret s'alarmer,
Peut s'applaudir tout haut de la voir jeune & belle,
Et ſoupirer tout bas de plaire un peu moins qu'elle.
Ce ſont-là, mon ami...

MELCOUR.

Des contrariétés.

VILMON.

Dans le cœur d'une femme !

MELCOUR.

Oh!... vous me tourmentez.
J'aime sa fille, moi, qui ne suis qu'un beau-pere;
Et vous craignez, Monsieur, vous voulez qu'une mere...

VILMON.

Je ne veux point, j'ai vu, j'ai cru voir; cependant
Hâtez-vous, croyez-moi, d'établir cette enfant.

MELCOUR.

Tenez, vous allez voir son humeur déridée
Par le joli tableau dont je vous dois l'idée.

VILMON.

Eh bien! il vous dira si j'avois deviné.

MELCOUR.

Ce tableau?

VILMON.

C'est pour vous qu'il est imaginé,
Un peu plus que pour moi.

MELCOUR *vivement.*

Je suis sûr qu'il doit plaire.

VILMON.

Bon! une fille peinte à côté de sa mere:
Cela ne prendra point, vous m'allez croire enfin.

MELCOUR.

Moi, je vous attends-là. Mais votre homme divin
Me fait aussi damner; la veille de la fête,
N'être pas prêt encor, c'est à perdre la tête.
Amenez-nous ce Peintre, obligez-moi; pardon,
Le Peintre mort ou vif, le tableau fait ou non.

VILMON *à part.*

C'étoit bien mon projet.

SCENE IV.

Mde. DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR.

QUoi ! ma fille eſt ſortie !
Il eſt fort ſingulier qu'à l'age de Julie
On ſorte ſans ſa mere.

MELCOUR.

Où ſa tante.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien !
Elle eſt avec ſa tante.

MELCOUR *d'un air de bonté.*

Allons, ne dites rien ;
Pour une demi-heure au plus, je l'ai cédée.
Madame de Nozan qui me l'a demandée,
A vous dire le vrai, vient d'en avoir pitié.

Madame DE MELCOUR.

Pitié !

MELCOUR.

La pauvre enfant avoit l'air ennuyé.
Auſſi ne voir le jour de plus d'une ſemaine,
C'eſt... changer de couvent.

Madame DE MELCOUR.

Quoi donc ! j'ai la migraine,
Je me ſens un peu mieux, & je fais avertir
Mademoiſelle : mais, elle vient de ſortir !

Où l'aura-t-on menée ? Ah, quelle extravagance !
Une enfant... qui n'eſt rien, n'a point de contenance,
Vous le ſçavez vous-même ; un air timide, neuf,
Un ton ! pour dire un mot elle en épelle neuf.
Et ſa tante ! Julie eſt bien avec ſa tante.
J'aime... ma belle-ſœur, elle a l'ame excellente ;
Pour la tête ! penſant après avoir parlé,
Ne diſſimulant rien, mais rien, cerveau brûlé.
Je les vois toutes deux : l'une, aiſée à confondre,
A trente queſtions ne ſçaura que répondre ;
Et l'autre, pour l'aider, hauſſant vîte la voix,
Glapira bruſquement vingt choſes à la fois.
Félicitez vous bien !

MELCOUR.

Soyez ſûre...

Madame DE MELCOUR.

Oui, très-ſûre
Qu'elles vont revenir avec quelque aventure,
Quelque bon ridicule.

MELCOUR.

Un peu moins de frayeur ;
Votre fille eſt aimable, & votre belle-ſœur...

Madame DE MELCOUR.

L'eſt fort peu.

MELCOUR.

Bonne & gaie, & plaît par-tout.

Madame DE MELCOUR.

Peut être,
Dans ſes ſociétés. Enfin, où peut-elle être
Cette tante ſi bonne ?

MELCOUR.

Où ?

Madame DE MELCOUR.

Puis-je le ſçavoir ?

MELCOUR.

MELCOUR.

Mais sans doute... à choisir des bouquets pour ce soir,
Porcelaines, bijoux ; on pense à votre fête.

Madame DE MELCOUR.

Mon Dieu, ma chere sœur, vous êtes trop honnête.

MELCOUR.

Eh bien ! laissons la tante, & parlons sans humeur
D'un mari pour la niece.

Madame DE MELCOUR.

A propos de ma sœur,
Ne convenez-vous pas qu'elle est d'une folie ?
Elle passe son temps à me gâter Julie.

MELCOUR *avec impatience.*

Madame, voulez-vous qu'on ne la gâte point ?
Mariez-là bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Hé ! d'accord sur ce point.
Elle m'y fait penser. La voit-elle inquiete,
Un peu triste ? *Aurois-tu quelque peine secrette,*
Quelque chagrin ? dis-moi : peut-être souffres-tu ?
Le visage un peu pâle ? Ah Dieux ! tout est perdu.
A table, où poliment près de Mademoiselle,
Elle ne sert, ne voit, & ne regarde qu'elle :
Mais tu ne manges point ! Ailleurs : *tu ne dis rien.*
Et la très-chere sœur qui parle bien, très-bien,
Jour & nuit, ne voit pas qu'il faut sçavoir se taire,
Qu'une enfant qui se tait n'a rien de mieux à faire.
Quel engoûment d'ailleurs ! quelle ivresse ! & pourquoi ?
Hier, je fais venir des étoffes pour moi ;
La voilà qui déroule & parcourt chaque piece :
Ma sœur, ces quatre ou cinq iroient bien à ma niece.
Souvent dans un accès, d'un air mystérieux,

Elle prend par la main une perſonne ou deux,
Et les mene en ſilence & tout droit devant elle :
Eh mais ! admirez-donc, voyez comme elle eſt belle !
On regarde, on ſourit : excellente leçon !

MELCOUR.

Sa tante a quelque tort, elle a quelque raiſon.
Votre fille eſt ſi bien !

Madame DE MELCOUR.

Eſt-on mal à ſon âge ?

MELCOUR.

Quoi ! les plus jolis traits, le plus joli viſage !
D'abord, vous m'avoûrez qu'elle eſt d'une fraîcheur !

Madame DE MELCOUR.

Oui, fraîcheur de ſeize ans.

MELCOUR.

Le teint, d'une blancheur !

Madame DE MELCOUR.

Un peu fade ; ſon front...

MELCOUR.

Va bien à ſa figure ;
Et quant aux yeux, ce ſont les vôtres, je vous jure,
Oui ; tirez-vous de-là.

Madame DE MELCOUR.

Je conviens que les yeux,
(Je n'y mets point d'humeur) ſont ce qu'elle a de mieux.
En revanche peut-être...

MELCOUR.

Et puis, oſez le dire,
Un ſon de voix charmant, & le plus fin ſourire.

Madame DE MELCOUR.

Mais, elle ſourit donc ? je ne m'en doutois pas.

MELCOUR.

Hé! c'eſt que devant vous elle a de l'embarras;
Elle ne ſçait comment s'y prendre pour vous plaire;
Pourquoi l'effaroucher ?

Madame DE MELCOUR.

Elle a peur de ſa mere?
Point du tout; cet air gauche eſt l'effet des couvents.

MELCOUR *avec vivacité.*

Et vous vouliez encor l'y laiſſer pour deux ans!

Madame DE MELCOUR *du même ton.*

Et j'avois des raiſons que j'oſe trouver bonnes.
Faut-il qu'elle reſſemble à ces jeunes perſonnes
Qu'on affiche trop tôt, qu'on a le mauvais goût
De montrer, d'étaler, de promener par-tout?
Aux jardins, aux ſoupers, aux bals, en grande loge,
Leur beauté vous pourſuit & court après l'éloge.
Veut-on les établir? Les regards ſont uſés,
Par des attraits plus neufs les leurs ſont éclipſés;
Elles brillent encore & n'ont plus rien qui tente,
Et l'on croit, à vingt ans, qu'elles en ont quarante

MELCOUR.

Madame, finiſſons; je vois mieux tout ceci..
Vous aimez cette enfant, ſa tante l'aime auſſi:
Vous donnez toutes deux dans un excès contraire,
L'une trop indulgente; & l'autre trop ſévere.
Elle lui paſſe tout, vous ne lui paſſez rien.
Çà, reparlons du gendre, il en eſt temps.

Madame DE MELCOUR.

Eh bien?

SCENE V.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond du Théatre.*

AH Ciel! je n'en puis plus, je meurs, je suis brisée.

MELCOUR.

Quoi donc?

Madame DE NOZAN.

Anéantie.

Elle se jette dans un fauteuil.

JULIE.

Et moi guere amusée.

Comment avons-nous fait pour nous tirer de là?

Madame DE NOZAN.

C'est, je crois, un miracle; à la fin nous voilà.

JULIE.

Nous y serions encor sans monsieur de Terville.
Ah! comme il s'empressoit! & pour nous être utile.

Madame DE NOZAN.

Il s'est fort près de nous heureusement trouvé.

Madame DE MELCOUR *s'approchant de Julie.*

De quoi s'agit il donc?

MELCOUR.

Qu'eſt-il donc arrivé?

Madame DE MELCOUR *alarmée & prenant la main de ſa fille.*

Je vous l'ai déja dit, Monſieur; quelque folie.

Madame DE NOZAN *ſe levant.*

Quelque folie! un jour... le plus beau de ma vie!
Un triomphe! mon cœur, allons, repoſe-toi;
Tu dois être excédée & plus laſſe que moi.

Elle fait aſſeoir Julie.

JULIE.

Je le ſuis, il eſt vrai. Mon Dieu! quelle aſſemblée!
Quel tumulte!

Madame DE NOZAN *careſſant ſa niece.*

Elle en eſt encor toute troublée.

MELCOUR.

Mais éclairciſſez-nous.

Madame DE MELCOUR.

Mais vous m'alarmez fort.

Madame DE NOZAN.

Figurez-vous, ma ſœur, que nous entrons d'abord
Dans cette grande allée.

Madame DE MELCOUR.

Où donc?

Madame DE NOZAN.

Aux Thuilleries;
Un monde affreux.

Madame DE MELCOUR *pâliſſant.*

Toujours quelques étourderies.

Madame DE NOZAN.

J'ai peine à reſpirer: tout Paris étoit là,
Tout Paris en extaſe! il falloit voir cela.
Si vous ſçaviez combien je vous ai deſirée.
Ah! que vous auriez vu votre fille admirée!

D'abord un, & puis deux, & puis vingt, & puis cent,
Puis deux mille : c'étoit un tableau raviſſant ;
Je ne l'embellis point & je ne ſçais pas feindre ;
Pour vous dédommager, tâchez de vous le peindre.
Ils accouroient en foule, & preſſés, coudoyés,
Se ſerroient, ſe heurtoient, s'élevoient ſur leurs pieds ;
Les uns cauſeurs bruyans ; les autres plus honnêtes
Regardoient en ſilence, & pardeſſus les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Madame aſſurément a lieu de triompher...
Vous expoſiez ma fille à ſe faire étouffer.

Madame DE NOZAN.

Etouffer eſt fort bon ! Etouffer ! Je vous aime.
C'étoit le plus beau cercle ! ils ſe rangeoient d'eux-même,
Et quand nous avancions, le cercle reculoit.

MELCOUR.

L'aventure eſt charmante & le récit m'en plaît.

JULIE *ſe levant.*

Oh ! moi, je n'étois pas tout à fait ſi contente.
Pour la premiere fois je ſors avec ma tante,
Et je vois tout ce monde... Ah ! qu'il m'intimidoit !
Je ne ſçavois d'abord pourquoi l'on regardoit ;
Je regardois auſſi ; je me ſuis apperçue
Que c'étoit moi : jugez comme j'étois émue.
Et même j'ai penſé qu'ils ſe... mocquoient de moi,
Que mon air, ma parure, où bien je ne ſçais quoi,
Etoient peut-être mal ; je l'ai dit à ma tante ;
Elle s'eſt miſe à rire. Enfin toute tremblante,
Pour me débarraſſer de ces gens curieux,
Je me détourne : bon ! par-tout, par-tout des yeux ;
E-, des miens, à la fin, je ne ſçavois que faire.

MELCOUR *à Madame de Nozan.*

Vous étiez moins timide ?

Madame DE NOZAN.

Intrépide, beau-pere.

MELCOUR.

D'honneur ? Vous faisiez face à tout ce monde-là ?

Madame DE NOZAN.

J'étois au Ciel.

Madame DE MELCOUR *à part.*

La folle !

Madame DE NOZAN *en riant.*

Et pourtant, tout cela
N'étoit pas pour mon compte ; & vous devez comprendre
Que même un seul instant, je n'ai pu m'y méprendre.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Je le crois.

Madame DE NOZAN.

Mais c'étoient des regards, des souris, Des...

Madame DE MELCOUR.

Et ma fille est donc la fable de Paris !

Madame DE NOZAN.

La fable ! En vérité vous êtes fort à plaindre.

Elle se place entre M. & Madame de Melcour, les prend par la main & leur parle bas, en imitant les voix de plusieurs personnes qui interrogent & qui répondent.

On disoit : *elle est bien. --- Mais elle est faite à peindre ;*
Quelle taille ! --- Et ces yeux ! --- Elle sort du couvent ;
Nous ne l'avions pas vue. --- On ne voit pas souvent
De ces figures-là. --- Quel air doux & modeste !

Sa rougeur l'embellit. --- Elle ſera céleſte.
--- Elle l'eſt. --- Ce doit être un bon parti. --- très-bon.
--- Seize ans ? --- au plus. Et puis on demandoit ſon nom,
Et quelqu'un vous nommoit. --- *Cette Dame ? --- eſt ſa tante ;*
Qui lui laiſſera bien dix mille écus de rente.
Baiſe moi, mon enfant, tu les auras.

Elle la baiſe ſur les deux joues.

Madame DE MELCOUR *à Julie.*

Rentrez,
Et ne ſortez jamais ſans mon ordre.

Julie rentre.

SCENE VI.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

ADMIREZ
De quel ton...

MELCOUR.

Il eſt dur.

Madame DE MELCOUR.

Moi, je le trouve ſage,
Et je l'ai pris trop tard. Penſez-vous quel ravage
Peuvent faire en un jour tous ces jolis propos,
Ces douceurs, ces fadeurs, cette extaſe des ſots,
Toute cette folie enfin.. qu'on exagere ?

Beau succès ! beau début ! Madame, soyez fiere.
Il ne tient pas à vous, qu'en ce même moment,
Ma fille n'ait sa part de cet enivrement ;
Que son petit orgueil & sa petite tête
N'ait cru de tout Paris avoir fait la conquête.
--- A seize ans !

Madame DE NOZAN.

Pourquoi non? Le compte est merveilleux.
Faut-il pour être belle en avoir trente-deux ?

MELCOUR *appercevant Terville.*

Paix.

SCENE VII.

Monsieur DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE NOZAN.

TERVILLE.

MESDAMES, pardon ; j'ai gagné ma voiture
Un peu tard ; mille gens, témoins de l'aventure,
Sont venus me rejoindre ; & pour m'interroger,
On me faisoit aussi l'honneur de m'assiéger :
Sans leur répondre à tous je n'ai pu m'en défaire.
Je nommois tour-à-tour & la fille & la mere,
Je croyois partager un triomphe si doux,
Madame. Votre fille enchante !... comme vous,
Et vous sçaviez déja sans doute la nouvelle,
On s'est hâté, je pense ?...

Madame DE MELCOUR *séchement.*

Oui.

TERVILLE *cherchant des yeux Julie.*

Mais, Mademoiselle?

Madame DE MELCOUR.

Je vous sçais gré, Monsieur, de vos soins obligeans; Laissons cela, de grace.

MELCOUR *à part.*

Il est de sottes gens! Mon maudit Peintre!

Un Laquais paroît dans le fond.

Enfin le voici; je m'étonne!

Madame DE MELCOUR *au Laquais.*

Ah! ne sçroit-ce point ce Monsieur de Bayonne?

MELCOUR.

à part.

Non.--- Il vient à propos pour ma femme & pour nous.

SCENE VIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, TERVILLE, Madame DE NOZAN, JULIE, M. DE VILMON, UN PEINTRE, *précédé de deux Laquais qui portent un Tableau.*

VILMON *prenant Julie par la main.*

VENEZ, Mademoiſelle; on a beſoin de vous.

Madame DE MELCOUR *au Peintre.*

Qu'eſt-ce?

MELCOUR *avec joie, montrant le Tableau placé au milieu de la ſcene.*

à part.

Votre bouquet. Obſervons.

Madame DE NOZAN *étonnée.*

Ciel! Julie!

Et ſa mere près d'elle.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Encore une folie!

TERVILLE *regardant Julie & le Tableau, bas à Vilmon.*

Quels traits! elle eſt parlante.

Madame DE NOZAN *à Julie.*

O! ſi je ne craignois,

De gâter la peinture, oui, je te baiſerois.

Elle approche pour baiſer le portrait, le Peintre l'arrête.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Quelle tête!

Madame DE NOZAN *au Peintre.*

Monſieur, j'en veux une copie.

Madame DE MELCOUR.

Madame, cette idée eſt de vous, je parie.

Madame DE NOZAN.

Ah! je le voudrois bien; je n'ai pas ce bonheur.

Madame de Melcour ſe retourne vers ſon mari.

MELCOUR.

Ni moi; c'eſt à Vilmon qu'il faut en faire honneur.

VILMON *à Madame de Melcour, d'un air de bonhommie.*

Mais je la crois heureuſe.

Madame DE MELCOUR *avec une colere retenue.*

Heureuſe! j'oſe dire...

Oui, Monſieur, qu'elle eſt folle!.. hé mais, c'eſt un délire.

VILMON.

à part.

Fort-bien; j'ai deviné.

Pendant cette ſcene, Vilmon obſerve M. de Melcour qui écoute & regarde ſa femme d'un air inquiet. Madame de Nozan contemple ſa niece, la rapproche du Tableau, la compare à ſon portrait; parle bas au Peintre, &c.

MELCOUR.

MELCOUR.

Mais voyez...

Madame DE MELCOUR.

Mais je vois
Qu'il a fallu d'abord négliger pour un mois
Les Maîtres de Deſſin, de Muſique & de Danſe.

JULIE.

Je vous jure...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il étoit d'une grande importance!
Que pour ce beau portrait tout fût abandonné!
Car, un premier portrait, ſa tête en a tourné.
Comment ne pas ſentir?...

Madame DE NOZAN *la prenant par la main.*

Grondeuſe que vous êtes,
Regardez donc; mais c'eſt à renverſer les têtes.

Madame DE MELCOUR.

Oui, la ſienne. Madame, il faut vous parler franc,
Vous avez la fureur de gâter cette enfant.
Deux ſcenes en un jour! l'une folle, bruyante,
L'autre, (pardon, Madame,) un peu moins indécente,
Et non moins dangereuſe. Exacte à s'admirer
Dans ce tableau ſans ceſſe il faudra ſe mirer,
Se ſourire, en ſecret s'applaudir d'être belle,
Et lutter d'agréments pour vaincre ce modele.

VILMON *ſouriant malignement.*

Madame, craignez vous?...

Madame DE MELCOUR.

Monſieur, vous m'étonnez
Avec votre bon ſens, vous auſſi, vous donnez
Dans un pareil travers; vous l'imaginez même,
Et diſſimulez mal votre plaiſir extrême,

Et modeſtement fier, venez encore ici
M'étaler ce chef-d'œuvre.

TERVILLE *avec tranſport.*

Hé! c'en eſt un auſſi.

Sur un coup-d'œil de Vilmon il ſe reprend.

Bas à Julie.

Votre portrait... le vôtre.

Madame DE MELCOUR.

Oh! vous êtes aimable,
Et vous ne dites rien que de très-agréable,
Votre ton eſt poli, votre propos flatteur....

TERVILLE *bas, regardant Julie.*

Mais je ne flatte point...

VILMON *l'arrête par un nouveau ſigne.*

Madame DE MELCOUR *à Terville.*

Je ſçais, je ſçais par cœur
Que tout portrait de femme eſt divin à votre âge:
Bien ou mal, laide ou non, on a votre ſuffrage.
Si le portrait reſſemble, il eſt délicieux;
S'il ne reſſemble pas, l'original eſt mieux.
Cela s'eſt dit par-tout; à quoi bon le redire?

LE PEINTRE.

Oh! je ne prétends pas, Madame, qu'on admire;
Mais, pour la reſſemblance...

Madame DE MELCOUR *l'interrompant.*

Il reſſemble; charmant,
Sublime! Permettez un conſeil ſeulement:
Ne nous peignez jamais de femme ſur copie;
Et, pour peindre une enfant, attendez, je vous prie,
L'agrément de ſa mere.

A un Laquais.

Allons ôtez cela.

On emporte le Tableau.

Madame DE NOZAN *à M. de Melcour.*

Mais concevez-vous rien à cet orage-là?
Mais à quel âge donc veut-elle que ma niece ?..
Mais dites-moi, ma sœur, qu'avez-vous donc?
Quoi! Qu'eſt-ce?
Faut il pour ſon portrait attendre ſoixante ans,
Qu'au lieu de cheveux blonds, elle ait des cheveux blancs,
Qu'au lieu de ces couleurs fraîches & naturelles,
Et de ces beaux ſourcils & de ces dents ſi belles,
De ce charmant viſage enfin que je lui voi,
Elle ſoit bien ridée & laide... comme moi?
Eh ſi! cela ſeroit peut-être pittoreſque,
Mais croyez-moi, fort triſte.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Oh! je le croirois preſque.

MELCOUR *d'un ton honnête au Peintre.*

Vous avez fait, Monſieur, un excellent tableau.

Madame DE NOZAN.

Excellent.

LE PEINTRE *à M. de Melcour.*

Je ne ſuis ni La Tour, ni Vanlo,
Mais je crois ceci bon; ſouffrez que j'en diſpoſe,
Et qu'au premier ſallon, Madame, je l'expoſe.

Madame DE MELCOUR.

Mais tout le monde ici perd la tête, je croi.
Au premier ſallon!

VILMON.

Oui.

Madame DE MELCOUR *très-vîte.*

Monſieur, ma fille & moi
Nous n'irons pas groſſir cette foule... imbécille
De portraits, qui placés, preſſés, rangés en file,
De leurs cadres dorés ſortent de toutes parts,

Et dès l'escalier même affiégent nos regards.
Eh! Messieurs, voulez-vous une solide gloire ?
Donnez dans vos sallons de grands tableaux d'histoire,
Non des têtes de femme & de marmots d'enfants.

LE PEINTRE *souriant d'un air malin.*

Les hommes sont, Madame, un peu plus indulgents.

Madame DE NOZAN.

On vous distinguera, j'y menerai julie...

Madame DE MELCOUR *à part.*

Non.

Madame DE NOZAN.

Vous serez vengé.

MELCOUR, *au Peintre.*

Moi, je vous remercie,
Et dans mon cabinet vais vous dire deux mots;
Daignez me suivre.

M. de Melcour sort avec le Peintre.

Madame DE NOZAN.

Et moi, j'ai besoin de repos,

Regardant Julie. A part.

Grand besoin; elle aussi; viens. Le sang me pétille.

Bas à Madame de Melcour.

Je crains de vous manquer aux yeux de votre fille.

Elle emmene sa nièce.

TERVILLE, *à part, en regardant Julie & sa mere.*

Ah Dieux!

Vilmon accompagne Madame de Nozan, & Terville Julie.

Madame DE MELCOUR.

Mademoiselle, arrêtez; un moment.

Terville sort, Julie revient vers sa mere.

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, JULIE.

Madame DE MELCOUR, *après avoir regardé sa fille quelque temps en silence.*

JE ne vous ai pas fait quitter votre couvent
Pour aller prendre l'air lorsque j'ai la migraine,
Dans des Jardins publics donner vîte une scene,
Perdre à votre toilette un demi-jour au moins...
Eparpiller le temps en mille petits soins.
Comme vous voilà mise! & ce bel étalage,
Cet immense panier !... coëffée à triple étage!
Il faut, Mademoiselle, il faut vous préparer
A ne sortir, rester, vous coëffer, vous parer,
Vous faire peindre, rien enfin, que je n'ordonne;
Moi seule, entendez-vous? je n'excepte personne.
Retournez, s'il vous plaît, à votre clavecin...

Julie fait deux pas.

Que vous négligez fort ainsi que le dessin.
Et, n'allez pas penser que cela vous ressemble;
C'est que tout est flatté, les détails & l'ensemble,
Tout.

JULIE *à part & pleurant presque.*

Terville du moins n'entend pas.

Madame DE MELCOUR.

Ce regard!
Là, cet air!... Puis je donc vous mener quelque part.

Julie a le cœur gros, est prête à pleurer; sa

mere attendrie lui prend la main & dit d'un ton plus doux :

Mon enfant on vous perd par ce jargon d'uſage
Dont on berce par-tout les filles de votre âge ;
Et... baiſez-moi.

Appercevant ſon mari.

Rentrez.

Julie ſort ; M. de Melcour remarque ſon air abattu & s'arrête un inſtant.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

MELCOUR.

Je puis enfin parler,
Nous voilà ſeuls ; j'ai cru devoir diſſimuler,
Pour ne pas éclater j'ai gardé le ſilence

Madame DE MELCOUR.

Je me ſuis fait, Monſieur, la même violence
Pour ne pas éclater ; entre nous, ce portrait
N'a pas le ſens commun, je le dis à regret.

MELCOUR *d'un ton ſec.*

Madame, j'avois cru vous plaire & vous ſurprendre,
N'en parlons plus. Enfin, vous plairoit-il d'entendre
La liſte des partis ?...

Madame DE MERCOUR.

La liſte !

MELCOUR.

Ils sont nombreux.

Madame DE MELCOUR.

Oh! j'ai dans ce moment un mal de tête affreux.
Mais n'importe, voyons, puisqu'il me faut un gendre.

MELCOUR.

Le bruit de sa beauté commence à se répandre...

Madame DE MELCOUR.

Vîte, voyons.

MELCOUR.

D'abord, Monsieur de Bourlevoix
Riche, homme de finance, &...

Madame DE MELCOUR.

Pour ce premier choix,
Vous m'en dispenserez. On le dit très-aimable,
Mais tous ces messieurs-là sont d'un luxe effroyable;
On en cause, on en rit, on en est fatigué.

MELCOUR.

Autrefois.

Madame DE MELCOUR

Aujourd'hui. Follement prodigué
Tout mon bien s'en iroit en parcs, en avenues,
En châteaux, en boudoirs, en... sottises connues.

MELCOUR.

Celui que je propose est modeste & rangé.

Madame DE MELCOUR.

Tant mieux pour lui; passons.

MELCOUR.

Monsieur de Norangé,
Jeune & brave Officier, qui dans plusieurs affaires...

Madame DE MELCOUR.

Oh! je respecte fort messieurs vos Militaires,
Mais il s'agit d'un gendre, & j'ai sçu quelquefois

Qu'avec de tels maris on eſt veuve ſix mois.
Un Héros... ne vit guere; ou s'il revoit ſa femme,
Monſieur arrive un jour au lever de Madame,
Heureux de rapporter, pour prix de ſes exploits,
Avec un œil d'émail une jambe de bois.

MELCOUR.

Mais quel déchaînement!

Madame DE MELCOUR.

Mais non, rien de plus ſage.

MELCOUR.

Que la beauté du moins ſoit le prix du courage;
Et ne condamnez point, Madame, au célibat
Les appuis généreux du Trône & de l'Etat.

Madame DE MELCOUR.

Ah! j'ai tremblé pour vous la moitié de ma vie;
Que je ne paſſe point l'autre, je vous ſupplie,
A trembler pour un gendre.

MELCOUR *d'un air d'humeur très-marqué.*

Eh bien, ne tremblez pas;
Mais vous déchirerez ainſi tous les états.
Il n'en eſt pas un ſeul, ſi l'on veut en médire,
Qui, par quelque côté, ne prête à la ſatyre.

Madame DE MELCOUR.

Après.

MELCOUR.

Que direz-vous du Comte de Gercour,
Homme de qualité, connu, bien à la Cour?

Madame DE MELCOUR.

Qu'il nous convient, je penſe, un peu moins que les autres.
Ma fille, un grand Seigneur! Quels projets ſont les vôtres?

Je lui veux un mari qui sçache au moins l'aimer,
L'aimer quoique sa femme ; & vous m'allez nommer
Un homme de la Cour !

MELCOUR *étonné de ces refus continuels, la regarde un instant.*

Enfin...

Madame DE MELCOUR.

Mais cette liste
Ne finit point.

MELCOUR.

Un homme encor jeune, un peu triste...

Madame DE MELCOUR.

Le Président ? sortir pour aller au Palais,
Rentrer, dîner en poste, & ne souper jamais ;
Un Président qui soupe est un être qu'on cite.

MELCOUR.

Quoi ! pour ne pas souper !...

Madame DE MELCOUR.

D'ailleurs gens de mérite ;
Mais tant soit peu de morgue, épineux quelquefois,
Et tellement au fait du dédale des loix,
Des tours & des détours, qu'ils plaident pere, mere,
Enfants, petits-enfants : si ma fille m'est chere,
Les procès me font peur.

MELCOUR *s'emportant*

Quel diable de travers !
Votre esprit est grippé contre tout l'univers.
Le financier n'a pas le bonheur de vous plaire ;
Vous reculez de peur au nom du Militaire ;
L'homme de Cour, titré, n'en a pas plus d'accès ;
A tous les Présidents vous faites le procès :
Il ne nous reste plus, Madame, que l'Eglise.

Madame DE MELCOUR.

Vous vous trompez; faut-il qu'enfin je vous le dise,
Monsieur? j'ai pour ma fille un excellent parti...

MELCOUR *étonné.*

Vous?

Madame DE MELCOUR.

Moi; naissance, biens, mœurs, tout est assorti.

MELCOUR *d'un air de joie.*

Terville sûrement?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Point. L'homme à qui je pense
N'ira pas dissiper un héritage immense,
Recevoir en héros une balle à vingt ans,
Daignera même, aimer sa femme, ses enfants,
Des querelles d'autrui ne se mêlera gueres,
Et donnera son temps à ses propres affaires.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

C'est-là le gendre qu'il me faut.

MELCOUR.

Vous le nommez?

Madame DE MELCOUR.

Rentrons; vous le verrez tantôt;
J'ai l'état de ses biens, je vais vous en instruire,
Vous montrer ses papiers; mais... souffrez qu'on respire;
Ma tête & tout ceci!

MELCOUR.

Sans doute il m'est connu?

Madame DE MELCOUR.

Un peu ; venez.

Elle porte une main sur sa tête, & appuie l'autre sur le bras de M. de Melcour.

MELCOUR *à part.*

Vilmon hélas ! a trop bien vu.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

JULIE *à elle-même.*

CIEL!

TERVILLE *à lui-même.*

J'en deviendrai fou.

VILMON *à lui-même.*

Se peut-il?

TERVILLE *à Vilmon.*

Une mere!

Enfin, vous entendez.

JULIE *à Vilmon.*

Vous voyez.

TERVILLE.

Comment faire?

JULIE

JULIE.

Aidez nous.

TERVILLE.

Par pitié.

JULIE.

Monsieur, vous le pouvez.

TERVILLE.

Je vous dirai bien plus, c'est que vous le devez.
Sans vous je n'aurois point connu Mademoiselle.
Vous m'avez, malgré moi, que je vous le rappelle,
Conduit à ce couvent; & vous deviez prévoir,
Monsieur, qu'impunément je ne pourrois la voir.

VILMON *à lui-même*

Un homme de Province!

JULIE.

Oui, ma mere est entrée
Avec un grand Monsieur qui m'a désespérée;
J'étois au clavecin...

TERVILLE.

Bien de figure?

JULIE.

Hélas!
Je n'en sçais rien encore, mais... je ne le crois pas,
Mais je sçais qu'il m'épouse.

TERVILLE.

Ah Dieux! Mademoiselle,
Vous n'y consentez point. Jurez d'être fidelle,
Et de le bien haïr & de n'aimer que moi.
Avez-vous du courage?

JULIE *d'un air timide.*

Oh! oui.

VILMON.

Beaucoup, je croi!
Jugez de son courage à cette voix tremblante.

TERVILLE *impétueusement.*

Si j'allois me jetter aux genoux de sa tante?

JULIE.

Oui.

VILMON.

Non. Elle n'eſt pas fort épriſe de vous;
Car elle a remarqué, j'en ris même entre nous,
Que vous lui vantez peu cette niece ſi chere,
Et que vous prodiguez les fadeurs à la mere.
Oh! c'eſt un double tort.

TERVILLE.

Graces à vos avis.
Depuis deux mortels mois je les ai trop ſuivis.
Courtiſan aſſidu... (d'une mere cruelle,)
Je ſouffre, me contrains, je m'enchaîne auprès d'elle,
Lui dis qu'elle eſt charmante; &, d'après ce beau plan,
J'ai ſçu m'indiſpoſer madame de Nozan,
Je brûle, & je me tais; le beau-pere l'ignore:
Préſentement, Monſieur, faut-il attendre encore,
Pour demander ſa main, qu'un autre ait épouſé?
Me le conſeillez-vous?

VILMON *après avoir héſité en apparence.*

Non; rien de plus aiſé
Que d'avoir leur aveu, c'eſt celui de la mere
Que...

TERVILLE.

J'y cours.

VILMON.

Attendez. Cet homme peu déplaire;
Peut-être il fera mieux vos affaires que vous.
Eh! laiſſez-lui le temps de travailler pour nous.
D'ailleurs, je la verrai.

JULIE.

Parlez avec courage.

TERVILLE.

Dites-lui tout crûment que ſon beau mariage
N'a pas le ſens commun.

JULIE.

Oui ; qu'il me déplaît fort.

TERVILLE.

Qu'il ne se fera pas.

JULIE.

Que j'aime mieux la mort.

TERVILLE.

Que je peux lui tuer son gendre avant une heure.

JULIE.

Que je préférerois un couvent pour demeure.

TERVILLE.

Qu'elle va, par ce trait, révolter tout Paris.

JULIE.

Que ma tante à coup sûr jettera les hauts cris.

TERVILLE.

Que...

JULIE.

Que...

VILMON.

Mon Dieu ! je sçais tout ce qu'il faut lui dire ; Partez.

TERVILLE.

Vous promettez d'oser la contredire ?

VILMON.

Soit.

TERVILLE.

Si ce fol hymen s'acheve, les parents
Doivent perdre le droit d'établir leurs enfants.

JULIE.

Sans doute.

TERVILLE *s'enfuyant.*

Elle vient.

JULIE *s'enfuyant.*

Ciel !

Ils sortent par deux côtés opposés, Vilmon rit de leur fuite.

SCENE II.

VILMON *seul.*

MArs elle est surprenante.
L'établir à l'insçu de Melcour, de sa tante!
Ah! j'entends: nous voulons l'éconduire au plutôt,
Nous voulons devenir grand'mere incognito.
---Eh quoi ? Jersac !

SCENE III.

Madame DE MELCOUR, JERSAC, VILMON.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon.*

MOnsieur, vous venez de me rendre
Un service important, & je vous dois mon gendre.

VILMON *à Jersac.*

Quoi ! c'est vous ; c'est Monsieur qui...

JERSAC *très-content & affectueux.*

Moi-même, oui vraiment,
Félicitez-moi donc. Mais quel étonnement !
J'ai voulu de ceci vous faire confidence
Un peu plutôt ; Madame exigeoit le silence.
Je m'empresse du moins à vous remercier.
C'est à vous que je dois, je veux le publier,
Le bonheur de connoître & Madame & sa fille,
Et bientôt, grace à vous, je suis de la famille.

VILMON *à part.*

Bientôt ! Et grace à moi !

JERSAC.

Monsieur connoît mon bien.

Madame DE MELCOUR.

Monsieur m'a fort vanté sa Terre de Vaugien.

JERSAC.

Bon ! je l'y fis un jour souper avec des femmes;
Même il y fut charmant, très-goûté de nos Dames.

Madame DE MELCOUR.

Comme ici.

JERSAC.

Plus, ma Charge, un assez bon effet;
Entre les mains d'un homme, on sçait bien ce que c'est,
Ma maison de campagne aussi, vous l'avez vue ?

VILMON *distrait.*

Je le crois.

JERSAC.

Je le crois ! elle vous est connue.

VILMON *à part.*

O ! dans quel maudit piége elle a sçu m'engager !

JERSAC.

De belles eaux, un parc, un vaste potager,

A Madame de Melcour.

Cinq cents arpens de bois mis en coupe réglée.

A Valmon.

Plus, ma Terre d'Olbec.

VILMON.

D'Olbec?

JERSAC.

Très-bien peuplée,
Gros bourg, excellent vin; vous en boirez.

VILMON *toujours distrait.*

Fort bon.

JERSAC *à Madame de Melcour.*

C'eſt un fief, & ma femme en portera le nom.
Je ne vous parle point d'une petite Terre
Que je compte arrondir, mais où je ne vais guere.
En attendant j'afferme; & puis, pour dernier lot,
Deux parents dont j'hérite... & qui mourront bientôt.

VILMON.

Vous avez leur parole

JERSAC.

Oui, car ne vous déplaiſe,
L'un a quatre-vingt ans, l'autre ſoixante & ſeize.

A Madame de Melcour.

La tante? Sur ſon bien on peut compter?

Madame DE MELCOUR.

D'accord.

JERSAC.

Elle n'eſt plus... très jeune.

VILMON.

Elle eſt très-verte encor.

A part.

Je veux qu'aujourd'hui même elle nous en délivre

A Jersac.

Il faut malgré son bien, lui permettre de vivre.

JERSAC *riant.*

Il est vrai qu'aux parents on doit quelques égards.
--J'ai vu deux fois la niece. Ah! les plus beaux regards!..

VILMON *à part.*

Bon!

JERSAC.

Une taille!

VILMON *malignement.*

Un teint.

JERSAC.

Les roses du bel âge.

Madame DE MELCOUR.

Les roses? la beauté n'est qu'un frêle avantage.

JERSAC.

La sienne durera.

VILMON

Croyez vous?

JERSAC.

Je prétends
Vous la ramener belle encore à quarante ans.

VILMON.

Elle va faire un bruit!

JERSAC.

Nos Dames de Bayonne
Vont me haïr un peu, mais je le leur pardonne.
J'ai cru pourtant lui voir un petit air d'humeur.

Madame DE MELCOUR.

Les filles qu'on marie ont assez l'air boudeur.

JERSAC *d'un air de confidence.*

Nous espérons dans peu vous appeller grand-mere.
De ses petits-enfants on est, je crois, bien fiere!

VILMON.

Plus que des siens, dit-on.

JERSAC.

On vous en enverra,
Et vous les gâterez autant qu'il vous plaira.

Madame DE MELCOUR.

Mon mari vous attend.

JERSAC *à Vilmon.*

Quel bonheur nous rassemble!
Qui m'eût dit autrefois, quand nous fîmes ensemble
Ce grand dîner sur mer, que quelque beau matin
Je ferois à Paris marié de sa main ?
Il lui serre tendrement la main & s'en va.

VILMON *à part.*

Marié de ma main ; c'est moi qui le marie !

SCENE IV.

Mde. DE MELCOUR, M. DE VILMON.

VILMON.

MAIS, est ce tout de bon ? Est-ce plaisanterie ?
J'entends déja des cris sur cet enlévement.
Sa tante qui l'adore...

Madame DE MELCOUR.

Eh ! c'est précisément
Sa tante qui l'adore & la gâte sans cesse,
Que je dois sensément séparer de sa niece.
Sans doute, près de moi... j'aimerois mieux... l'avoir.

VILMON.

Choisissez dans Paris...

Madame DE MELCOUR.

Dans Paris! pour y voir
Mille travers? des fats blasés dès leur jeunesse,
Ne pouvant rien aimer, pas même une maîtresse,
Des sottises de modes, un tas de jeunes fous,
Très-prodigues amants, très-volages époux,
Enfin, un luxe affreux, les plus folles dépenses,
Des enfants renommés par cent extravagances,
En proie aux usuriers, ruinés dès vingt ans,
Et calculant déja les jours de leurs parents.
Avouez: cet air-ci, pour une jeune femme...

VILMON.

Contagieux?

Madame DE MELCOUR.

Mortel.

VILMON.

En province, Madame,
On n'est pas plus farouche.

Madame DE MERCOUR.

Un fat est moins couru;
On y rougit du vice & non de la vertu,
Nos puérilités n'y tournent pas les têtes;
Au lieu de parler bals, soupers, *proverbes*, fêtes,
On pense à des devoirs, on vit chez soi, content;
Peut-être un agréable est là moins important;
En revanche on y voit des époux & des peres,
Plus de bonheur, & moins de riens & de miseres.

VILMON.

Mais..

Madame DE MELCOUR.

Je l'ai résolu.

VILMON.

Mais...

Madame DE MELCOUR.

Pardon, tous vos *mais*
Ne m'ébranleront pas.

VILMON.

Madame, je me tais.

Madame DE MELCOUR *après un silence.*

Sçauriez-vous un parti?

VILMON.

Peut-être.

Madame DE MELCOUR.

Qui?

VILMON.

Terville.
---Vous riez? moi, je crois qu'il seroit difficile
De trouver mieux; bien né, jeune, riche.

Madame DE MELCOUR.

Oui vraiment.

VILMON.

D'une figure..

Madame DE MELCOUR.

Aimable.

VILMON.

Et d'un esprit...

Madame DE MELCOUR.

Charmant.
Dites, si vous voulez, qu'il est peut-être unique;
Empressé sans fadeur, gai sans être caustique,
Le meilleur ton, par tout également goûté,
Et cependant point d'airs, nulle fatuité,
Les graces de son âge & la raison du vôtre.

VILMON *fouriant.*

Eh bien! convenez-en, ce genre éclipse l'autre.

Mamame DE MELCOUR *fouriant auſſi*

Il ne le ſera point.

VILMON.

Il vous convient.

Madame DE MELCOUR.

Très-fort.

VILMON.

Vous le voyez ſouvent.

Madame DE MELCOUR

Oui.

VILMON.

Tous les jours.

Madame DE MELCOUR *avec une impatience gaie.*

D'accord.

VILMON.

Il peut aimer Julie.

Madame DE MELCOUR *piquée.*

Oh! point du tout.

VILMON.

Peut-être.

Ses affiduités...

Madame DE MELCOUR.

Vous croyez le connoître;

Il aime ailleurs; adieu. Vous qui ſçavez tout voir,

Vous auriez dû, Monſieur, vous en appercevoir.

En riant.

Cette difficulté, je crois, n'eſt pas légere.

VILMON.

A part.

Je crains d'avoir encor fait une belle affaire.

Haut.

Il aime ailleurs ?

Madame DE MELCOUR.

Mais oui.

VILMON.

Vous, sans doute ?

Madame DE MELCOUR *souriant.*

Mais... non.

VILMON.

Vous le croyez épris ?

Madame DE MELCOUR.

Je ne crois rien, Vilmon ;
Je ne puis empêcher qu'une jeune cervelle
Ne se dérange un peu ; mais...

VILMON.

Vous ferez cruelle.

Madame DE MELCOUR.

Adieu.

VILMON.

à part.

Maudits conseils !

SCENE V.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON, M. DE TERVILLE.

VILMON *appercevant Terville, à part.*

JUSTEMENT le voici.

Bon.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Il me faut hâter ce mariage-ci.

VILMON *en sortant, à l'oreille de Terville.*

Allez.

TERVILLE.

Oui ; mais je crains...

SCENE VI.

Mde. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

Madame DE MELCOUR *va pour sortir.*

TERVILLE *timide & embarrassé.*

DAIGNEREZ-VOUS m'entendre, Madame?.. je veux... j'ose... oui, je dois vous apprendre.

Un secret... dans mon cœur trop long-temps retenu ;
Si je differe encor...

Madame DE MELCOUR *fouriant.*

Ce secret m'eſt connu.

TERVILLE.

Mes regards... mes diſcours ont pu vous en inſtruire,
Mais au fond de mon cœur vous ne pouviez pas lire ;
Non, vous ne ſçavez pas à quel point... il chérit...
Où pourrois-je trouver tant de beauté, d'eſprit,
De graces? décidez du bonheur de ma vie ;
Mon ſort dépend de vous.

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

De moi? quelle folie !

A part.

Je ris pourtant de voir qu'à l'heure, qu'au moment
Où j'établis ma fille, il me vienne un amant
A mes pieds, malgré moi ; ſe déclarer en forme

Haut.

Terville, il ne faut pas qu'ici je vous endorme
D'un vain eſpoir.

TERVILLE.

O Ciel !

Madame DE MELCOUR *d'un air noble & preſque ſérieux.*

Finiſſons ; à mon gré,
Tout ce petit roman a déja trop duré,
Trop ; & puis, ce beau feu (que je crois très-ſincere,)
A Monſieur de Melcour ne peut-il pas déplaire?

TERVILLE.

Il l'ignore; d'ailleurs, il partage vos goûts ;
Il eſt ſi complaiſant, a tant d'égards pour vous!

Madame DE MELCOUR *avec un éclat de rire.*

Tant d'égards ! tant d'égards ! l'expreſſion m'étonne.
Vous appellez égards !. elle eſt neuve, très-bonne.

TERVILLE.

Votre gaîté, Madame, eſt cruelle pour moi;
Décidez, prononcez.

Madame DE MERCOUR.

Terville, je ne doi,
Ni ne puis vous entendre ; il faut que je vous laiſſe.

TERVILLE.

Je connois mon rival; je ſçais votre promeſſe
Et vos engagements; vous me ſacrifiez ;
Mais je veux, ou les rompre, ou mourir à vos pieds.

Madame DE MELCOUR.

Quoi ! des engagements ! un rival ! mais quel ſtile !
Je ne vous entends plus; vous êtes fou, Terville.

TERVILLE.

Je le ſuis de douleur. Si julie, en ce jour,
Si votre fille enfin eſt le prix de l'amour,
J'ai droit de l'obtenir.

Madame DE MELCOUR *très-étonnée.*

Ma fille !

TERVILLE.

Je l'adore
Faut-il vous le jurer, vous le redire encore ?
Je l'ai vue au couvent & l'aime pour jamais.
A ſon premier regard je ſentis que j'aimois.

Un oncle me parloit d'Hortenſe, d'Emilie;
Je repouſſai cet oncle, & parlai de Julie:
Ne m'en ſçachez pas gré, c'eſt qu'elle éclipſe tout.
Seule, ſeule à mes yeux, je la voyois par-tout.
J'aime, j'ai quelque bien, un nom connu, je penſe.
Et puis, je n'aurois pas la dure extravagance
De venir l'arracher à ces bras maternels;
Ne me ſuppoſez point des projets ſi cruels.
Près de vous, trop heureux, dans Paris, l'un & l'autre,
Vos goûts ſeront nos goûts; votre maiſon, la nôtre.

Après une pauſe.

Quoi! vous m'abandonnez à tout mon déſeſpoir!

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN *dans le fond ſe tournant vers la couliſſe.*

NON, Monſieur de Jerſac, non. Je prétends la voir.

Elle s'avance & s'arrête voyant Terville qui s'eſt jetté une ſeconde fois aux pieds de Madame de Melcour.

TERVILLE.

Vous ne me dites rien ! Il y va de ma vie.

Madame DE NOZAN *très-étonnée.*

Fort bien !

TERVILLE *se relevant.*

Parlez pour moi, Madame, je vous prie.

Madame DE NOZAN *avec indignation.*

Perd il la tête ? allez.

TERVILLE.

Juste Ciel ! --- Je ne voi
Qu'un seul homme qui puisse avoir pitié de moi ;
Courons.

Il sort.

Madame DE NOZAN *le suivant de l'œil.*

Mais en effet.

SCENE VIII.

Mde. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Madame DE NOZAN.

LA découverte est bonne :
Ne vous figurez pas au moins qu'elle m'étonne
On veut plaire, on s'expose ; on voit des étourdis
Jeunes, entreprenants, & de plus, enhardis.
Très-pathétiquement, à genoux, d'un air tendre,
Ils viennent supplier qu'on daigne les entendre,
Qu'on ait quelque pitié de leurs timides feux ;

Les étourdis font bien, oui, le tort n'eſt pas d'eux
On quête adroitement ces belles entrepriſes ;
Je n'entendis jamais, moi, de telles ſottiſes.

Madame DE MELCOUR.

Que veut dire ce bruit ?

Madame DE NOZAN.

Ce bruit ?

Madame DE MELCOUR.

Qu'entendez-vous ?

Madame DE NOZAN.

J'entends que j'ai la clef de ſes propos ſi doux,
De ſes ſouris flatteurs, de ſes coups-d'œil, des vôtres,
Et d'égards pour vous ſeule & d'oubli pour les autres,
Car ils ne voient plus rien quand ils ont le cœur pris,
Ou ne voient qu'un objet. Ces tranquilles maris!
Non .. que j'oſe penſer..

Madame DE MELCOUR.

Madame, êtes-vous folle ?

Madame DE NOZAN.

Le traître! & pas un mot, une douce parole
A ma charmante niece! entre ces deux portraits,
Monſieur n'étoit frappé que du vôtre ; vos traits,
Vos traits ſeuls le charmoient. Qu'il a ſçu me déplaire!

Madame DE MELCOUR *très-vivement.*

Et vous aviez raiſon.

Madame DE NOZAN *à demi-voix.*

Vous qui feriez ſa mere
Le petit ſot!

Madame DE MELCOUR.

Sa mere!

Madame DE NOZAN.

Et voilà donc pourquoi
On veut la marier, l'exiler loin de moi
A Bayonne, à Pekin ; mais il a du m'entendre,
Mais je l'ai harangué, votre prétendu gendre.
Si du moins il parloit de s'établir ici!

Elle eſt interrompue par M. de Melcour.

SCENE IX.

Mde DE MELCOUR, M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

MELCOUR *avec joie.*

ON ſe querelle encor? Quoi! qu'eſt-ce que ceci?
Eh, félicitez-vous; excellente nouvelle!

Madame DE NOZAN.

A part. *A Melcour.*

Ces maris ſont plaiſants! excellente, oui, fort belle!

MELCOUR.

Ecoutez, écoutez : Terville eſt amoureux.

Madame DE MELCOUR *d'un air tranquille.*

Monſieur, je le ſçavois.

MELCOUR.

Nous ſommes trop heureux;
Mais épris comme un fou, comme on l'eſt à ſonâge
Il preſſe, il follicite, il veut en mariage...

Madame DE NOZAN.

En mariage! qui?

MELCOUR.

Julie.

Madame DE NOZAN.

Ah! quelle erreur!

Quoi, Julie!

Madame DE MELCOUR *avec un sourire forcé.*

Oui; Julie.

Madame DE NOZAN.

O Ciel! pardon, ma sœur,
Pardon. J'ai pu penser, (n'étiez vous pas surprise?)
Que c'est vous qu'il aimoit! je me suis bien méprise.
Mais comme il étoit tendre! & moi, je vous ai dit!...
Me patdonnerez-vous? j'avois perdu l'esprit.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je suis injuste, extravagante.

Madame DE MELCOUR.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Etourdie.

Madame DE MELCOUR.

Eh oui.

Madame DE NOZAN.

Presque méchante,
Vous devez m'en vouloir.

Madame DE MELCOUR.

Eh non.

Madame DE NOZAN.

J'ai des remords.

Madame DE MELCOUR.

Gardez les, tout est dit.

Madame DE NOZAN.

Oh! lorsque j'ai des torts,

je ſçais les réparer & bien vîte.

Madame DE MELCOUR.

Par d'autres.

Madame DE NOZAN.

Je n'y manque jamais.

MELCOUR *très-étonné.*

Quels diſcours ſont-les vôtres ?
Quelle énigme !

Madame DE NOZAN.

Monſieur, rien ne peut m'excuſer.
Imaginez-vous donc que j'ai pu m'abuſer,
Juſqu'à croire Terville... occupé de Madame.

bas à Monſieur de Melcour.

Elle eſt bien ; mais ma niece.

Madame DE MELCOUR *ſe rapproche & entend ; à part.*

Impertinente femme !

Madame DE NOZAN.

J'ai penſé, j'ai parlé, j'ai vu tout de travers.
Maintenant à vos pieds je verrois l'univers,
Je croirois l'univers amoureux de ma niece
Et qu'on vous parle d'elle ; adieu.

Elle s'en va.

Madame DE MELCOUR *à part.*

Cruelle eſpece !

MELCOUR.

Terville auroit bien dû parler un peu plutôt ;
Mais vous, qui le ſçaviez, pourquoi n'en dire mot ?

Madame DE NOZAN *revenant & prenant Madame de Melcour par la main.*

Vous m'avez pardonné, ma ſœur, cette mépriſe ?
Point de rancune.

Madame DE MELCOUR.

Encor ?

Madame DE NOZAN.

Mon Dieu ! quel sottise !

Mille, mille pardons.

SCENE X.

Madame DE MELCOUR, M. DE MELCOUR.

Madame DE MELCOUR *regardant au fond du Théâtre.*

Elle va revenir,

MELCOUR *de même.*

Non. -- Elle est un peu folle, il faut en convenir,
Mais bonne femme au fonds. O çà, ce mariage...

Madame DE MELCOUR.

Vous allez m'en parler ?

MELCOUR.

N'eût-il que l'avantage
De fixer près de vous...

Madame DE MELCOUR.

Bon ! unir deux enfants !
A-t-on un caractere, une tête à vingt ans ?
Le beau projet ! Monsieur, c'est immoler Julie,
C'est unir la folie enfin à la folie.

MELCOUR *vivement.*

C'eſt faire leur bonheur: Terville en eſt charmé;
Terville l'aime trop, pour n'en pas être aimé.

Madame DE MELCOUR *vivement.*

J'entends; c'eſt pour cela que je la lui refuſe.
Ces belles paſſions dont l'éloquence amuſe
Feront bien réuſſir des contes, des romans,
Des mariages, non; je crains les engoûments.
Faut-il s'idolâtrer avant de ſe connoître?

MELCOUR.

Mais doit-on, pour s'unir, ne pas s'aimer?

Madame DE MELCOUR.

Peut être.
Ces nœuds ſeroient plus ſûrs, le regret moins cruel.
Quand deux jeunes époux paroiſſent à l'autel,
Par pitié pour cet âge on devroit, ce me ſemble,
Leur demander d'abord ſi l'amour les raſſemble,
Si par enthouſiaſme ils viennent ſe lier...

MELCOUR *l'interrompant d'un air froid.*

Et répondent-ils, *Oui:* vîte les renvoyer.

Madame DE MELCOUR.

Sans doute --- Eſt-ce l'amour qu'il faut prendre pour guide?

Avec chaleur.

Une telle union veut un eſprit ſolide.
L'avenir, l'avenir: voilà ce qu'il faut voir.
Des biens à conſerver, des enfants à pourvoir,
Un état à remplir, un nom à rendre illuſtre,
Des poſtes importants & qui donnent du luſtre,
Enfin unir les noms, les fortunes, les rangs,
C'eſt ce dont il s'agit, & de tendres amants
S'inquiettent fort peu de tout cela, je penſe.

Elle ſe détourne pour ſortir; aux pre-

miers mots de M. de Melcour elle s'arrête & paroît l'écouter avec impatience.

MELCOUR.

Très-bien ! à deux époux prêcher l'indifférence.
Moins d'intérêt, Madame, & plus de sentiment ;
Croyez-moi ; le bonheur que l'on goûte en s'aimant
Nuit aux frivolités & non pas aux affaires.
Eh, pourquoi n'est-il plus d'enfants, d'époux, de peres ?
Pourquoi même ces noms sont-ils presque ignorés ?
C'est qu'un vil intérêt nous a dénaturés,
C'est que, grace à l'orgueil, l'hymen même est avare ;
C'est qu'on unit les biens ; les cœurs, on les sépare.

Madame DE MELCOUR.

Moi, pour mieux les unir, je leur défens d'aimer.
Et puis votre Terville a trop sçu m'alarmer ;
Sa fievre m'épouvante, il faut que j'en convienne.
Une... petite tête a pu tourner la sienne.
Si comme moi, Monsieur, vous l'aviez entendu :
Tenez, il étoit là, gémissant, éperdu,
En mots entrecoupés exprimant son délire.
Criant, n'écoutant rien !

A demi-voix.

Puisqu'il faut vous le dire
Cela faisoit pitié.

MELCOUR.

Madame, c'est ainsi
Que je viens de le voir & j'en étois ravi.

Mamame DE MELCOUR.

Ravi !

MELCOUR.

MELCOUR.

Qu'a cet amour enfin de si funeste?

Madame DE MELCOUR.

Monsieur, l'amour finit, le caractere reste,
Et de ces cœurs brûlants il faut se défier.
Lui-même il aideroit à me justifier,
Il ne tarderoit pas. Rien n'est long-temps extrême;
C'est ma fille aujourd'hui qu'il croit aimer, qu'il aime,
Qu'il l'épouse, & demain sa sensibilité
Aux pieds d'un autre objet l'aura précipité;
D'un autre objet peut-être, ou plus ou moins aimable.

MELCOUR.

Oh! je sens tout le prix d'un être raisonnable,
Calme, tranquille, froid. Je l'avoûrai pourtant,
D'un cœur sensible & chaud le mien est plus content;
Ces cœurs-là sont les bons. Eh! d'abord ils préviennent;
Ils peuvent s'égarer; mais bientôt ils reviennent;
Jusques dans leurs écarts estimés, généreux,
Et le peu de bonheur que l'on a, nous vient d'eux.
Oui, Terville inconstant auroit encor pour elle
Les soins d'un cœur honnête & d'un ami fidele.
Bref, ce Monsieur Jersac est ici peu connu;
Il arrive... d'hier! à peine l'ai-je vu,
Une charge, du bien; quels titres pour nous plaire!
Terville est estimé, Madame, il vous révére,
Votre sœur est pour lui, je l'aime & je le dois:
Vous me l'avez loué vous-même mille fois.

Madame DE MELCOUR.

Et je veux bien encor, Monsieur, le louer mille,
Pourvu qu'il ne soit point..

MELCOUR.

Votre gendre.

Madame DE MELCOUR.

Terville...

Ne le ſera jamais ; enfin, vous dis-je...

MELCOUR.

Enfin,

Vous voilà réſolue ?

Madame DE MELCOUR.

Oui, tel eſt mon deſſein...

Que rien ne peut changer, ni ma ſœur, ni vous même

Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête, & après un ſilence :*

Julie eſt votre fille, il eſt vrai, mais je l'aime,
Mais de ſes premiers ans mes yeux furent témoins ;
Elle eſt la mienne auſſi : tendreſſes, maîtres, ſoins...
Tout ce que pour mon fils on me voit faire encore,
Pour elle je l'ai fait, perſonne ne l'ignore.
Et, quand pour votre hymen j'oſai me préſenter,
Quelle frayeur alors devoit vous arrêter ?
Celle de voir un jour dans la même famille,
Les fils d'un ſecond lit opprimer votre fille,
De me voir négliger votre enfant pour les miens ;
J'ai défendu ſes droits, j'ai même accru ſes biens,
Vous m'avez vu ſon pere, & non pas ſon beau-pere:
Je ſçaurai l'être encor.

Madame DE MELCOUR.

Ne ſuis-je point ſa mere?

Et, ſi je peux ſouſcrire à cet éloignement,
Si mon cœur ſe réſout...

MELCOUR.

Madame, franchement

Dans un cœur maternel ce courage me bleſſe.

Madame DE MELCOUR.

De ma fille, en un mot, Monſieur, je ſuis maîtreſſe,

Et maîtreſſe abſolue.

Elle veut ſortir.

MELCOUR *l'arrête encore.*

Oui, mais pour ſon bonheur,
Et le mien en dépend ; je dis plus, mon honneur.
Que diroit on par-tout ? que c'eſt-là mon ouvrage ;
Qu'une ame intéreſſée a fait ce mariage.
Dans un monde frondeur, & ne pardonnant rien,
Qui voit tout, rit de tout, blâme... même le bien,
Les uns m'accuſeroient d'une coupable adreſſe,
D'autres, plus indulgents, d'une lâche foibleſſe.

Madame DE MELCOUR.

Le monde eſt ridicule, injuſte, faux, jaloux...

MELCOUR.

Voici préſentement ce qu'il diroit de vous.

Mamame DE MELCOUR.

Je ſçais le mépriſer, & m'en tiens à bien faire.

MELCOUR.

Que Julie... a ſans doute une excellente mere,
Mais qu'elle vous plaît moins, oui, moins depuis un temps
Que peut-être elle a tort d'avoir déja ſeize ans,
Que de jeux, de plaiſirs, de fêtes entourée,
Vous ne haïſſez pas de vous voir adorée...
Eh ! que ſçais-je ? Madame, ils ſeroient aſſez fous
Pour aller vous prêter des ſentiments jaloux.

Madame DE MELCOUR.

Quoi, Monſieur !...

MELCOUR.

Au couvent vous l'auriez retenue
Deux ans de trop. Ici perſonne ne l'a vue ;
Vous avez tout à-coup ſuſpendu vos concerts ;
Vos ſoupers, ſi brillants, ſont aujourd'hui déſerts ;
Ces migraines d'ailleurs, ces nerfs, ces bouderies,
La ſcene du tableau, celle des Thuilleries,

Et Terville éconduit, & Jerfac préféré :
Faut-il vous parler net, enfin ? --- Je les croirai,
Si je ne ſuis ici détrompé par vous-même.

Madame DE MELCOUR *prête à ſortir.*

S'il faut vous détromper en changeant de ſyſtême,
S'il faut, pour des caquets, rompre un engagement,
A Monſieur de Jerfac faire un ſot compliment,
Le chaſſer, accepter un étourdi pour gendre,
De vos ſoupçons, Monſieur, rien ne peut me défendre,
Et j'oſe m'y livrer.

Madame de Nozan reparoît & s'arrête dans le fond.

Au ſurplus, je vous voi
Vous, Madame, Vilmon, tous ligués contre moi ;
Mais ma fille peut-être obéit à ſa mere,
Je diſpoſe des biens que m'a laiſſés ſon pere,
J'ai mon avis auſſi, j'ai des droits, un pouvoir,

D'un ton plus doux.

Et je m'en vais ſonger à les faire valoir.

SCENE XI.

M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN.

Ils ſe regardent quelque temps d'un air triſte ſans ſe parler.

Madame DE NOZAN.

QUoi ! je viens de donner une fauſſe eſpérance
A notre chere enfant !

MELCOUR.

Dieux, quelle préférence !
Quel hymen ! comme vous, j'en gémis ; mais hélas !
Madame, elle le veut.

Madame DE NOZAN.

Moi, je ne le veux pas,
Cela ne ſera pas. Monſieur gémit, ſoupire !

MELCOUR.

Eh ! que n'ai-je pas dit ?.

Madame DE NOZAN.

Il s'agit bien de dire !
Ces maris ! ils ont tous l'orgueil de commander,
Et quand il faut vouloir ne ſçavent que céder.

En ſe retournant.

Mais c'eſt être à la fois ridicule & barbare,
Madame. --- On nous l'enleve ! ô Ciel ! on nous ſépare !

A Melcour.

Non, ne le craignez pas, vous êtes dans l'erreur,
Vous ne me comptez point. Non, Madame ma
sœur.
Je cours chez nos parents, chez tous; je vais contre
elle
Ameuter l'univers. Et cette autre cervelle,
Ce beau Provincial! Oh! de la tête aux pieds,
Comme je vais le peindre! Ils seront effrayés
De cet enlevement. A Bayonne, son gendre!
Je voudrois, par plaisir, qu'il fût-là pour m'entendre.
Si je ne réussis... mais je réussirai,
Je... je ne réponds pas de ce que je ferai.
Mes chevaux, mes chevaux, vîte, le moment presse,
Allons.--- Ma pauvre niece, hélas! ma pauvre niece!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, M. DE TERVILLE.

JULIE *s'avançant peu à peu, & regardant derriere elle.*

AH ! Terville... Monſieur, j'ai peine à reſpirer.
je m'échappe un inſtant, je vais vîte rentrer.
C'eſt la premiere fois... je ſuis toute tremblante,
Que je vous parle ſeule.

TERVILLE.

Eh bien donc ? votre tante ?

JULIE *toujours l'air inquiet, regardant derriere elle à droite & à gauche, même jeu pendant toute la Scene.*

Ma tante ? Elle eſt ſortie, & tarde à revenir.
Mais ma mere ! grand Dieu, que vais-je devenir ?
Elle m'a dit encore, & même avec colere...

TERVILLE.

D'épouſer ce Jerſac ?

JULIE.

Et puis d'un ton ſévere,
Très ſec.. m'a dit de vous. Oh ! bien du mal. --- hélas !
M'auroit-elle dit vrai ? Non, je ne le crois pas.

TERVILLE.

Quel mal ? Comment ! parlez, parlez, Mademoiſelle..

JULIE *toujours alarmée.*

N'entendez-vous rien ?

TERVILLE *écoutant.*

Rien. Enfin, quoi, que dit-elle ?

JULIE.

Mais elle dit d'abord...

TERVILLE.

Menageons les inſtants.

JULIE.

Que vous êtes trop jeune.

TERVILLE.

Et j'ai plus de vingt ans !
Enſuite ?

JULIE.

Elle eſt venue à votre caractere,
A compté vingt défauts, que je ne vous vois guere ;
Je ne ſçais, moi, comment elle peut vous juger
Avec cette rigueur ; elle vous croit... léger,
Elle a même oſé dire... éventé.. ſans cervelle.
Je me ſuis récriée & j'ai dit (devant elle)
Que vous me paroiſſiez plein de ſens, de raiſon,
Et qu'elle ſe trompoit.

TERVILLE *lui baise la main avec transport.*

Est-ce tout?

JULIE.

Mon Dieu non,
Et tout cela n'est rien, ou du moins peu de chose,
Près du dernier reproche.

TERVILLE *effrayé.*

Et quel est-il?

JULIE *pleurant presque.*

Je n'ose,
Je n'ose vous le dire; il m'a percé le cœur.

TERVILLE *avec plus d'effroi.*

Qu'est-ce donc? Ciel! d'abord ce n'est rien sur l'honneur.

JULIE.

Mon Dieux si.

TERVILLE.

Comment donc! parlez, je vous conjure;
L'honneur!

JULIE.

C'est qu'elle croit, que dis-je? elle m'assure
Que bientôt...

TERVILLE.

Que bientôt?

JULIE.

Vous ne m'aimerez plus.

TERVILLE *souriant.*

Non, elle veut par-là, colorer ses refus...

JULIE *l'interrompant.*

Elle m'a dit aussi tant de mal de moi-même,
Elle qui doit m'aimer, & qui sans doute m'aime,

Qu'en vérité je crains, oui, que vous ne changiez,
Et quelle n'ait raiſon.

TERVILLE *avec chaleur.*

O Dieux! vous le croiriez!
Elle ne le croit pas, l'artifice eſt viſible.
Mais il faudroit d'abord que cela fût poſſible.
Ciel! plus cruellement peut-on me ſoupçonner?
Voilà de ces propos qu'on ne peut pardonner;
Il pouvoit me coûter votre cœur... & la vie.
Je ceſſerois d'aimer! j'aimerois moins Julie!
Moi! --- Mais qui donc, mais qui pourriez-vous me nommer,
Qui veut-elle que j'aime, ou que je puiſſe aimer,
Si jamais... je ne puis achever, la parole
Me manque à cette idée; elle eſt cruelle & folle.

JULIE.

Je le penſe de même.

TERVILLE.

Ailons, raſſurez-vous,

JULIE.

Enfin elle a repris un air un peu plus doux,
Sa vue avec bonté ſur moi s'eſt attachée,
J'étois prête à pleurer. elle a paru touchée:
Mais, tout-à coup... Monſieur, j'obéis mal.

TERVILLE.

Mais?

JULIE.

Mais
Elle m'a défendu de vous parler jamais.

Elle fuit.

Ne me retenez pas, elle peut nous ſurprendre.

TERVILLE *la retenant.*

Un mot.

JULIE *tremblante.*

Quittez ma main... O ciel ! je crois l'entendre.

Elle fuit très-vîte juſqu'au fond du Théatre, & appercevant ſa tante, elle s'arrête & revient peu-à-peu.

SCENE II.

JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

Madame DE NOZAN *ſans ſe montrer.*

J'Ai couru tout Paris, j'ai crevé mes chevaux.

Elle entre.

Ah bon Dieu ! quelles gens ! quelles gens ! quels propos !
Avec eux, Dieu merci, me voilà bien brouillée.
D'abord notre Comteſſe, à peine réveillée,
Paſſant les nuits au jeu. J'entre, on me fait aſſeoir,
Quoi ! ſi matin ! Matin ! à ſept heures du ſoir :
Baillant, frottant ſes yeux : *La petite eſt jolie,*
Je l'aime, votre niece ; eh bien, on la marie ?
Le tout d'un ton traînant à me faire périr.
Je l'interromps, m'explique & l'invite à courir,
A me ſuivre par-tout. *Moi ! pour un mariage ?*
M'en mêler ! non. Madame, il faut bien du courage
Pour marier les gens.

TERVILLE *qui l'écoute avec impatience.*

Mais, votre Magistrat?

JULIE.

Eh bien?

Madame DE NOZAN.

Avoit encor sa robe & son rabat.

TERVILLE.

Je le connois beaucoup.

Madame DE NOZAN.

Je vous en félicite.
Monsieur le Président me pérore; il me cite
Des loix! *La loi, Madame, ordonne expressément...*
—Qu'une mere, Monsieur, très-ridiculement
Dispose de sa fille? — Oui, telle est l'ordonnance.
Que de se marier l'enfant eut la licence,
Ce seroit pis encor.

TERVILLE *criant.*

Mais, Monsieur, il s'agit
Du bonheur de Julie.

Madame DE NOZAN.

Eh, c'est ce que j'ai dit.
Et cet autre long, sec, froid, avec sa manie
Des chevaux! je le hais. Et la jeune Cénie?

TERVILLE.

Sa compagne au couvent.

JULIE.

Oh! celle-là d'abord
M'aime, & j'en suis bien sûre.

Madame DE NOZAN.

Elle t'aime, hé oui, fort;
Mais la danse un peu plus. Droite devant sa glace,
Ma petite étourdie essayoit avec grace
Un Domino. — *Pardon, je vais ce soir au Bal,*
Madame, regardez, il ne me va point mal.
Et je parlois de toi!

JULIE.

JULIE.

Quels parents !

TERVILLE.

Quelles ames !

Nul n'a pitié de nous ?

Madame DE NOZAN.

Nul.

JULIE *d'un air ingénu & plein de bonne foi.*

Pas même les femmes ?

Madame DE NOZAN.

Bon, & le jeu ! le Bal !

TERVILLE.

Oh ! bien, puiſqu'en ce jour
Mere, parents, amis & Monſieur de Melcour,
Et vous-même, Madame, à qui Julie eſt chere,
Vous (qui daignez pourtant lui tenir lieu de mere,)
Puiſque rien ou ne veut ou ne peut nous ſervir,
A lui-même.
Malheur à l'imprudent qui croit me la ravir !

Madame DE NOZAN *à elle-même.*

Il eſt tems d'être enfin & moins bête & moins bonne.

JULIE *à elle-même.*

Que je le haïrai !

Madame DE NOZAN.

Madame, j'abandonne
Vous, Melcour, cet Hôtel...

JULIE.

Eh quoi, ma tante, eh quoi !

Madame DE NOZAN.

Oui, ma niece, je veux ne plus ſonger qu'à moi.

JULIE.

Ah Ciel ! me ſéparer pour jamais de ma mere,

De Monsieur de Melcour que j'aime comme un pere,
Et vous ma tante, aussi, me séparer de vous,
Pour... suivre un étranger dont on fait mon époux!
Elle regarde Terville.
Quitter enfin, quitter... Ah! je suis donc perdue.
Elle s'en va.

Madame DE NOZAN.

Désobéis, crois moi, je t'ai bien défendue,
Défends-toi maintenant.

SCENE III.

Madame DE NOZAN, M. DE TERVILLE.

TERVILLE.

Mais n'est il plus d'espoir?

Madame DE NOZAN.

Je vais trouver Jersac, & lui dire: homme noir,
Homme affreux, je sçais bien, moi, ce qui t'intéresse,
Tu cherches mon argent encor plus que ma niece;
Ne compte pas toucher un denier de mon bien.

TERVILLE.

Eh, Julie est si belle! Il la prendra pour rien.

Madame DE NOZAN.

J'irai devant ma sœur & toute la famille
Brûler le testament que j'ai fait pour sa fille.

TERVILLE.

Bon ! n'en feriez-vous pas un autre avant deux jours?

Madame DE NOZAN.

Deux jours, deux mois, deux ans ! C'en eſt fait pour toujours.

TERVILLE.

Ils ne le craindront pas ; vous êtes bonne.

Madame DE NOZAN.

Dure.

TERVILLE.

Vous vous attendrirez.

Madame DE NOZAN.

Non, ma ſœur, je vous jure
Qu'on ne m'attendrit point.

TERVILLE.

Vous aurez beau crier.

Madame DE NOZAN *à elle-même en ſe jettant dans un fauteuil.*

N'aurois-je pas vingt fois dû me remarier?
Pauvre dupe ! --- Ils devoient me ménager peut-être.
--- Ma chere belle-ſœur, vous allez me connoître...
Et me croire, j'eſpere ; oui, oui, nous allons voir.

TERVILLE *à lui-même.*

Moi, je ne prends conſeil que de mon déſeſpoir ;
Il faut, ſans plus tarder, faire un coup de ma tête.

Il ſort.

SCENE IV.

Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

VILMON *à part.*

SAchons ce qu'elle a fait.

Madame DE NOZAN *à part, après un silence.*

Après tout, qui m'arrête?

VILMON.

Vous les avez tous vus?

Madame DE NOZAN.

Tous.

VILMON.

En si peu de temps?

Eh bien?

Madame DE NOZAN *se levant.*

Eh bien, Monsieur, je ne veux ni n'entens
Que votre Bayonnois, qu'un triste personnage
Qui vient de faire en poste un sot & long voyage
Pour me ravir ma niece & pour me dépouiller,
(Service où votre zèle a sçu se signaler)
Ait quelque jour de moi dix mille écus de rente.
Il calcule sans moi; je ne suis point sa tante;
Mon bien n'est pas pour lui... je me marie.

VILMON *souriant.*

Eh quoi!...

Madame DE NOZAN.

Monsieur rit, je suis vieille.

VILMON.

Oh non; même je croi.

Madame DE NOZAN.

Vous mentez, je le suis; oui, vieille, très majeure,
Mais j'aurai trois maris, si je veux, tout-à-l'heure,
Je suis riche.

VILMON.

Sans doute. Et pourrois je, entre nous,
Vous demander ici?..

Madame DE NOZAN.

Qui j'épouse? Mais..... vous.
Je serai très-paisible & très fidelle épouse,
Nullement exigeante, & moins encore jalouse.
Vous ferez, vous, Monsieur, ce qui vous conviendra,
Et moi, de mon côté, tout ce qui me plaira.

VILMON.

De tels arrangements sont très-bons; mais Julie!
Votre niece, une enfant!..

Madame DE NOZAN.

Que j'aime à la folie,
M'allez-vous dire? Soit.

VILMON.

Madame, en bonne foi..

Madame DE NOZAN.

Croyez-vous donc aimer ma niece plus que moi?
Dois je donc, après tout, l'aimer plus que sa mere?
Comment! un inconnu, quelle absurde chimere,
Froidement de sa chaise à nos yeux descendra,

Prendra mon bien, ma niece, & puis repartira!
Mais vous êtes plaisant.

VILMON.

Mais vous allez plus vîte ;
Vous la déshéritez.

Madame DE NOZAN *pleurant.*

Oui ; je la déshérite,
Et la mere, & la fille & son cruel époux ;
J'ai tout vu, tout pesé.

En essuyant ses larmes.

Monsieur... me voulez-vous ?
Ne me voulez-vous point ?

VILMON.

Serai-je assez barbare ?..

Madame DE NOZAN.

Vous connoissez Dornet, ennuyeux, gauche, avare,
Il est amoureux fou de huit cent mille francs ;
Je ne le puis souffrir ; balancez, je le prends ;
Le sot, depuis dix ans, me conte son martyre.
Et vous, vous êtes pauvre... ou plutôt, je veux dire
Que vous n'êtes pas riche. --- On ne me répond pas ?
Prenez-y garde, au moins, car j'y vais de ce pas.

VILMON *à part.*

N'allons pas la brusquer sur une etourderie.

Haut.

Je suis tout décidé.

Madame DE NOZAN.

Mais, sans plaisanterie ?

VILMON.

Oui, Madame.

Madame DE NOZAN.

Je puis y compter ?

VILMON.

Sûrement.

Madame DE NOZAN.

Aller chez le Notaire ? y courir ? -- un moment.

Elle tire un crayon & des tablettes.

Votre nom de baptême ?

VILMON.

Alexandre.

Madame DE NOZAN.

Votre âge ?

VILMON.

Hé! cinquante-deux ans, sonnés.

Madame DE NOZAN.

Pas davantage

Je vous en croyois plus ; c'est neuf ans moins que moi.

Ni pere ni mere ?

VILMON.

Oui.

Madame DE NOZAN.

Tant mieux : ma sœur, je croi,

Me les feroit haïr.

VILMON *à part.*

Son idée est heureuse.

Madame DE NOZAN *fermant ses tablettes.*

Madame de Melcour, vous serez furieuse,

Je m'en flatte du moins.

Elle veut sortir & l'apperçoit.

SCENE V.

Madame DE NOZAN, Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR.

EH bien, Madame, eh bien ? Etes-vous décidée ?

Madame DE NOZAN, *d'un air froid.*

Oui. Je donne mon bien A Monſieur... que j'épouſe.

Elle ſalue & s'en va.

SCENE VI.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *effrayée, ſe tait un inſtant.*

ELLE eſt folle, je penſe. Je n'entends rien, Monſieur, à cette extravagance ;

Me l'expliquerez-vous ?

VILMON.

Mais elle veut, je croi...

Madame DE MELCOUR.

Déshériter sa niece ?

VILMON.

Et m'épouser ; oui, moi ;
Madame, grace à vous.

SCENE VII.

Madame DE MELCOUR, M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC *dans le fond.*

BON Dieu ! l'étrange femme ! C'eſt votre belle ſœur dont je parle, Madame. J'approche ; elle me fuit ; me jette un mot ou deux ; Elle avoit preſque l'air de m'arracher les yeux.

Madame DE MELCOUR *à Vilmon, d'un air indigné.*

A Jerſac. *A part.*

Je ſors.. Je vais.. Jerſac reculeroit, ſans doute.

Haut.

Il faut que je lui parle, il faut qu'elle m'écoute,
Ne vous effrayez pas.

Elle ſort.

JERSAC.

De quoi donc m'effrayer ?

SCENE VIII.

M. DE JERSAC, M. DE VILMON.

JERSAC.

MAis ils s'entendent tous pour me contrarier!
Une niece boudeuſe, une tante revêche,
Une mere qui fuit, un beau pere qui prêche,
Un ami, des plus ſecs! un petit inſenſé,
Qui chez moi, m'a-t-on dit, a tout bouleverſé,
Qui me cherchoit par-tout! Que veut-on? quelle rage!

VILMON.

Le petit inſenſé veut vous tuer, je gage:
La petite boudeuſe a peu de goût pour vous;
Le beau-pere qui l'aime, appuie un autre époux;
Eſt la tante ſouſtrait dix mille écus de rente...

JERSAC.

De la dot?

VILMON.

De la dot.

JERSAC.

Oh, oh!

VILMON.

Mais, notre tante
Eſt folle de ſa niece, & vous voit arriver
Du fond de la Biſcaïe exprès pour l'enlever...

JERSAC *d'un air penſif.*

Eh ! que ne parle-t-elle ? On peut la ſatisfaire, Et...

VILMON *finement.*

Reſter à Paris ? Cela ne ſe peut guère.

JERSAC.

Pourquoi non ?

VILMON.

Cette charge.

JERSAC.

Après.

VILMON.

Et vos parents, Une famille.

JERSAC.

Bah !

VILMON.

Tous vos arrangements ; Cela ſeroit trop fou.

JERSAC.

Cela ſeroit très-ſage.

VILMON.

Vous ne le ferez point.

JERSAC.

Je le ferai ; j'enrage !

VILMON.

L'idée, à mon avis...

JERSAC *très-content.*

Lumineuſe à mon gré.

VILMON.

Vous ne la ſuivrez point.

JERSAC *avec une impatience gaie*

Parbleu, je la suivrai
De mon éloignement elle me fait un crime,
A cela près, Monsieur, j'ai, je crois, son estime;
Eh bien! je vends ma charge; elle en croira plutôt
Ce sacrifice-là, qu'une promesse, un mot;
Et tout est applani: la tante moins rebelle
Me paie en bons contrats ce que je fais pour elle;
Le sensible Melcour à mon hymen souscrit;
Pour la premiere fois la niece me sourit;
Dans ce moment de joie (elle est jeune, elle est femme,)
L'amour peut aisément se glisser dans son ame.
Mais la mere!... Vilmon, la mere! que d'heureux!
Notre Hôtel près du sien, sa fille sous ses yeux!
A toute heure, par-tout, dans les cercles, à table,
On se voit, on se fête, on est inséparable.
L'une me garde l'autre, observez ce point ci;
Une mere au besoin veille pour un mari;
Adieu. Sans perdre temps je vais chez dix notaires,
J'ai même ici quelqu'un versé dans les affaires,
Ami de ces Messieurs, & qui dans peu de jours
Peut me débarrasser de ma charge; j'y cours.
J'en placerai les fonds.

VILMON *riant.*

L'agréable surprise
Que vous nous ménagez!

JERSAC *riant aussi.*

J'avoue avec franchise

En s'en allant.

Que je n'y pensois pas; soit. Excellent moyen!

VILMON *seul.*

Pour nous.

SCENE

SCENE IX.

Madame DE MELCOUR, M. DE VILMON.

Madame DE MELCOUR *d'un air troublé.*

MAudite sœur! Elle va, n'entend rien,
Monsieur de Melcour même, alarmé de sa fuite,
N'a pu me l'arrêter, & vole à sa poursuite.
Mais vous, Monsieur, mais vous...

VILMON.

Rien n'est encor perdu;
Jersac (rassurez-vous) va vous être rendu,
Je le sçais prêt encore à remplir votre attente.

Madame DE MELCOUR *avec joie.*

Quoi, Monsieur!...

VILMON *lentement.*

Il fait plus; pour le bien de la tante...
Et le vôtre, sans doute... il se fixe à Paris;
Il vient de m'en instruire, & ne m'a pas surpris.
Les mœurs de la Province avoient votre suffrage,
Et non pas le séjour; on les garde à son âge.
L'heureux projet! Madame, il remédie à tout;
Il satisfait Melcour, votre sœur, votre goût,
Il laisse à votre fille une tante, une mere;
Il ne vous prive point d'une fille si chere;
Il me rend votre estime, & j'en suis très-jaloux,
Madame: en la perdant, je perdois plus que vous.

SCENE X.

Mde. DE MELCOUR *seule.*

AVEC quelle douceur cet homme m'assassine !
C'est lui qui fait jouer cette nouvelle mine.
Vilmon, Jersac, ma sœur; un jeune extravagant,
Que de têtes en l'air... pour celle d'un enfant !
Et moi-même après tout, j'ai peine à m'en défendre,
Oui, je crains d'écouter un sentiment trop tendre,
D'être aussi foible qu'eux.--Quoi qu'il puisse arriver,
C'est pour son intérêt que je veux m'en priver;
J'ai peut-être un moyen.

SCENE XI.

Mde. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE.

TERVILLE *de loin.*

AH ! Madame, qu'entends-je ?
Est-il vrai ? Sçauriez-vous ? Quel changement étrange !
Il vend, dit-on, sa charge, & se fixe à Paris.

Madame DE MELCOUR.
On le dit.

TERVILLE.

Votre fille eſt ſans doute à ce prix.
C'en eſt fait !...

Madame DE MELCOUR.

N'allez pas rejouer une ſcene,
Crier, geſticuler. L'objet de tant de haine,
Le fortuné rival qui fait tant de jaloux,
De ma fille, Monſieur, n'eſt point encor l'époux.

TERVILLE.

Se peut-il ?

Madame DE MELCOUR.

Sûrement.

TERVILLE *avec une joie exceſſive.*

C'eſt me ſauver la vie.
Quoi ! vous daignez enfin lui refuſer Julie !
Il ne l'épouſe point ? Madame, l'heureux jour !
Vous avez donc pitié de moi, de mon amour.
Eh bien ! je dois, je puis vous le dire à vous-même;
Julie... il en eſt temps, vous ſçavez ſi je l'aime,
Vous ſçavez ſi ce cœur eſt pour elle enflammé;
J'ai le bonheur... je ſuis... j'oſe me croire aimé.

Madame DE MELCOUR *d'un ton de dépit.*

Que Julie à vos feux ſoit propice ou ſévere,
Qu'elle vous aime ou non; Monſieur, je ſuis ſa mere;
Je l'ai dit, le répete, & c'eſt un deſſein pris,
Je n'établirai point ma fille dans Paris;
Jerſac veut s'y fixer, Jerſac n'eſt plus mon gendre.

Avec fineſſe.

Par la même raiſon vous n'y pouvez prétendre,
Par la même raiſon je la refuſerois
A vingt autres partis.

TERVILLE.

Qu'entends je ? Je pourrois !...

Madame DE MELCOUR.

Vous pourriez... vous fixer?..

TERVILLE

Madame, au bout du monde,
Par-tout, dans un désert.

Madame DE MELCOUR *à part, avec joie.*

Sa démence est profonde.

Haut.

La Province, Monsieur; lorsqu'à Paris déjà...

TERVILLE.

La Province, Madame? Eh l'on n'est bien que là.
C'est-là qu'on sçait aimer, qu'on jouit de son ame,
Qu'on est heureux, je dis heureux près de sa femme;
Point de distractions, les moments les plus doux;
On ne vit que pour elle, elle aussi que pour vous;
Chaque jour, chaque instant; chaque lieu vous rassemble;
On ne se quitte pas, on dîne, on soupe ensemble;
Julie... ô la Province est un divin séjour!

Madame DE MELCOUR *toujours plus contente.*

Change-t-on de liens, de demeure en un jour?
Mais vous extravaguez.

TERVILLE.

Madame, au moment même.
Je puis... vous le sçavez; & je suis libre & j'aime.

Madame DE MELCOUR.

Bon! promesse d'amant.

TERVILLE.

Je promets par l'honneur.

Madame DE MELCOUR.

L'honneur, oui ; mais pourtant il vous faudroit, Monsieur,
Un état.

TERVILLE.

Une charge ? Eh, qu'à cela ne tienne;
A part.
Mais Jersac, m'a-t-on dit, pense a quitter la sienne;
O Ciel ! Si je pouvois !.. Je crois l'appercevoir.
Madame DE MELCOUR *à part, très-gaie.*
Que de gens étonnés !

TERVILLE

A lui-même.

Je reviens. Quel espoir !
Dieux !

SCENE XII.

Madame DE MELCOUR, *& dans le fond du Théatre* M. DE MELCOUR, Madame DE NOZAN, *ayant chacun à la main un contrat.*

Madame DE NOZAN *à Melcour.*

QU'ELLE cede enfin, que je la persuade,
Ou... ceci dure trop, j'en tomberois malade,
Je veux me bien porter.---Madame, écoutez-moi.
Vous voyez ce papier ?

Madame DE MELCOUR *d'un air riant.*

Madame, je le voi.

Madame DE NOZAN.

Bon. Ce n'eſt qu'un contrat, contrat de mariage,
Arrangé, tout dreſſé, tout prêt, & qui m'engage
A Monſieur de Vilmon; vous entendez?

Madame DE MELCOUR.

J'entends.

Madame DE NOZAN.

Je lui donne mon bien, mes huit cents mille francs.

MELCOUR *à ſa femme.*

Moi, je vous en propoſe un autre tout contraire,
Où, grace à moi, Julie eſt nommée héritiere,
Et que Madame encore a bien voulu dicter.
Vous avez à choiſir, pourriez-vous héſiter?

Madame DE MELCOUR *gaiement.*

Quoi! deux contrats?

Madame DE NOZAN.

Oui, deux; par l'un je me marie.

MELCOUR.

Par l'autre votre fille...

Madame DE NOZAN *d'un ton dur.*

Ou ma niece.

MELCOUR.

Oui, Julie...

Madame DE NOZAN.

Epouſe non Jerſac; mais Terville.

Madame DE MELCOUR.

Fort bien.

Madame DE NOZAN.

Signez, je donne tout.

MELCOUR.

Tout, sans excepter rien.

Madame DE NOZAN.

Vous riez? mais ma sœur, mais je dois me connoître.
Je la verrai pleurer, je pleurerai peut-être,
Très-inutilement; car ici, dès ce jour,
La chose sera faite & faite sans retour.

Madame DE MELCOUR.

C'est une tyrannie.

Mde. DE NOZAN *veut prendre une plume.*

Allons.

MELCOUR *l'arrêtant.*

Qu'allez-vous faire?

SCENE XIII.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, JULIE, Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

MELCOUR *à Julie.*

VENEZ, venez tomber aux pieds de votre mere,
Mon enfant, aidez-nous.

JULIE *en pleurant.*

C'est à vous de m'aider;
Et je n'ai qu'une grace, hélas! à demander...

Madame DE NOZAN *pleurant aussi.*
Tais toi, petite sotte, imbécille pleureuse ;
Je ne souffrirai point que tu sois malheureuse.
A Madame de Melcour d'un ton très-ferme.
Ou signez, ou je signe.

SCENE XIV.

M. DE MELCOUR, Madame DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, JULIE, M. DE JERSAC, Madame DE NOZAN, M. DE VILMON.

TERVILLE *accourant, à Madame de Melcour ; il se place entre elle & sa fille.*

ENFIN, je suis heureux.
JERSAC *accourant, à Madame de Nozan.*
Enfin je suis, Madame, au comble de mes vœux,
Plus de charge.
TERVILLE *à Madame de Melcour.*
Je l'ai ; je me fixe à Baïonne.
JERSAC *à Madame de Nozan.*
Je me fixe à Paris.
Madame DE MELCOUR.
Mais, Monsieur, je m'étonne...
TERVILLE.
Qu'en aussi peu de temps...

JERSAC.

Nous ayons pu traiter?

TERVILLE.

Monsieur brûloit de vendre.

JERSAC.

Et Monsieur d'acheter.

TERVILLE *à Madame de Melcour.*

Nous venons de signer un écrit l'un & l'autre.

JERSAC *à Madame de Nozan.*

Chez vous-même, un dédit.

Il le montre.

TERVILLE *à Julie.*

Quel bonheur est le nôtre!

JERSAC *à Julie.*

Il veut dire le mien.

VILMON *étonné.*

Qu'ai-je donc fait ici?

MELCOUR.

Terville, y pensez-vous?

Madame DE NOZAN *à Terville.*

Quoi! monstre, vous aussi...

Terville va se placer à côté de Madame de Nozan, & Jersac à côté de Madame de Melcour.

TERVILLE.

A Melcour. A Vilmon.

O Madame, Monsieur, Monsieur, Mademoiselle!
Suis-je donc si coupable en quittant tout pour elle?

A Madame de Nozan.

Pardon, que voulez-vous? Que faut-il? Son bonheur!
Moi, je vous le promets, fiez-vous à mon cœur,
A mes soins. Il n'est rien dont je ne vous réponde;

A Melcour.

Je l'aimerai pour vous, pour vous, pour tout le monde;
Je ſerai ſon ami, ſon époux, ſon amant,
Eh! je n'ai pas beſoin d'en faire le ſerment.

JULIE.

Non, ne regardez plus qui je hais ou qui j'aime:
Mais ne diſpoſez point de moi, malgré moi-même.

Madame DE NOZAN *à Madame de Melcour.*

Il faut que vous ayez des entrailles de fer.

JULIE.

Ah! J'ai trop déſuni ce que j'ai de plus cher.
Vous étiez plus d'accord ſans doute en mon abſence,
J'aime mieux m'éloigner & pleurer en ſilence;
J'aimerois mieux ne voir Terville de mes jours,
Rentrer dans mon couvent, y rentrer pour toujours.

En ſe jettant aux pieds de ſa mere.

C'eſt votre fille, hélas! c'eſt moi qui vous conjure.

Madame DE MELCOUR *attendrie.*

Je ne réſiſte plus au cri de la Nature.
J'ai failli te coûter ton repos, ton bonheur,
Ta fortune; en un jour, je faiſois le malheur
De mon époux, de toi, d'une tante qui t'aime:
Ma fille, je le ſens, j'aurois fait le mien même.
Reſte auprès de ta mere, & ſoyons tous heureux:
Je t'unis à Terville.

Elle ſigne.

TERVILLE.

O Ciel!

JULIE.

Qu'entends-je?

MELCOUR *avec joie.*

Dieux!

Madame DE NOZAN *avec joie.*

Ma sœur!

Madame DE MELCOUR *à Jersac.*

Vous ne veniez, Monsieur, dans ma famille...

Madame DE NOZAN.

Que pour compter des sacs & marchander sa fille.

Madame DE MELCOUR.

J'ai fait ce que j'ai dû.

JERSAC.

Mais ceci n'est pas mal;
Je viens en poste, exprès, marier mon rival!
On me trompe à plaisir; & par un tour d'adresse,
On m'enleve à la fois ma charge & ma maîtresse;
Et je paîrois encor ce dédit! Non morbleu,
Non, fallût-il plaider pendant vingt ans. Adieu

Il sort.

Madame DE NOZAN *à Jersac.*

Je paîrai le dédit.

SCENE XV. & derniere.

M. DE MELCOUR, M. DE TERVILLE, Madame DE MELCOUR, JULIE, M. DE VILMON, Mde. DE NOZAN

Madame DE MELCOUR.

EMBRASSEZ-moi, ma fille.

MELCOUR.

Nous ne ferons donc plus qu'une même famile!

TERVILLE.

Nous allons vivre enſemble !

JULIE.

O jour heureux pour moi !

Madame DE NOZAN *à Vilmon.*

Vous étiez peu tenté de m'épouſer, je croi ?
Ah ma ſœur ! pour jamais comptez ſur ma tendreſſe.

aux autres Acteurs.

Vous voyez : rien ne peut réſiſter à ma niece.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, la *Mere jalouſe*, Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 14 Décembre 1771

MARIN.

L'HOMME PERSONNEL,

COMEDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS:

Par Mr. BARTHE,

Des Académies de Marseille & de Lyon.

Représentée pour la premiere fois sur le Théatre de la Comédie Françoise, le 21 Février 1778.

Gnathon *ne vit que pour soi, & tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point.*
Caract. de la Bruyere, tom. 2.

Le prix est de 30 sols.

A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC.LXXIX.
Avec Approbation & Permission.

A MADAME

LA DUCHESSE

DE

BOURBON.

MADAME,

C'EST la reconnoiſſance, c'eſt une juſte admiration qui m'inſpirent le foible hommage que je rends aujourd'hui à VOTRE ALTESSE SERENISSIME. *Dans cette belle retraite, où Boſſuet, Racine & Boileau converſoient avec Condé, où, depuis plus d'un ſiecle, les*

plaisirs de l'esprit servent de délassement à des Héros ; je vous ai vue protéger les Arts, comme ils doivent l'être, en les cultivant, & prêter dans vos jeux de nouvelles graces aux Chefs-d'œuvre de la Scene Françoise : le génie embelli par la béauté y recevoit sa plus honorable récompense. Qu'il me seroit doux, MADAME, *de célébrer des talents aimables, des qualités personnelles, un esprit naturel & cultivé, tous ces agréments, ce don de plaire, au-dessus de la grandeur, & cette bienfaisance touchante qui la fait toujours adorer ! Je pourrois à la fois être flatteur & vrai ; mais ceux qui ont le bonheur d'approcher de* VOTRE ALTESSE SERENISSIME *ne me laissent rien à dire, & mes éloges ne seroient que l'écho de la voix publique. Du moins, je n'oublierai jamais que dans une carriere où la sévérité des Censeurs, prompts à punir les efforts qu'on fait pour leur plaire, semble redoubler à proportion des*

difficultés de l'Art, votre indulgence m'a preſque obtenu leur ſuffrage. Le deſir de juſtifier vos bontés ſera déſormais ma ſeule ambition. Puiſſe-t-il enhardir ma foibleſſe ! Puiſſe l'eſpoir d'amuſer vos loiſirs me tenir lieu de talent !

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

de VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
BARTHE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE SOLIGNI, Homme perſonnel.	*M. Molé.*
M. DE GERCOUR, ſon oncle.	*M. Préville.*
JULIE, ſa ſœur.	*Mlle. Doligny.*
M. DE SAINT-GERAN, ſon ami.	*M. Delarive.*
Mad. DE MELFON, jeune veuve.	*Mad. Préville.*
Mad. DE LIMEUIL, mere de Mad. de Melfon.	*Mad. Drouin.*
M. DE LIMEUIL, amant ſecret de Julie.	*M. Monvel.*
DUPRÉ, valet de Soligni.	*M. Augé.*
UN MEDECIN.	*M. des Eſſarts.*
UN NOTAIRE.	*M. Dauberval.*
UN PORTIER.	*M. Bellemont.*
UN LAQUAIS, perſonnage muet.	

La Scene eſt dans une Maiſon commune à Mr. de Gercour & à Madame de Limeuil.

L'HOMME *PERSONNEL*, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LIMEUIL, JULIE.

JULIE.

C'Est auſſi trop ſouvent vous plaindre de mon frere.
En quoi donc, je vous prie, a-t-il pu vous déplaire?

LIMEUIL.

Mais, je crains que ſon cœur ne ſoit un peu glacé.
Pour vous ſi rarement je le vois empreſſé
Beaucoup moins que le ſien votre intérêt le touche;
Jamais un mot flatteur n'eſt ſorti de ſa bouche:
Je lui parle de vous; il eſt froid & diſtrait.

Craint-il, en vous louant, de patroître indiſcret ?
à lui-même.
A cette amitié là je ne puis rien entendre.
Un frere !

JULIE.

Mais, c'eſt vous que j'ai peine à comprendre.
Il eſt, vous le ſçavez, épris de votre ſœur.
Vous dites que l'amour peut ſeul remplir un cœur ;
Qu'on ne voit, en aimant, que l'objet qui ſçait plaire,
Que rien... ce ſont vos mots, ne peut nous en diſtraire :
Et, près de ce qu'il aime, il faut, ſi je vous croi,
Qu'il n'ait d'attentions, de regards, que pour moi !

LIMEUIL.

Lui, de ma ſœur épris ! Je doute qu'il l'adore.

JULIE.

Fort bien ! Sur ſon amour vous l'attaquez encore.
De ce que je lui dois, ſoyez du moins frappé.
(A me baiſer la main vous êtes occupé !)
Une fois, s'il ſe peut, ſoyez juſte. Mon frere
Attend tout de notre oncle ; & les moyens de plaire,
D'être utile à cet oncle, il me les donne tous.
Je vivois ſi loin d'eux, par exemple, & de vous...

LIMEUIL.

De moi ! Vous me comptez !

JULIE.

Je... vous nomme.

LIMEUIL.

Ah Julie,
Ce mot, ne croyez pas que jamais je l'oublie.

JULIE.

Parler de vous, Monſieur, ſeroit-ce vous aimer ?

LIMEUIL.

Non; mais daignez ainſi quelquefois me nommer.

JULIE.

Graces à ſes conſeils, mon oncle m'a mandée:
De m'appeller, mon frere eut le premier l'idée.

LIMEUIL.

Sur ce point, par exemple, aiſément je vous croi;
De garder un malade, il goûtoit peu l'emploi.

JULIE.

Mais à noircir les gens, vous excellez, je penſe;
Et c'eſt mettre à profit la moindre circonſtance.
Quelquefois il a craint pour un oncle adoré:
„ *Ma ſœur, veillez mon oncle.*

LIMEUIL.

„ *Et moi, je dormirai* ".

JULIE *le regarde d'un air piqué.*

On ordonne les eaux; & voilà que mon frere
Se repoſe ſur moi d'une ſanté ſi chere;
Il confie à mes ſoins nos communs intérêts.

LIMEUIL, *ſe détournant pour n'être pas entendu.*

Et dans Paris gaîment promene ſes regrets.

JULIE.

Que la prévention eſt difficile à vaincre!
Oh! ſi ce dernier trait ne ſçauroit vous convaincre,
Il faut que je renonce à vous perſuader.
(D'un air moitié railleur, pourquoi me regarder?)
On a parlé pour moi de pluſieurs mariages:
Seul, il en a ſaiſi tous les déſavantages.
Il a craint, il a vu mon bonheur compromis,
A ſçu ſe refuſer aux vœux de ſes amis:
Sourd à l'ambition, ſourd à l'intérêt même,
D'une ſagacité, comme d'un zele extrême;
Que direz-vous encor? Ce zele, cette ardeur

Pourroient bien, rêvez-y, cacher quelque noirceur.

LIMEUIL, *à part.*

Ce que je vois le mieux, c'eſt qu'elle aime ſon frere.

SCENE II.

Madame DE LIMEUIL, JULIE, LIMEUIL.

Madame DE LIMEUIL, *derriere le Théatre.*

QUE d'importunités! J'étois bien dans ma terre:
On m'écrit, on me preſſe, on me fait accourir..

JULIE *effrayée.*

Ah! contre lui, Monſieur, n'allez plus diſcourir;
Ne le deſſervez pas.

Elle ſort.

SCENE III.

Madame DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Madame DE LIMEUIL, *à elle-même.*

REMARIER ma fille?
Eh! n'a-t-on pas aſſez de ſa propre famille
Pour n'être point heureux, pour ſe contrarier?
O Ciel! ſe marier, toujours ſe marier!

Elle a souffert cinq ans, (moi guere plus de trente,)
Et veut encor souffrir ! Mais pour que j'y consente..

à Limeuil.

Ah vous voilà, mon fils; tant mieux. Vîte, avancez,
Et dites-moi d'abord ce que vous en pensez.
Vous vivez avec lui : dans le vrai, quel homme est-ce ?

LIMEUIL, *embarrassé.*

Qui ?

Madame DE LIMEUIL.

Qui !

LIMEUIL.

Mais, pour répondre, il faut que je connoisse...

Madame DE LIMEUIL.

Aussi connoissez-vous, & vous feignez, je crois.
Celui, Monsieur, celui pour qui l'on m'a vingt fois
Ecrit, récrit, parlé; celui pour qui j'arrive;
L'objet d'un goût récent, d'une passion vive;
(Car votre sœur est folle) enfin, Monsieur, celui
Qu'un oncle très-pressant voudroit, dès aujourd'hui,
Vous donner pour beau-frere, & me donner pour gendre.
Je suppose à présent que vous devez m'entendre.

LIMEUIL.

Le frere de Julie ?

Madame DE LIMEUIL, *étonnée.*

Oui, de Julie... Eh bien ?

LIMEUIL.

Ma mere, je suis vrai : je sors d'un entretien
Avec la sœur.

Madame DE LIMEUIL.

Laissons la sœur, je vous conjure.

LIMEUIL.

Ne la trouvez-vous point d'abord d'une figure ?..

Madame DE LIMEUIL.

Eh ! ce n'eſt point la ſœur qu'il s'agit d'épouſer ;
C'eſt Soligni, le frere.

LIMEUIL.

Oui. Daignez m'excuſer.
Julie eſt ſi charmante !.. Un caractere aimable.

Madame DE LIMEUIL *à elle-même.*

Bon, il aime la ſœur !

LIMEUIL.

C'eſt une ame adorable !

Madame DE LIMEUIL, *à elle-même.*

Ah Ciel !

LIMEUIL.

D'une douceur, d'une ſincérité !..

Madame DE LIMEUIL.

Eh qui donc ? Soligni ?

LIMEUIL.

C'eſt l'ingénuité !..

Madame DE LIMEUIL.

Soligni ?

LIMEUIL.

J'en connois d'auſſi belles peut-être ;
Mais qui le ſoient toujours ſans vouloir le paroître,
Qui veuillent bien, comme elle, ignorer leurs attraits,
Dont un regard modeſte embelliſſe les traits,
Dont la naïveté ne ſoit pas ſans fineſſe ;
Qui jamais dans autrui ne voyant ce qui bleſſe,
Penſent dans tous les cœurs voir leurs propres vertus,
Dont même les erreurs ſoient un charme de plus ;
Je crois qu'il en eſt peu, ſans flatter, ni médire,
Et ſon oncle, ſes gens, tout Paris peut le dire.

Madame

Madame DE LIMEUIL.

Te moques-tu de moi ? C'eſt peu, pour mon repos,
De vouloir follement t'ériger en Héros ;
De chérir un état qui m'eſt antipathique,
(Qu'on devroit interdire à tout enfant unique ;
Oui, l'état militaire) il faut, à mon retour,
Il faut te voir encore atteint d'un fol amour.
Les enfants ! A ce point ſi la ſœur vous eſt chere,
Vous êtes, à coup-ſûr, très-engoué du frere ?

LIMEUIL.

C'eſt un homme d'eſprit

Madame DE LIMEUIL.

L'eſprit me touche peu.

LIMEUIL.

Un oncle, riche.

Madame DE LIMEUIL.

Après ? Je parle du neveu.

LIMEUIL.

Très-aimé de ſa ſœur.

Madame DE LIMEUIL.

Encor la ſœur !

LIMEUIL.

Qu'on fête,
Qu'on accueille par-tout.

Madame DE LIMEUIL.

Tant pis ; mais j'ai la tête
Pleine de ces propos ; propos de votre ſœur,
Que vous me répétez, & que je ſçais par cœur.

LIMEUIL, *regardant au fond du Théatre.*

Monſieur de Saint Géran pourroit mieux vous inſtruire.

SCENE IV.

SAINT-GERAN, Madame DE LIMEUIL, LIMEUIL.

Madame DE LIMEUIL *salue Saint-Géran.*

MÊME avec de l'esprit, on se laisse séduire.

SAINT-GERAN, *alarmé.*

Madame, cet hymen est donc presque arrêté ?

Madame DE LIMEUIL.

Très-vivement du moins il est sollicé:
Plus que le neveu même, ardent, prêt à conclure,
Le vieil oncle m'obsede, & veut ma signature.

Elle se retourne vers son fils.

SAINT-GERAN.

Et Monsieur de Gercour est arrivé ?

Madame DE LIMEUIL *à son fils.*

Je voi
Que je n'obtiendrai point la vérité de toi.
Amoureux de la sœur, désobliger le frere,
C'est-là très-prudemment ce qu'il ne faut pas faire.
Ta sœur, de ses défauts ne peut s'appercevoir ;
Un amant, comme on sçait, ne sçauroit en avoir.

Elle regarde Saint-Géran.

Un ami ne nuit pas, du moins c'est peu l'usage.

à Limeuil.

Un oncle doit servir le neveu le moins sage.
Je n'ai donc plus que moi pour le bien démêler.
Voyons si, comme vous, il sçait dissimuler.

On ne ſçauroit toujours voiler ſon caractere :
Le plus fin, tôt ou tard, forcé d'être ſincere,
A des yeux attentifs s'eſt en vain dérobé ;
Il ſe croit ſous le maſque, & le maſque eſt tombé.
Le moment du contrat en eſt un de lumiere ;
C'eſt-là que je l'attends. Adieu. Si feu mon pere,
Soit dit ſans me flatter, avoit eu mon coup-d'œil,
Jamais je n'euſſe été Madame de Limeuil.
Ah ! j'ai payé bien cher ma ſotte obéiſſance.

Elle ſort.

SCENE V.

SAINT-GERAN, LIMEUIL.

LIMEUIL.

NE pouviez vous m'aider à rompre le ſilence,
Vous, ſon rival ſecret, & depuis plus d'un jour ?

SAINT-GERAN.

Un amant ne croit pas qu'on vive ſans amour.

LIMEUIL.

Avec moi, Saint-Géran, à quoi bon vous contraindre ?
Je ſçais mieux deviner que vous ne ſçavez feindre.

SAINT-GERAN.

Et vous devinez donc ?..

LIMEUIL.

Que vous aimez ma ſœur.
Vous êtes auprès d'elle ou timide ou rêveur ;

Vous dissimulez mal les soins qui vous agitent ;
Vos regards tour à tour la cherchent & l'évitent ;
On vous voit interrompre un propos commencé ;
Près d'elle vous craignez de paroître empressé ;
De l'amour à dessein vous fuyez le langage ;
Votre silence même est souvent un hommage ;
Et, sous un maintien froid, ou sous un air distrait,
Du plus tendre embarras vous voilez le secret.
Mais voile-t-on l'amour, quand l'amour est extrême ?

SAINT-GERAN.

Vous êtes bien profond !

LIMEUIL.

Bien vrai. J'observe même
Que depuis quelque tems vous paroissez nous fuir ;
Et l'éviter ainsi, c'est ne la point haïr.

SAINT-GERAN.

Limeuil, j'aurois voulu vaincre, & cacher encore
Cet amour malheureux que votre sœur ignore.

LIMEUIL.

Eh peut-on renoncer à l'espoir d'être aimé ?
Saint-Géran, de ma sœur vous êtes estimé.
Oserai-je, entre nous, parler avec franchise ?
Celle que vous aimez pourroit s'être méprise.
(Pardon, pardon, Julie.) Oui je crains que ma sœur
Avec ce Soligni ne trouve le malheur.
Quels seront vos regrets !

SAINT-GERAN.

Ah ! qu'osez-vous me dire ?
Cessez. Jamais sur moi l'amour n'eut plus d'empire.
Je vois que vainement j'ai cru le surmonter,
Qu'il renaît malgré moi, qu'on ne le peut dompter,

Et vous enhardissez ma passion cruelle !
Un ami ne craint pas de me parler comme elle !
Rival de Soligni, j'oserois dans mon cœur
Nourrir l'espoir secret de nuire à son bonheur ;
Chercher à le trahir, le supplanter peut-être !
Il aimoit votre sœur & me la fit connoître.
Présenté de sa main, confident de ses feux,
Oui, j'ai sçu m'imposer un devoir rigoureux.
J'ai voulu m'en ouvrir à Soligni lui-même.
Il est loin de sçavoir, de sentir comme j'aime.
Je me croyois plus fort. En perdant votre sœur,
Sans doute, pour jamais, je renonce au bonheur :
Mais je le dois ; il faut que je me sacrifie.
Et gardez un secret qu'à vous seul je confie.
Dans mes regrets, du moins, ce cœur mal affermi
A, pour se consoler, le bonheur d'un ami.

LIMEUIL.

à part. haut.

D'un ami ! Ce langage honoreroit tout autre :
Il ne m'étonne pas d'un cœur tel que le vôtre.
Combien à votre place.

SAINT-GERAN, *d'un ton moins sérieux.*

Oui ; je connois nos mœurs :
On s'effarouche peu de ce mot de *noirceurs* ;
Et sur-tout en amour on trahit avec grace,
On supplante, en riant, l'ami que l'on embrasse :
Le Public peu sévere à peine en dit un mot :
Le trompeur est adroit, le trompé n'est qu'un sot.
Pour moi, quand je devrois être fort ridicule,
J'ose avec un ami me piquer de scrupule.
Obtenir votre sœur par une trahison,
Révolte également mon cœur & ma raison ;
Et le plus doux lien à mes yeux est un crime,
S'il faut, pour le former, perdre ma propre estime.

LIMEUIL.

J'admire...

SAINT-GERAN.

Plaignez-moi.

appercevant Dupré.

Ton Maître eſt-il ici,

Dupré ?

DUPRÉ, *n'oſant répondre devant Limeuil, marque un embarras qui l'engage à ſortir.*

SCENE VI.

SAINT-GERAN, DUPRÉ.

DUPRÉ.

FUT-IL bien loin, & moi, moi-même auſſi,
Pour l'avoir bêtement ſervi dès ma jeuneſſe!

SAINT-GERAN.

Qu'as-tu donc ? Quel caprice ?

DUPRÉ.

Il me remet ſans ceſſe ;
Et tout à l'heure encore, il ſortoit ; je lui dis :
Monſieur, j'ai trois enfants ; vous voyez, je vieillis :
Eh ce petit emploi ? vous y penſez peut-être.
Vous l'avez tant promis !

SAINT-GERAN, *d'un air triſte.*

Mais l'oncle de ton Maître
Penſe à le marier ; tu prenois mal ton temps.

DUPRE'.

Je l'ai toujours mal pris, Monsieur, depuis dix ans.

SAINT-GERAN, *prêt à sortir.*

Où puis-je le trouver, dis ? Tu le sçais peut-être.

DUPRE'.

Je sçais qu'il est... par-tout où je ne puis pas être ;
Car il me met à tout, tout, sans rien excepter.
J'ai l'honneur d'être ici, ce n'est pas me vanter,
Un homme universel, grace à lui, Secrétaire,
Laquais, Valet-de-chambre : & s'il pouvoit me faire...
Cheval de poste aussi, je le serois, je croi.

SAINT-GERAN.

C'est qu'il veut bien de tout se reposer sur toi ;
„ C'est que sa confiance.

DUPRE'.

„ Et m'honore & me tue ;
„ J'ose le dire enfin. Je cours bride abattue,
„ Jeudi, devant sa chaise, & dès le grand matin.
„ Harrassé de fatigue, & de soif & de faim,
„ A table je le sers. Tout-à-coup. " *Dupré, vîte,*
„ *Eh quoi ! --- je suis pressé, des chevaux. --- tout*
„ *de suite !*
„ *Me refuserez-vous un moment pour m'asseoir,*
„ *Et pour dîner ? --- Allons, tu dîneras ce soir* ".
Et le jour de ma noce ! Il veut une brochure
Qui faisoit quelque bruit : en vain je le conjure
Au nom de l'Hyménée, au nom du tendre amour,
Il me fallut partir le soir même du jour
De mes noces ; mais oui, oui, pour une brochure.
Il m'a fait pour toujours détester la lecture.

SAINT-GERAN.

à lui-même.

Tu plaisantes, Dupré. Voilà comme ils sont tous
Ennemis par état des Maîtres les plus doux.

DUPRE'.

„ Monſieur, long-temps abſent vous n'avez pu le ſuivre.
„ Avec lui de bien près, moi, j'ai l'honneur de vivre.
„ Comme il a quelque ſoin de ſon propre intérêt,
„ Il n'a garde vraiment d'être vu tel qu'il eſt.
„ Et vous même, après tout, dans plus d'une „ aventure..
„ Lorſqu'il n'avoit encor ni chevaux, ni voiture,
„ N'imaginoit-il pas de vous perſuader
„ Que l'uſage en eſt triſte & peut incommoder?
„ Mais l'exercice à pied, très-ſain, très-néceſſaire!
„ Ce principe poſé, votre ami débonnaire
„ S'immoloit noblement à la ſanté d'autrui:
„ L'exercice pour vous, la voiture pour lui.

SAINT-GERAN.

„ Tu railles maintenant, c'étoit un vrai ſervice.

DUPRE'.

„ De ceux-là tant qu'on veut; oh, je lui rends juſtice.
„ Au Collége j'étois preſque ſon Gouverneur.
„ Cette éducation me fait bien de l'honneur!
„ Bel éleve "! Grands Dieux, s'il faut que je le quitte
Après trente ans!

SCENE VII.

GERCOUR, SAINT-GERAN, DUPRE'.

GERCOUR *de loin, se plaignant d'un air gai.*

DUPRE', qu'on déménage vîte ;
De mon appartement qu'il s'en retourne au sien,
Et qu'il ait la bonté de me rendre le mien.
J'arrive fatigué, pour loger sur la rue ;
Monsieur, de mon jardin aime, dit-on, la vue,
Et, quand je suis absent, vient s'établir chez moi.
Je n'ai pu fermer l'œil.

DUPRE', *bas à Saint-Géran.*

Daignez sur cet emploi...

GERCOUR.

Dès qu'il sera rentré, tu viendras me le dire.

DUPRE', *bas à Saint-Géran.*

Lui glisser quelques mots.

GERCOUR.

Va donc.

DUPRE'.

Je me retire.

SAINT-GERAN, *bas à Dupré.*

Soit.

DUPRE' *s'en allant fait encore, dans le fond du Théatre, des signes à Saint-Géran pour se recommander à lui.*

SCENE VIII.

GERCOUR, SAINT-GERAN

GERCOUR, *transporté de joie.*

MON cher Saint Géran, bon jour, je suis pressé;
Je sors, & vais finir ce que j'ai commencé.
Ami de mon neveu, (dirai-je son modele?)
Je rapporte des eaux une bonne nouvelle:
Je le marie... Eh! quoi, vous vous en étonnez!
Entre nous je suis vieux, & vous en convenez;
Je me porte assez mal, je songe à ma retraite.
Mais pour finir gaîment, avec une ame nette,
Je voudrois assurer le sort de ce neveu;
C'est un devoir peut-être, & c'est mon dernier vœu.
Mais le coquin m'a l'air, malgré ses belles flammes,
D'aimer le mariage un peu moins que les femmes;
Il a, je m'en souviens, manqué plus d'un parti:
J'oserai sur vos soins compter pour celui-ci;
Chargez-vous du succès. Vous l'aimez, il vous aime;
Et vous pouvez sur lui beaucoup plus que moi-même.
Daigne-t-on écouter un oncle & ses pareils!
Le ton d'autorité gâte tous nos conseils;
Ils sont presque perdus. Ou pédant, ou bonhomme
C'est d'un de ces deux noms, n'est-ce pas, qu'il me nomme?
Je ne suis pas si bon, & veux le lui prouver:
J'entends que le vaurien cesse de me braver.
Qu'il se marie enfin. D'ailleurs est-il à plaindre?
Madame de Melfon est belle, faite à peindre.

SAINT-GERAN *à part.*

Quel supplice !

GERCOUR.

Et des yeux ! Mais vous la connoissez:
Qu'en dites-vous, mon sage ?

SAINT-GERAN *avec embarras.*

Elle me plaît assez.

GERCOUR.

Vous êtes difficile ! Il faut que je la voie,
Ou sa mere d'abord. Ne troublez point ma joie:
Ce mariage-ci m'ôte plus de vingt ans;
Et déja je voudrois gâter quelques enfants.
Je vais donc haranguer & décider la mere.
Il le prend par le bras & veut sortir.
Vous, allez chez la fille: instruit dans l'art de plaire,
Faites adroitement la cour de mon neveu.
Vous êtes éloquent, vous parlez avec feu,
à demi-voix.
Exagérez le bien que vous pouvez en dire.

SAINT-GERAN *à part.*

Avec quelle bonté ce vieillard me déchire !

GERCOUR *l'amenant.*

Vous serez au contrat; & j'espere qu'un jour,
Le vôtre... Je m'entends. Je puis... Courez. Bonjour.
Il le fait sortir par un côté du Théatre, & sort par l'autre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOLIGNI, DUPRE', un PORTIER.

SOLIGNI *au Portier.*

APPROCHE. As-tu bien vu, ſçauras-tu reconnoître
Cet homme long, ſec, pâle & maigre?

LE PORTIER.

Mais... peut-être.

SOLIGNI.

Quoi, peut être?

LE PORTIER.

Oui, Monſieur.

SOLIGNI.

S'il vient ſe remontrer
Et ſi jamais chez moi tu le laiſſes rentrer,
Je te chaſſe.

LE PORTIER.

Oui, Monſieur.

DUPRE',

DUPRE', *bas.*

Prends garde.

Le Portier sort.

SOLIGNI *s'avançant.*

Un diable d'homme
Qui, de ses tons plaintifs, dès le matin m'assomme,
Qui vient m'entretenir d'un air très-amical
De biens qu'il a perdus, d'enfant qui tourne mal,
De sa goutte, je crois, de ses maux, de ses craintes:
J'ai bien affaire, moi, de toutes ces complaintes!

DUPRE'.

Sous prétexte en effet que vous êtes amis,
Ami depuis quinze ans...

SOLIGNI.

Juste Ciel! je frémis
Au seul nom de ces gens dont le monde fourmille,
Qui, parce qu'on les voit, qu'on connoît leur famille,
Que l'on soupe avec eux gaîment, ou tristement,
Se saisissent de vous impitoyablement,
Exigent que sans cesse on coure, on s'évertue,
Qu'on parle, qu'on reparle, en un mot qu'on se tue
Pour eux & pour les leurs; qui mettent à profit
Votre nom, vos entours, vos pas, votre crédit,
Jusqu'à votre Maîtresse! Oh parbleu, j'y mets ordre,
Et sur moi désormais bien fin qui pourra mordre!
c'est être trop long-temps fatigué, tracassé;

se tournant vers le fond du Théatre.

De vous, à dire vrai, je suis un peu lassé,
Messieurs. Or il est temps qu'à mes goûts je me livre,
Et, ne m'oubliant pas, que je commence à vivre:
Si vous le trouvez bon, je suivrai ce plan là.

DUPRE' *à part.*

Je voulois lui parler; mais comme le voilà!

SOLIGNI.

Les amis maintenant me ſont peu néceſſaires.

DUPRE' *à part.*

Pour en être écouté parlons de ſes affaires,

Haut.

C'eſt l'unique moyen. Simon eſt arrivé.

SOLIGNI.

Simon ?

DUPRE'.

Vot e Fermier.

SOLIGNI.

Ha ! ha !

DUPRE'.

Je lai trouvé

Qui buvoit à l'office.

SOLIGNI.

Il dit ?

DUPRE'.

Que la miſere

Eſt affreuſe là-bas, qu'il ne ſçait comment faire.

SOLIGNI.

Tu m'alarmes. Mes grains ?

DUPRE'.

Vos grains ? très abondants ;

Mais (il eſt comme moi chargé de trois enfants)

La grêle a ſur ſes bleds...

SOLIGNI.

Et mes prés ?

DUPRE'.

Pour les vôtres,

Ils ont très-peu ſouffert ; mais preſque tous les autres,

d'un air triſte.

Ceux de tout le canton...

SOLIGNI.

Çà, puiſque tout va bien,
Parle-moi d'autre choſe ou plutôt ne dis rien.

DUPRE' *à part.*

Tout va bien !

SOLIGNI.

Je crains fort que mon oncle malade
Ne tienne pas long temps, & je me perſuade...
Que mon bien va monter à neuf cent mille francs.
J'ai *primò* cet hôtel, que je garde ou je vends.
J'ai ſa charge ; de plus, j'ai...

DUPRE' *à part.*

J'ai, j'ai

SOLIGNI.

J'ai ſa terre.

DUPRE' *fortement.*

Vous avez une ſœur.

SOLIGNI.

Ha... ma ſœur, pour ma mere
Sûrement ſe reſerve, & doit à ſes vieux jours
Un appui filial, ſon cœur & ſes ſecours.
A propos, je n'ai point de lettres de ma mere ?

DUPRE'.

J'admire & ces projets & ce riche inventaire.
Votre oncle toutefois, Monſieur le Préſident,
Qui de ces beaux calculs n'eſt pas le confident,
Pourroit (on voit des gens d'une injuſtice extrême)
Doter un de ces jours cette niece qu'il aime.

SOLIGNI.

Comment ?

DUPRE'.

Sans demander là-deſſus votre avis.

SOLIGNI.

Tu crois ?

DUPRE'.

D'honneur, Monsieur, j'en serois peu surpris.
Sans doute à son neveu votre oncle s'intéresse ;
Mais c'est qu'il prend aussi votre sœur, pour sa nièce

SOLIGNI.

Quoi, maraud, de mon bien ..

DUPRE' *avec impatience.*

Votre oncle a donc, Monsieur,
Un testament tout prêt, que vous sçavez par cœur?

SOLIGNI.

Un testament! Eh non ; il est encore à faire ;
Mais je viens d'en glisser deux mots à son Notaire.
Il a bien d'autres soins, qu'il suppose importans,
Le cher oncle. Tu sçais que depuis soixante ans,
Magistrat occupé d'une profonde étude,
Par-tout, dans Paris même, il a pris l'habitude
De se bien tourmenter, de vivre pour autrui :
Il veut que l'Univers se modele sur lui ;
Il arrive ; il me parle état, devoir, patrie,
Mariage sur-tout!

DUPRE'.

Mais, sans plaisanterie,
Vous aimez, ce me semble ?

SOLIGNI.

Oui, plus que je ne veux.
Je redoute l'hymen & ses funestes nœuds.
Sous un joug, tel qu'il soit, dès qu'il faut qu'on s'engage,
Le meilleur citoyen a besoin de courage :
Et Monsieur de Gercour m'enchaîne brusquement,
Sous prétexte que j'aime. Il vient très-tendrement

M'étourdir du jargon de ſa philoſophie,
Il veut qu'on ſoit utile, & qu'on ſe ſacrifie,
Et pour qui? Pour des gens qui n'en ſçavent nul gré,
Pour le public, par moi d'ailleurs très-révéré.
Je m'appartiens, mon oncle, & dois, ne vous déplaiſe,
Me maintenir très-libre, & n'avoir rien qui péſe,
Des gens que je connois tirer quelque parti,
Ne point trop avec eux jouer en étourdi;
Dans la ſociété me promener ſans gêne,
Y prendre le plaiſir, n'y pas choiſir la peine;
Diſpoſer de mon temps pour l'homme qui, je croi,
M'eſt le plus cher...

DUPRÉ.

Pour vous?

SOLIGNI.

Tu dis très-bien, pour moi;
Et n'être plus enfin, quelque ſoin qui m'occupe,
Ni ſerviteur d'autrui, ni bonhomme, ni dupe.

Il regarde Dupré, qui le regarde en ſilence.

Que penſe de ce plan Mons' Dupré?

DUPRÉ.

Mons' Dupré,
Même en l'écoutant bien, ne l'a point admiré.
Que diable! Sans me croire une très-forte tête,
Je réfléchis. Monſieur, le monde n'eſt pas bête;
Il n'eſt pas tant de ſots qu'on feint de le penſer.
Veut-on qu'un champ rapporte, il faut l'enſemencer.
Crois-tu que bonnement pour toi je me réſerve,
Mon ami? Sers autrui, ſi tu veux qu'on te ſerve.
Le monde eſt un marché: chacun pour ſon argent
Emporte ſa denrée; oui, Monſieur, tant pour tant,
Rien pour rien: & croyez que c'eſt par-tout de même.

Les gens qui n'aiment qu'eux ne ſont pas ceux qu'on aime.
Tu ne viens pas à moi, je ne vais point à toi.
Votre oncle, par exemple, eſt adoré; pourquoi?
C'eſt qu'il vous aime fort, c'eſt qu'il aime ſa niece,
C'eſt qu'il veut bien aimer les gens de notre eſpece:
Au feu pour lui, Monſieur, nous nous jetterions tous.
Pardon, on n'en dit pas peut être autant de vous.

SOLIGNI.

Quoi, faquin!

DUPRE'.

Je n'ai pas deſſein de vous déplaire,
J'en voulois ſeulement venir à mon affaire...

SOLIGNI.

Va-t-en.

DUPRE'.

Cent fois au moins, & depuis plus d'un an,
Vous m'avez bien promis...

SOLIGNI.

Je t'ai promis... Va t-en.
Tu me pazles de toi ſans fin.

DUPRE'.

Mais pour mon compte *à part.*
Je n'ai pas dit un mot. Cet homme me démonte.

SOLIGNI *appercevant Saint-Géran.*

Voici notre Caton & mon ſolliciteur.

SCENE II.

SOLIGNI, SAINT-GERAN, DUPRE' *dans le fond.*

SOLIGNI.

TU ſçais ce qui ſe paſſe ?

SAINT-GERAN.

Oui, je ſçais ton bonheur.

SOLIGNI.

Mon mariage au moins. La nouvelle eſt très-sûre :
L'oncle, l'oncle eſt preſſant, & parle de conclure.

SAINT-GERAN.

De ton procès d'abord je viens t'entretenir.

SOLIGNI.

Mon procès?... C'eſt bien dit. Si je vais obtenir
Madame de Melfon, cette affaire importante
Dès-lors devient la mienne, & ton zele m'enchante.
Toute femme à ſon âge abhorre les procès :
Elle veut que du ſien j'aſſure le ſuccès,
Et conjugalement m'ordonne de le ſuivre.
Je ſuis... inepte à tout : tu veux bien le pourſuivre.
Par hazard, aimes-tu les procès ?

SAINT-GERAN.

Point du tout ;
Mais je ſers mes amis aux dépends de mon goût.

SOLIGNI.

Voilà comme il faudroit que fuſſent tous les hommes.

DUPRE' *à part.*

Oh tous, excepté lui.

Il se jette d'impatience dans un fauteuil, regarde le Ciel, ferme les yeux, croise les jambes.

SOLIGNI.

Sçachons où nous en sommes.
Ce triste procès-là commence..

SAINT-GERAN *fouriant.*

A t'ennuyer.

SOLIGNI.

Beaucoup.

SAINT-GERAN.

Il doit aller au rôle le premier.

SOLIGNI.

C'est quelque chose au moins. Ce Président austère,
Si plaisamment grippé contre la vieille mere...

SAINT-GERAN.

Il ne l'est plus.

SOLIGNI.

Prodige ! Et l'Avocat?

SAINT-GERAN.

Voit bien.

SOLIGNI.

Bon.

SAINT-GERAN.

Je l'ai mis au fait dans un seul entretien.
Le Procureur est prêt.

SOLIGNI.

On n'est pas plus aimable.

SAINT-GERAN *appercevant Dupré, qui se recommande encore à lui par signes.*

A propos, plaçons-nous enfin ce pauvre diable? Je parlerai pour lui, si tu veux.

SOLIGNI *bas.*

Non, ma foi.

SAINT-GERAN.

Je puis dire deux mots pour son petit emploi. Soligni, sur son compte il faut que tu t'expliques.

SOLIGNI *bas.*

Quoi, ce drôle, à lui seul, me vaut trois domestiques. Je l'estime & je l'aime.

SAINT-GERAN.

Il a servi trente ans.

SOLIGNI *à part.*

Il ira quinze encor.

DUPRE' *à part, regardant au fond du Théatre.*

Ciel, autre contre-temps!

SAINT-GERAN.

Il me reste à vous dire une chose importante, Qui pour vous... qui pour moi, n'est pas indifférente. Madame de Melfon...

Il l'apperçoit.

SOLIGNI.

Tu parois te troubler.

SAINT-GERAN.

C'est d'elle en ce moment que j'allois vous parler; Votre oncle m'a chargé .. Mais adieu.

Il veut sortir.

DUPRE' *sort avec humeur.*

SCENE III.

Mad. DE MELFON, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

Madame DE MELFON.

JE vous chasse, Monsieur de Saint-Geran ! Ne sortez point, de grace ;
Car je me plains de vous

SAINT-GERAN.

De moi, Madame ?

Madame DE MELFON.

Un peu;
Un peu, de votre ami, pardon du double aveu.
J'ai sçu m'appercevoir, Monsieur, de votre absence ;
à Soligni.
Vous me fuyez. Pour vous, c'est bien pis, quand j'y pense.

SOLIGNI.

De quoi s'agit-il donc ?

Madame DE MELFON *à Saint-Géran.*

Peut-être d'un malheur.
Jugez nous. Il s'agit de m'unir à Monsieur.
Personne, autant que lui, n'eut le desir de plaire ;
Et d'abord, il en fit une importante affaire.
Je n'imagine pas un art plus séducteur :
Il ne néglige rien pour s'assurer un cœur ;
Empressement, regards, soins, billets, doux langage:

Le héros d'un Roman n'eût pas fait davantage.
A mes goûts, à mes loix très-soumis en tout point,
Si je voulois souper, Monsieur ne dînoit point.
Son jeu, c'étoit le mien; sa lecture, la mienne;
Même pour ma musique il sçut quitter la sienne:
Je n'exagere point, il alloit jusques-là.
Depuis qu'il a sçu plaire, oh ce n'est plus cela.
Je suis, ou crois du moins être d'une partie,
Je tâche ce jour là d'être presque jolie,
Me voilà bien parée, & mes chevaux sont mis;
On m'attend: on m'attend? Mais il n'a pas permis.
Il me fait prétexter bien vîte une migraine,
Et chez moi, doucement, sa volonté m'enchaîne.
Telle femme lui plaît: il faut la rechercher.
Telle autre me convient, il faut m'en détacher.
Des riens; mais, en amour, les riens sont quelque chose;
Et Monsieur, ou décide, ou balance, ou s'oppose;
Feu mon esclave enfin, s'il me faut l'épouser,
Pourroit bien en venir à me tyranniser.
Eh bien! que dites-vous d'une pareille flâme?
Aimeriez-vous ainsi, vous, Monsieur?

SAINT-GERAN.

Moi, Madame?

Madame DE MELFON.

Etes-vous à l'abri d'un tendre sentiment?

SAINT-GERAN.

Si j'avois le bonheur... le malheur d'être amant,
Si celle que j'aimois, ou plutôt que j'adore;
Enfin, vous ressembloit, je le suppose encore...

Madame DE MELFON.

Point de galanterie: un Juge! Y pensez-vous?

SAINT-GERAN.

Je serois trop heureux, non d'adopter vos goûts,
Mais de les deviner. Obéir, quand on aime,

Eſt ſans doute un devoir, que dis-je ! un beſoin même:
Et, comme dans ce cœur j'aimerois à ſaiſir
Le plus ſecret penchant, le plus foible deſir;
Je ſçaurois épier, reſpecter un caprice;
Et s'il falloit pour vous faire un grand ſacrifice,
(En eſt-il donc qui coûte aux cœurs vraiment épris ?)
Vous pourriez, à jamais, en ignorer le prix.

Madame DE MELFON.

Quel langage flatteur ! que de choſes touchantes !..
Vos declarations, Monſieur, ſeroient charmantes,
Si vous aimiez.

SOLIGNI.

Mais, oui.

SAINT-GERAN, *à part.*

Me ſuis-je décelé ?

SOLIGNI.

Jamais ſi tendrement...

Madame DE MELFON.

Vous ne m'avez parlé.

SOLIGNI, *en riant.*

S'il parloit d'après lui ?

Madame DE MELFON.

Vous pourriez être à plaindre.

SOLIGNI.

Ah, l'ami le plus cher n'eſt que le plus à craindre.

Madame DE MELFON.

On le dit. Mais, Monſieur, vous entendez ?

SOLIGNI.

J'entends
Qu'il exprime très-bien tout l'amour que je ſens.

Mde. de Melfon hauſſe les épaules & ſourit.

SOLIGNI.

SOLIGNI.

Graces, figure, esprit, brillante renommée ;
Madame, tout vous dit que vous êtes aimée.
Mais moi, qui veux fixer un objet adoré,
Moi, d'amis, d'ennemis, de rivaux entouré,
Quand pour eux, contre moi, mille amants vous conjurent,
J'ai besoin que souvent vos égards me rassurent.
Aussi je me permets de combattre vos goûts :
Un sacrifice ou deux me répondent de vous...

Madame DE MELFON *à Saint-Géran.*

Mais le tour est nouveau.

SOLIGNI.

Le nombre m'encourage,
Et j'en voudrois encore exiger davantage.

Madame DE MELFON.

Observez qu'il répond, c'est un de ses talents,
A des mots sérieux par des mots très-galants :
Cette preuve d'amour m'est très-suspecte encore.

à Soligni. *à Saint-Géran.*

Mais, ce procès ?... Monsieur, j'ai, moi qui les abhorre,
Un Procès important que Monsieur, par malheur,
S'étoit chargé d'abord de suivre avec chaleur.
J'ai vu s'évanouir tout-à-coup ce grand zele.

SAINT-GERAN.

De ce Procès peut être il a quelque nouvelle.

Madame DE MELFON.

L'amour probablement le lui fait oublier.

SOLIGNI.

Madame, *il doit aller au rôle le premier.*

Madame DE MELFON.

Oui !... Mais ce Président, armé contre ma mere ?

SOLIGNI.

Il ne l'eſt plus.

Madame DE MELFON.
à Saint-Géran.

Vraiment ? Eh bien, il a ſçu faire
Un miracle à peu-près.

SOLIGNI.
L'Avocat voit très-bien ;
Nous l'avons mis au fait dans un ſeul entretien.

Madame DE MELFON *à Saint-Géran.*

Il n'a rien oublié.

SAINT-GERAN *à part.*

Rien.

Madame DE MELFON

Chaque mot m'étonne.

SOLIGNI.

Le Procureur eſt prêt.

Madame DE MELFON *à Saint-Géran.*

Il faut qu'il me pardonne.

SAINT-GERAN *à part.*

Fort bien ; grace à mes ſoins, ils vont être d'accord !

Madame DE MELFON *au même.*

Ne prononcez-vous pas que je l'accuſe à tort ?
C'eſt qu'il eſt des moments où votre ami... que j'aime,
Ne ſe reſſemble pas tout-à-fait à lui-même.
Il néglige les riens, redoute fort l'ennui ;
Mais, dans l'occaſion, on peut compter ſur lui,
A des excuſes même il pourroit me contraindre.
Le gain de mon Procès eſt maintenant à craindre ?
Je ne vois plus alors quel prétexte oppoſer,
Et par reconnoiſſance, il faudra l'épouſer.

Elle s'en va.

SAINT-GERAN *à part, avec douleur.*

Je donne à mon rival les moyens de lui plaire.

Madame DE MELFON.

Vous allez voir bientôt & votre oncle & ma mere...

Elle sort en souriant.

SCENE IV.

SOLIGNI, SAINT-GERAN

SOLIGNI.

CHARMANTE! Mais je touche au terrible moment.

SAINT-GERAN, *très-ému.*

Qu'appelles-tu terrible?

SOLIGNI.

Eh, sans doute!

SAINT-GERAN.

Comment!..

L'aimez-vous?

SOLIGNI.

Si je l'aime!.. Est-ce à ma fantaisie,
N'est-ce point à la leur plutôt qu'on me marie!
Je puis, même en aimant, frémir d'un tel état.
T'es-tu jamais bien dit ce que c'est qu'un contrat?
On m'enchaîne; à quel prix!

SAINT-GERAN.

Tu calcules, je pense!

SOLIGNI.

Pourquoi non?

SAINT-GERAN.

Vous auriez cet excès de prudence,
Vous, qui croyez aimer! Eh, laissez aux parents,
Laissez de l'intérêt les regards pénétrants.
Cette froide manie, aujourd'hui si commune,
Qui rend dans un contrat hommage à la fortune,
Qui compte l'or pour tout, pour rien le sentiment,
Qui réduit en calcul le bonheur d'un amant,
Peut leur être permise entr'eux & leur Notaire;
Le soin de rédiger peut être leur affaire:
La nôtre est de souffrir de ces délais honteux,
D'approuver, de ne rien discuter après eux,
De signer avec joie; &, j'oserai le dire,
A ces mots d'un ami si vous pouvez sourire,
Ce lien si touchant, ce bonheur d'être époux,
Soligni, pardonnez, est-il donc fait pour vous?

SOLIGNI.

Tu brûles que j'épouse: ah, raisonnons de grace.
Que n'êtes vous, Monsieur, un moment à ma place!

SAINT-GERAN.

A ta place, dis-tu?.. Votre oncle, Soligni,
M'a...

SOLIGNI.

J'entends; gagne moi ce procès, mon ami,
Et ne m'honore plus de pareille apostrophe.

SAINT-GERAN *veut encore lui parler & faire un dernier offert sur lui-même, son trouble l'en empêche; il sort.*

SOLIGNI *seul.*

Eh bien, je parirois qu'il se croit Philosophe...
Ne vient-on pas?

SCENE V.

Madame DE LIMEUIL, GERCOUR, SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, apperçevant Madame de Limeuil.*

VOyons si tout eſt à mon gré.

Madame DE LIMEUIL *à part, appercevant Soligni.*

Je me le ſuis promis, je le déchifrerai.

GERCOUR.

Baiſe-moi, mon enfant, & la main de Madame: Vîte. Sa fille enfin va devenir ta femme.

SOLIGNI *préſente un ſiege à Mde. de Limeuil.*

Madame DE LIMEUIL *à part.*

Diſſimulons un peu.

GERCOUR *prenant un fauteuil.*

Ton oncle ſe réſout
A te donner..

SOLIGNI *s'aſſéyant auſſi.*

Je ſçais que vous me donnez tout;
C'eſt le bruit de Paris, mon cher oncle.

Madame DE LIMEUIL *à part.*

Il eſt preſte.

SOLIGNI.

Mais je ne ſuis pas ſeul; &, ſans être modeſte,

Je dois, à vos bontés, recommander ma sœur.

GERCOUR *en riant.*

Tu crois que je l'oublie?

Madame DE LIMEUIL.

Il nous montre un bon cœur.

SOLIGNI *à Madame de Limeuil.*

C'est qu'avant tout, mon oncle aura pensé peut-être,
Trop pensé surement que son neveu... doit être
Héritier de son nom, & que ce nom connu
Par un certain éclat veut être soutenu.

GERCOUR *riant.*

Il se fait de mon nom une idée un peu grande.

SOLIGNI.

Le bonheur de ma femme est ce que je demande.
Que ne leur faut-il pas? consultez les époux.

SOLIGNI.

En parure, chevaux, ameublements, bijoux,
Soupers, petite loge, & même fantaisie!
Avoûrai-je mon foible? Un goût, une folie,
Qu'il me faudroit combattre, en disant: *je ne puis*,
Me flétritoient le cœur; voilà comme je suis.

GERCOUR.

Ce délire m'enchante.

Madame DE LIMEUIL *à part, avec réflexion.*

Il est adroit.

GERCOUR.

Madame,
Nous aurons un époux amoureux de sa femme;
Il en sera parlé; tu me plais fort. Eh bien,
Sois l'arbitre du sort de ta sœur & du tien:
Prononce.

SOLIGNI.

Vous ſçavez combien elle m'eſt chere...

Madame DE LIMEUIL.

Mais...

SOLIGNI *à Madame de Limeuil.*

Mais, dans ſa Province, à l'ombre de ma mere,
Cet enfant, c'eſt un ange, en a comme hérité
Ce goût de modeſtie & de ſimplicité
Si précieux, dit on, à qui l'a pu connoître.

Madame DE LIMEUIL.

Néceſſaire au bonheur.

SOLIGNI.

A la vertu peut-être.

GERCOUR.

Le bonheur, la vertu! Marchons, explique-toi.

Madame DE LIMEUIL *d'un air fin.*

Mais il s'explique aſſez: un uſage, une loi,
(Dans plus d'une famille uſage héréditaire)
Eſt de créer un chef, qui, ſeul dépoſitaire
Des titres & des biens, tranſmet le rang, le nom,
Perpétue, en un mot, l'éclat d'une maiſon.
Il ne dit rien de plus.

SOLIGNI.

Je crois qu'un homme ſage
Peut bien ne pas en tout adopter cet uſage

GERCOUR.

Il lui paroît cruel & bon à ſupprimer.

SOLIGNI *vivement.*

Mon cher oncle, s'il faut librement s'exprimer,
Je crains fort que ma ſœur, que je crois bien connoître...

GERCOUR.

Tu m'alarmes.

Madame DE LIMEUIL *à part.*

Ceci prend couleur.

SOLIGNI.

Oui, peut-être
A-t-elle un goût...

GERCOUR *se rapprochant de son neveu.*

Plus bas; pour qui ?

SOLIGNI.

Qu'assez souvent
On veut en vain combattre.

Madame DE LIMEUIL.

Un goût pour le couvent.

SOLIGNI.

Oui; Madame.

Madame DE LIMEUIL *se détourne & sourit.*

GERCOUR.

Quoi donc, sa sœur !.. Quelle démence !
Je sçaurai la guérir de ce reste d'enfance;
C'est moi qui t'en réponds : cesse de t'effrayer.
J'aime, j'aime Julie, & veux la marier.

SOLIGNI.

Marier qui?

GERCOUR.

Ta sœur. Je ne le conçois gueres :
Est-ce qu'on ne marie au monde que les freres ?
Je veux également voir ici, près de toi,
Ses enfants & les tiens jouer autour de moi.
Sans m'être marié, je me croirai grand'pere.

SOLIGNI.

Mon oncle, des enfants ! dans Paris ! Eh, qu'en faire,
Si l'on n'est pas...

Madame DE LIMEUIL.

Très-riche !

GERCOUR.

On l'eſt toujours aſſez:
Que veut-il dire donc ? Mais vous l'enhardiſſez...

SOLIGNI *bas à ſon oncle.*

Ce ſont ſes petits-fils.

GERCOUR *avec humeur.*

Aime un peu moins ta femme.
Ecoute, & réſumons. *Ses petits fils !* .. Madame,
De mon bien, par contrat, je voulois aujourd'hui
Faire un partage égal entre ſa ſœur & lui.
Mais à l'avantager je vois que l'on m'oblige:
Je lui donne ma charge; & ſeulement j'exige
(Tu veux être ſans doute utile à ton pays,)
Que tu l'exerces.

SOLIGNI *à part.*

Ciel !

GERCOUR.

Je crois que tu pâlis.

Madame DE LIMEUIL *d'un air bon.*

Mais la condition nous paroît un peu dure:
On peut être ſans goût pour la Magiſtrature.

GERCOUR *ſe levant.*

Mais vous me le gâtez, Madame; & je ne peux
Entendre de ſang froid des mots ſi dangereux.
Il n'a voulu ni faire, en homme de finance,
Par un travail léger, une fortune immenſe,
Ni défendre ſon Prince au péril de ſes jours,
Ni ſe mêler en rien des intérêts des Cours,
Ni d'un Abbé vermeil étaler la figure;
Il ſe réſervoit donc pour la Magiſtrature.
Vous agréez ſans doute un gendre Magiſtat,

Et Madame permet qu'on ſerve un peu l'Etat.

SOLIGNI.

Nos plus chers intérêts, après tout, ſont les nôtres.
S'enchaîner par devoir au ſervice des autres ?..

Madame DE LIMEUIL.

Il neſt pas très-flatté de cet excès d'honneur.

SOLIGNI.

On ne ſe doit enfin qu'à ſon propre bonheur.

Madame DE LIMEUIL *ſe leve tout-à-coup, le ſalue d'un air ironique, & ſort.*

GERCOUR *ſtupefait, la regardant, regardant ſon neveu.*

Q'ueſt-ce donc! Quoi, Madame!..

Il la ſuit, & demeure ébahi au milieu du Théatre.

Elle fuit!

SOLIGNI *immobile,*

Quel ſilence!

SCENE VI.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

CIEL, & je me plaignois de ſon trop d'indulgence!
Tes grands mots, les raiſons que tu viens m'alléguer,
Ton amour paternel t'a fait extravaguer.
Apprends qu'il ne faut point outrer les vertus même.

SOLIGNI.

Quoi! Je prends un parti, que je puis dire extrême,
J'épouſe! Je conſens à tripler mes beſoins,
Je veux bien m'enchaîner, *me* fatiguer de ſoins!
Prodiguer *ma* fortune au luxe d'une femme,
A ſes enfants, pour eux, ainſi que pour Madame,
Me ſacrifier, *moi*; comme un ſot entaſſer;
Quand je devrois jouir, pour d'autres amaſſer.
Si *moi* j'immole ainſi toute *mon* exiſtence,
A des indemnités j'ai quelque droit, je penſe.

GERDOUR *qui pluſieurs fois a regardé d'un air inquiet du côté par où Madame de Limeueil eſt ſortie.*

Et *moi*, *moi*, j'ai beſoin de te voir marié;
De ce bruſque départ, *moi*, je ſuis effrayé;
Moi, je te veux époux, Magiſtrat, quelque choſe;
Ce n'eſt pas à ton âge enfin qu'on ſe repoſe.

Crois que je ſerai juſte & doterai ta ſœur.
De ſes charmes dans peu fortuné poſſeſſeur,
Ton ami Saint Géran deviendra ton beau-frere.
Je ſuis touché pourtant des regrets de ta mere...

très-haut.

Répare ta ſotiſe, & dans nos entretiens
Laiſſe tes *moi* ſur-tout pour ne ſonger qu'aux miens.
Si tu m'aimes enfin, donne-m'en quelque preuve.
Mais ma bonté pour toi te ſemble à toute épreuve!
Mon cher neveu, ſongez qu'elle peut le laſſer.
C'eſt en la méritant qu'il faudroit l'exercer.
Je veux pour votre honneur qu'elle ſoit applaudie.
Je ne ſuis pas un oncle enfin de Comédie,
Une dupe, un Géronte; &, malgré vous, Monſieur,
Je ſçaurai, je le dois, faire votre bonheur.
Moi, moi !.. C'eſt *moi*, cruel, que ton deſtin regarde.
Enfin ton mariage & ma charge. Prends garde.
Songes-y.

Il ſort.

SCENE VII.

SOLIGNI *ſeul, ſe retournant vers ſon oncle ſorti.*

VOTRE charge? Un éternel ennui;
Un dévoûment ſtupide aux intérêts d'autrui!

à lui-même, en ſouriant de dépit.

Et ſous un autre joug il veut que je m'engage,

De

De l'hymen de ma ſœur ſe fait la douce image
Me tourmente à plaiſir de ſes ſoins obligeans:
Cet homme ſe croit né pour marier les gens.
Mais quoi ! De nœuds cruels faut il que je me lie ?
Une charge ! une femme ! & l'hymen de Julie !
D'une ſorte d'effroi je me ſens agiter.
C'eſt acheter ſon bien, ce n'eſt pas hériter.
A ſon patriotiſme, oui, je veux me ſouſtraire.
Mais comment ! mais pourrai je eſquiver ſa colere ?
Cela ne ſera point très-facile, je croi.
N'importe ; & n'oublions ici ni lui, ni moi.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LIMEUIL, Madame DE MELFON, LIMEUIL.

Madame DE LIMEUIL *tient ſes enfants par la main, & les amene en ſilence au fond du Théatre.*

LIMEUIL.

POURQUOI ce front ſévere ?

Madame DE LIMEUIL.

Ecoutez, mes enfants :
J'ai vécu malheureuſe un peu plus de trente ans;
Trente ans & trente jours ſous le plus dur empire.
Feu mon mari, (pardon, tout Paris peut le dire,
Son nom étoit cité; je ne vous apprends rien;
Victimes comme moi, vous le ſçavez trop bien.)
Dans l'Univers entier il ne vit que lui-même;
Il ne tenoit qu'à lui par goût & par ſyſtême:

De ſes humbles ſujets Deſpote environné,
Tout ce qui reſpiroit pour lui ſeul étoit né.
Tout pour lui, rien ſans lui, telle étoit ſa manie.
Ne pouvoit-il dormir ? auſſi-tôt l'inſomnie
Devenoit un devoir pour toute ſa maiſon :
Dormoit-il ? L'Univers dans un calme profond
Devoit s'anéantir. Une nuit (en ſoixante,
J'ai retenu l'année ;) on me croyoit mourante,
D'une heure ou deux peut-être on hâte ſon réveil,
Le ſot qui n'avoit pas reſpecté ſon ſommeil,
Reçut à ſon lever une leçon très-forte,
Deux jours après eut tort, & fut mis à la porte.
Et l'aimable mari dont il te fit préſent !
Un rieur hébêté, le plus triſte plaiſant,
Louche & vieux, & pourquoi ? C'eſt que feu votre pere
N'ayant que peu d'amis, étoit fort ſédentaire,
Et que Melfon, les ſoirs, venoit aſſidument
Ou faire ſon piquet, ou narrer longuement.
L'heureux choix pour ſa fille !

Madame DE MELFON.

Eh, de grace, ma mere...

Madame DE LIMEUIL.

Mes enfants, ce n'eſt point un ſonge, une chimere ;
A mes yeux mon mari vient de ſe remontrer ;
Il vit : dans la famille il eſt prêt à rentrer,
à ſa fille. à ſon fils.
C'eſt Soligni. J'ai vu ce Soligni, qu'elle aime,
Déshériter ſa ſœur.

LIMEUIL.

Quoi !..

Madame DE LIMEUIL.

Sa ſœur, elle-même...
Ne recule donc point.

Madame DE MELFON.

Je lui sçais des défauts;
Et dont j'ai même osé lui dire quelques mots:
Mais il est bon.

Madame DE LIMEUIL.

Pour lui.

Madame DE MELFON.

Je négligeois de suivre
Mon procès, par exemple; il veut bien le poursuivre,
Vous en doutez peut-être; il vous faut un témoin:
Consultez son ami.

Madame DE LIMEUIL.

Je n'en ai pas besoin.

en riant.

Il daigne apparemment travailler pour lui-même,
Il voit dans ce procès ta fortune qu'il aime.

à son fils.

Et toi, d'un autre amour tu viens me tourmenter?
Il ne te suffit pas, cruel, de t'entêter
D'un état meurtrier dont le nom me désole,
Qui souvent, tu le sçais, me fait devenir folle?
Tu veux encore... Eh, crois à mes pressentiments,
Un beau frere pareil te peseroit long temps.

Madame DE MELFON.

Mais il a des amis...

Madame DE LIMEUIL.

Dont il se sert, je gage.

LIMEUIL.

Aux vertus de Julie, eh qui ne rend hommage!

Madame DE LIMEUIL.

Oserois-tu m'en dire autant de Soligni?

Madame DE MELFON.

Ses parents l'aiment tous.

Madame DE LIMEUIL.

Sont-ils aimés de lui ?

LIMEUIL.

A son oncle sans cesse elle se sacrifie.

Madame DE LIMEUIL.

Elle? Cela se peut ; pour lui, je l'en défie.

à Madame de Melfon.

Songe, songe au malheur de vivre un siecle entier
Avec un de ces gens ou de marbre ou d'acier,
Qui d'eux-mêmes, sans cesse & par tout idolâtres,
De leur *moi* tyrannique amants opiniâtres,
S'honorent d'un regard & d'un culte assidu,
Qui bornent l'Univers à leur individu,
Appellent la bonté Ridicule ou foiblesse,
Qui n'aiment rien, mais rien, pas même leur maîtresse ;

à voix basse.

Feu Monsieur de Limeuil en eut... assez, je croi,
Qu'il n'aimoit guere moins ou guere plus que moi.

Madame DE MELFON.

Ciel, sur un premier choix déjà tyrannisée !..
Ma mere... Je suis libre.. & très-autorisée...

Madame DE LIMEUIL *prenant la main de sa fille.*

Si tu peux te haïr; me haïr à ce point,
A tes noces d'abord, non, je n'assiste point ;
Je ne le signe pas ce contrat qui m'irrite.

à son fils.

Toi, tu n'es pas majeur, & je m'en félicite.

à elle-même.

Dieux, avec mon mari j'ai bien assez vécu ;
Je n'y veux point revivre.

Elle s'en va ; le frere & la sœur se regardent quelque temps. Mde. de Melfon la suit.

SCENE II.

LIMEUIL *seul.*

AI-JE bien entendu!
Pourquoi l'hymen d'un fils dépend-il de sa mere?

Il apperçoit Julie.

SCENE III.

JULIE, LIMEUIL.

LIMEUIL.

JE suis au désespoir. Elle sort : votre frere...
Son nom seul, pardonnez, la met presque en fureur.
C'est peu de s'opposer à l'hymen de ma sœur;
Elle m'a défendu de penser à vous même.

JULIE.

à part.

Quoi, Limeuil!.. Se peut-il? Quelle rigueur extrême!

LIMEUIL *à part.*

De cet état cruel ne pourrois-je sortir!

JULIE.

Votre mere ne peut, dites-vous, consentir...

A l'hymen de mon frere?

LIMEUIL.

Eh daignez dire au nôtre.
Que ma douleur au moins jouiſſe de la vôtre.
Ma ſœur peut à ſon gré diſpoſer de ſa main,
Et l'oſera peut-être; elle eſt aimée; enfin
On le lui dit du moins: & moi, quelle injuſtice!
Moi, puni d'être jeune, il faut que j'obéiſſe,
Que je prenne la loi de cœurs indifférents,
Et je dois être heureux... par avis de parents!

JULIE.

Ah, ſi j'aimois; Limeuil, vous ſeriez plus à plaindre,
C'eſt ſur-tout à vos yeux qu'il faudroit me contraindre.
Votre mere à jamais me défend d'être à vous...
Près de la mienne, hélas, mes jours étoient ſi doux!
Avec la douleur la plus marquée.
Ce cœur eſt libre au moins... & je... m'en félicite.

LIMEUIL.

Ciel, eſt-ce un tel aveu que le mien ſollicite!
De ma mere & de vous je ſçaurai me venger;
Je vais être par-tout ou ſera le danger;
Je brûle d'y courir, & n'ai plus d'autre envie
Que d'être (il le faut bien) prodigue de ma vie.

JULIE *lui ſaiſiſſant la main.*

Vous me faites frémir. Obtenez déſormais
L'aveu de votre mere...

LIMEUIL.

Et le vôtre? Jamais.

JULIE.

Celui de votre mere... eſt le plus difficile.

LIMEUIL.

Qu'entends je ! ſon refus devoit donc m'être utile !

Il lui baiſe la main.

Il me déſeſperoit ; je dois m'en réjouir.
Sans lui de mon bonheur je n'aurois pu jouir.
Eſt-il vrai ? Cet eſpoir n'eſt pas imaginaire ?
Vous m'aimiez ? Je n'ai pas le malheur de déplaire.

JULIE.

Vous !.. Ce penible aveu doit il ſe répéter ?

LIMEUIL.

Que je l'entende encor pour ne pas en douter.

JULIE.

Ciel, j'apperçois mon frere ! A-t-il pu nous entendre ?

LIMEUIL *troublé.*

Raſſurez vous.

JULIE.

Peut-être il vient pour vous ſurprendre,
Exprès pour vous parler.

LIMEUIL.

Pour me parler !

JULIE.

J'ai ſçu
Que ſeul avec mon oncle il s'eſt entretenu,
Et que ſouvent mon nom eſt ſorti de ſa bouche.
Il m'aime, & s'intéreſſe à tout ce qui me touche.
A nôtre inſçu peut-être il vouloit...

Elle n'oſe achever.

LIMEUIL.

Nous unir ?
J'ai peine à le penſer.

JULIE.

Mais je le vois venir.

Elle s'en va.

LIMEUIL.

Je l'attends : vous sçaurez tout ce qu'il va me dire.

SCENE IV.

LIMEUIL, *& dans le fond du Théatre* SOLIGNI.

SOLIGNI *à part, s'avançant.*

ENFIN ma mere écrit comme je le desire.
Le départ de Julie est à peu près fixé,
De loin, pour son hymen on sera moins pressé.

LIMEUIL *à part.*

Pourrai-je réussir à ramener ma mere ?

SOLIGNI *à part.*

Le mien, il faut le rompre, & bientôt, & j'espere,
Sans brusquer le cher oncle.

LIMEUIL *à part.*

Il ne m'apperçoit point.

SOLIGNI.

Cette maudite charge est bien un autre point.
Il apperçoit Limeuil, & tout-à-coup d'un air rêveur & gai.
Il faut que ce Limeuil me serve à quelque chose...

En faire un Préſident ? cela ſeroit bon. *haut.* J'oſe
Vous diſtraire, Monſieur. Je médite un projet
Très-important pour vous.

LIMEUIL.

Pour moi !

SOLIGNI.

J'ai pour objet
Votre bonheur. Cauſons.

LIMEUIL *étonné.*

Mon bonheur !

SOLIGNI.

Oui, le vôtre.
Je ne me pique pas de valoir mieux qu'un autre;
Mais d'une idée heureuſe il faut vous prévenir :
A mon oncle lui-même elle peut convenir.
Il a pour vous, Limeuil, une eſtime infinie,
Et de plus, ſa famille à la vôtre eſt unie.

LIMEUIL *avec tranſport.*

Je ſerois trop heureux de ſerrer ces liens.

SOLIGNI.

L'expreſſion me flatte, & vos vœux ſont les miens.

LIMEUIL.

à part. *haut.*
Julie a deviné. Vous eſpérez ?...

SOLIGNI.

J'eſpere
Qu'on pourroit décider mon oncle à cette affaire,
Pour peu, bien entendu, qu'on eut ſoin d'appuyer.

LIMEUIL *à part.*

Ceci n'eſt point obſcur ; il veut nous marier.

SOLIGNI.

Je vois pourtant...

LIMEUIL.

Quoi donc, que voyez-vous ?

SOLIGNI.

Peut-être...

LIMEUIL.

Une difficulté ? Faites-la moi connoître.

SOLIGNI.

Mais un nouvel état... des devoirs sérieux...

LIMEUIL.

Ils me seroient sacrés.

SOLIGNI *à part.*

Il accepte.

LIMEUIL *à part, avec joie.*

Grands Dieux !

Portant la main sur le cœur de Soligni.

Ce cœur n'est pas connu. Je lui rendrai justice :
J'instruirai tout Paris d'un si rare service.
Vous faites mon bonheur.

SOLIGNI.

Vraiment !

LIMEUIL.

Vous m'enchantez ..
Permettez, Soligni...

SOLIGNI.

Cher Limeuil, permertez !..

Ils se serrent dans les bras l'un de l'autre, & restent quelque temps muets d'attendrissement & de joie.

LIMEUIL *lui tendant la main.*

Je serai désormais votre ami le plus tendre.

SOLIGNI.

Oh çà, puisque si bien nous sçavons nous entendre,

Dès ce jour à mon oncle il faut vous adresser,
D'un cercle de parents l'investir, le presser.
Que disoient-ils donc tous de votre ardeur guerriere,
De ce noble engoûment pour l'état militaire ?
Ce que c'est que les bruits!

LIMEUIL.

On ne se trompe pas.

SOLIGNI.

On ne se trompe point!

LIMEUIL.

Quel obstacle, en ce cas,
Voyez vous?..

SOLIGNI *riant.*

Quel obstacle!

LIMEUIL.

Oui.

SOLIGNI.

La demande est bonne!
Vous ne voulez pas être, au moins je le soupçonne,
Colonel à la fois & Président?

LIMEUIL *très-étonné.*

Qui, moi,
Président!

SOLIGNI.

Président, oui sans doute.

LIMEUIL.

Ma foi,
Je ne vous entends plus.

SOLIGNI.

Comment, la chose est claire;
La charge de mon oncle!

LIMEUIL.

LIMEUIL.

à part.

Ha! l'offre eſt ſinguliere!

SOLIGNI.

Vous acceptez d'abord d'un air très-empreſſé,
Avec enthouſiaſme; & vous voilà glacé!
Songez donc; votre nom dans la Robe eſt illuſtre,
Et, créé dans la Robe, il lui doit tout ſon luſtre.
Pere, aïeul, biſaïeul, je ne vous l'apprends pas,
Tous les Limeuils, les bons, ont été Magiſtrats...

LIMEUIL *encore troublé.*

Vous ſçavez mieux que moi... ma généalogie.

SOLIGNI.

Vous avez des talents, des mœurs, de l'énergie,
Un goût pour le travail qu'on ſe plaît à citer:

Il le prend par la main.

Vous ſerez un grand Juge, à ne vous point flatter.
Ainſi que ſes dangers, la guerre a ſes intrigues.
Dans la Robe, on n'eſt point éclipſé par des brigues;
On ſert auſſi l'Etat; on voit très-volontiers,
On voit autour de ſoi vieillir ſes héritiers:
Et puis, entendez donc votre mere alarmée,
Oſant à peine ouvrir des lettres de l'armée,
Traînant des jours plaintifs au déſeſpoir livrés,
Faiſant chaque campagne encor que vous ferez.
Ah cruel!

LIMEUIL *à part.*

O Julie!

SOLIGNI.

Une mere tremblante!

LIMEUIL *à part.*

Il me donne peut-être une idée excellente.

SOLIGNI.

Vous voilà décidé.

LIMEUIL *à part.*

Dieux, ſi par ce moyen
Je pouvois parvenir!..

SOLIGNI.

Que dites-vous donc?

LIMEUIL *héſitant.*

Rien.
Je dis que ce n'eſt point un ſervice ordinaire.

SOLIGNI.

Je le crois.

LIMEUIL.

Soligni, vous croyez que ma mere...

SOLIGNI.

En ſeroit tranſportée.

LIMEUIL.

Ah je m'en flatte auſſi.
Mais je crains que votre oncle...

SOLIGNI.

Il en ſeroit ravi.

LIMEUIL.

Ce ſeroit un moyen d'obtenir... ſon eſtime?

SOLIGNI.

Il vous reſpecteroit.

LIMEUIL.

Cet eſpoir me ranime;
Et ce n'eſt point, Monſieur, m'obliger à demi.

à part. haut.

Je pourrois être un jour... ſon neveu, ſon ami?..
Allons, votre éloquence a ſur moi trop d'empire.

SOLIGNI.

Fort bien.

SCENE V.

SOLIGNI, LIMEUIL, DUPRE'

SOLIGNI.

ET Saint-Géran ?

DUPRE' *essoufflé.*

A peine je respire.

SOLIGNI.

Parle & respire après.

DUPRE'.

Il n'a point reparu.

SOLIGNI.

Retourne.

DUPRE'.

J'ai, chez lui, cinq fois au moins couru.

SOLIGNI.

à Limeuil.

Paresseux. Mais sur-tout du secret, du silence,
Ne me commettez pas.

LIMEUIL.

J'entends. J'ai l'espérance
D'être aidé de ma mere.

SOLIGNI.

Aidé très-puissamment;
J'y compte. Mais adieu.

LIMEUIL *à part, en sortant.*

Cet ami d'un moment

Me ſert plus qu'il ne veut, & plus que lui peut-être.

SOLIGNI *à part, le voyant ſortir.*

Je le tiens donc : & d'un.

DUPRE' *appercevant de loin Saint-Géran.*

Vous l'allez voir paroître.

SOLIGNI.

Bon.

SCENE VI.

SOLIGNI *ſeul.*

LIMEUIL dit très-bien, ſa mere va l'aider :
Mon oncle la ménage, & pourra lui céder ;
Je gagnerai du temps. Oui ; mais faut-il que j'aime !
Et ſuis-je juſques-là l'ennemi de moi-même ?..
Il faut ſçavoir ſe vaincre, & maîtriſer ſon cœur.
C'eſt rompre mon hymen & celui de ma ſœur ;
Oh, ce double ſuccès me paroît impayable.

SCENE VII.

SOLIGNI, SAINT-GERAN.

SOLIGNI.

MAis, mon cher Saint-Géran, vous êtes introuvable:
Que devenez vous donc?

SAINT-GERAN.

Je suis à ce procès
Dont je verrai la fin, &, je crois, le succès,
Qu'on juge au moment même, Abrege, je te prie,
Car je vais me sauver.

SOLIGNI.

Non, car je te marie.

SAINT-GERAN.

Tu veux me marier!

SOLIGNI.

Tu t'occupes de moi;
Il faut bien qu'à mon tour je m'occupe de toi.
Une beauté, piquante, &, quant au caractere,
L'esprit & la fortune, objets à ne point taire...

SAINT-GERAN.

Fortune, esprit, gaîté, raison, charmes, douceur
Elle a tout, tu le veux, je le crois: serviteur.

SOLIGNI *le retient.*

SAINT-GERAN.

Faut-il te l'avouer? Cette *beauté* peut-être

Compteroit sur mon cœur ; je n'en suis plus le maître
Ne m'arrête donc plus; trève à de vains propos.

SOLIGNI.

Quoi, vous aimez?

SAINT-GERAN.

Oui ; j'aime.

SOLIGNI.

Ah, fort mal à propos!

à part.

Aimeroit-il ma sœur?

SAINT-GERAN.

Cesse, je te supplie...

SOLIGNI.

Ton amour, Saint Geran, peut être une folie:
Le choix que fait un tiers est toujours plus sensé.
Parle moi sans détour : es-tu bien avancé?

SAINT-GERAN, *à part.*

Ceci devient cruel.

SOLIGNI *d'un air inquiet.*

Selon toute apparence,
Tu peux te croire aimé?

SAINT-GERAN *très-ému.*

J'aime sans espérance.

SOLIGNI.

Bon, tant mieux! Or écoute : on peut très-bien guérir
D'un objet par un autre.

SAINT-GERAN.

Irai-je m'attendrir,
Epouser par ton ordre! Adieu.

Il s'en va.

SOLIGNI.

Mais daigne apprendre..

SAINT-GERAN.

Rien.

SOLIGNI.

Son nom seulement.

SAINT-GERAN.

Je ne veux pas l'entendre.

SOLIGNI.

Parbleu, vous l'entendrez : mais où courez-vous donc ?

SAINT-GERAN.

Servir, j'ai trop tardé, Madame de Melfon.

Il sort.

SOLIGNI.

Cruel homme, c'est elle.

SAINT-GERAN *qui rentre.*

Eh quoi, c'est ?..

SOLIGNI.

Elle-même.

SAINT-GERAN *avec joie.*

Qu'il s'agit ?..

SOLIGNI.

D'épouser.

SAINT-GERAN.

Ma surprise est extrême.
Vous ne l'épousez pas ?

SOLIGNI.

J'ai bien réfléchi ; non.

SAINT-GERAN *avec transport.*

Quoi, je !... Mais que dira Madame de Melfon ?
Au moment où pour vous demandée & promise...

SOLIGNI.

Elle sera flatée encor plus que surprise.
Parle-lui, si tu veux, d'un amour très-discret,
D'un feu mal étouffé, depuis long temps secret.
Jure que tu ne peux vaincre sa violence,
Et que, las en un mot de souffrir en silence,
L'impérieux amour dont tu subis la loi,
En triomphe, à ses pieds, t'amene malgré toi;
Un de ces vieux Romans faits à toutes les belles,
Et qui, comme l'on sçait, sont toujours neufs pour elles.

SAINT-GERAN.

Ton ami passeroit pour un monstre à ses yeux.

SOLIGNI.

Jamais ces monstres-là ne furent odieux.

SAINT-GERAN.

Elle t'aime : comment croire que je lui plaise !

SOLIGNI.

Oh, là-dessus encor je vais te mettre à l'aise.
De ma façon d'aimer elle se plaint déja ;
Elle t'a pris pour juge : il faut partir de-là.
Dis-lui que, peu commode, exigeant par système,
Je serois un époux... amoureux de lui-même ;
Que tu vois à regret son bonheur compromis ;
Que tu me sçais par cœur comme on sçait ses amis ;
Que peut-être j'irois jusqu'à la tyrannie :
Je te permets, tu vois, même la calomnie.
Je t'en remercîrai.

SAINT-GERAN.

Mais toi-même tantôt...

SOLIGNI.

Mais tu ne vois donc pas que c'eſt ce qu'il te faut ?
Laiſſe, mets de côté cet amour ridicule,
Ce feu triſte & ſecret qui te mine ou te brûle.

SAINT-GERAN.

Eh quoi, de tant d'attraits je vous ai cru charmé !

SOLIGNI.

Je ne me ſouviens pas d'avoir autant aimé ;
Mais tu ne nieras point qu'on peut s'aimer ſoi-même,
Et je dois redouter juſqu'à mon amour même ;
Cet amour l'aideroit à me tyranniſer.
Je me crois trop ſenſible enfin pour l'épouſer.

SAINT-GERAN *d'un air grave & ſenſible.*

Votre oncle, Soligni, tient à ce mariage.
Laſſé de vos refus, ſa fortune & ſon âge
Méritent des égards...

SOLIGNI.

Auſſi, ſans héſiter,
A mon inſçu, mon cher, il faut me ſupplanter.
Héros de l'amitié, par égard pour vous-même,
Ou par pitié pour moi, dans mon péril extrême,
Eh, mariez-vous donc ; il le faut.

SAINT-GERAN.

Soligni !

SOLIGNI.

Saint-Géran ! A quoi donc, à quoi ſert un ami ?
Et tout le genre-humain devenu ſec & triſte,
Dans ce ſiecle de fer n'eſt-il plus qu'égoïſte ?

SAINT-GERAN.

Egoïſte !

SOLIGNI.

Sans doute, égoïste. Ma foi,
Notre meilleur ami n'existe que pour soi.

SAINT-GERAN.

C'est votre intérêt seul qui me...

SOLIGNI.

Dites le vôtre,
Et vous voulez en vain le colorer d'un autre.

à part.

Ces coups-là sont pour moi ; c'est à périr d'ennui.
Il s'enflamme, au moment où j'ai besoin de lui.

haut.

Enfin d'aigne accepter une femme charmante.

SAINT-GERAN.

Tu le veux? j'y consens.

SOLIGNI.

Le procédé m'enchante.

SAINT-GERAN.

D'un procédé pareil n'allez pas me louer.
Celle, celle que j'aime est, je dois l'avouer,
Madame de Melfon.

SOLIGNI.

Quoi !

SAINT-GERAN.

C'est elle, te dis je.

SOLIGNI.

Madame de Melfon ! veillé-je ! quel prodige !
Et tu me conseillois de l'épouser ! Cela
Me confond. Un ami va t il donc jusques-là ?
Les vertus, les grands traits célébrés dans l'histoire,
Les mœurs des tems passés, il faudroit dont les croire?

SCENE VIII.

GERCOUR, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

GERCOUR *accourant avec joie.*

FELICITEZ-vous bien, & félicitez-moi.
O comme il m'a fallu parler, plaider pour toi !
C'étoit preſqu'un orage excité par ſa mere.
Elle avoit tout gâté ; mais j'ai ſçu ſi bien faire
Que le cœur de ſa fille eſt pour nous décidé.
J'eus ce talent jadis, oui, je perſuadai ;
Je perſuade encor.

bas, regardant Saint-Géran.

Ne crois pas que j'oublie,
Lorſqu'il en ſera tems, notre aimable Julie.
Mais, puiſque pour ta mere il faut m'en ſéparer,
Que même ſon départ ne peut ſe différer,
N'augmente pas ma peine : un peu moins de franchiſe ;
Peſe tes mots ; ſur toi ne donne plus de priſe ;
Enfin, ne me va point rebrouiller tout cela,
Et gauchement encor manquer ce parti-là.

à Saint-Géran, d'un air de confidence.

Madame de Melfon, je ne ſçais, m'intéreſſe,
Et j'en ferois plutôt ma femme que ma niece.
Ne vous alarmez pas ; je la lui cede. Adieu.
J'ai ſon conſentement. Mon ami, mon neveu,
Ce mariage eſt fait. Il faut que je te quitte,

à Saint-Géran.

Et pour ma charge encor. Mais je le félicite;
Félicitez-le donc... un air serein, content.

Il joint & serre leurs mains. Soligni & Saint-Géran se regardent quelque temps, immobiles, en silence.

SCENE IX.

SOLIGNI ; SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN.

EH bien?

SOLIGNI.

Nous n'avons pas à perdre un seul instant.

SAINT-GERAN.

Vous n'êtes pas ému !.. Votre oncle qui vous aime,
S'étoit de votre sort reposé sur moi-même;
Et je m'unis à vous pour le désespérer.
Je dois, je vais, avant que de me déclarer,
Lui découvrir du moins...

SOLIGNI.

Vous en êtes le maître ;
Mais, Monsieur, c'est me perdre.

SAINT-GERAN *après avoir hésité.*

Allons, je fais peut-être
Plus que je ne devrois.

SOLIGNI

SOLIGNI *vivement.*

Songe, songe à tenir
Ta promesse.

SAINT-GERAN.

Aide-moi. Je suis prêt d'obtenir :
Tu sçais, un Régiment. Le succès est facile;
Très-connu de quelqu'un qui pourroit m'être utile,
Tu devois lui parler...

SOLIGNI.

Moi !

SAINT-GERAN.

Vous l'aviez promis.
Je crains d'être importun, même avec mes amis;
Voyez.

SOLIGNI *embarrassé.*

Je vais écrire.

SAINT-GERAN.

Et moi, je vais attendre.

SOLIGNI *se retournant vers le fond du Théatre.*

De l'encre, du papier.

SAINT-GERAN *à part.*

Il a daigné m'entendre.

SCENE X.

Les mêmes, DUPRE'.

DUPRE'.

MONSIEUR, je vous supplie, un mot aussi pour moi.

SCENE XI.

SOLIGNI *seul.*

QUE d'exigeants mortels ! le monde est plein, je croi,
De cœurs intéressés & tout remplis d'eux-même.
Quand je cede à cet homme une femme qu'il aime,
Ne faut-il pas encor solliciter pour lui ?
N'excédons pas les gens de l'intérêt d'autrui :
D'autres de leur crédit feront pour lui l'épreuve ;
Le mien sera plus neuf. Quant à l'aimable veuve...

Il rêve un moment.

SCENE XII.

SOLIGNI, DUPRE'.

DUPRE' *portant une table & tout ce qu'il faut pour écrire.*

à part.

IL eſt bon une fois!

SOLIGNI *ſe croyant ſeul.*

Il en eſt eſtimé,
Et moi, ſans m'éblouir, je puis me croire aimé...
en ſouriant.
Nous verrons.

Il ſort ſans appercevoir Dupré.

SCENE XIII.

DUPRE' *ſeul.*

IL verra! Que le Ciel le confonde.
Mon inſenſible maître eſt pour lui ſeul au monde.
D'indignation, il jette la table, le papier, l'encre, &c.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LIMEUIL, GERCOUR, LIMEUIL.

GERCOUR *derriere le Théatre.*

MADAME, à mon neveu cette charge eſt promiſe:
Une infidélité ne fut jamais permiſe.
Je lui tiendrai parole : il lui faut un état.

Madame DE LIMEUIL.

Mais ne vous flattez point d'en faire un Magiſtrat;
Et daignez à mon fils accorder ſa demande.

LIMEUIL.

Oui, Monſieur.

GERCOUR.

Jeune encor, que votre fils attende.

Madame DE LIMEUIL.

Cette charge ſeroit ſon bonheur & le mien.

LIMEUIL.

Et peut m'unir à vous par un plus doux lien :
Elle me donneroit peut-être l'espérance,
Et le droit... Trop long-temps j'ai gardé le silence ;
Il faut le rompre enfin, je tombe à vos genoux.

GERCOUR.

Qu'est-ce donc que ceci !

Madame DE LIMEUIL.

Mais, mon fils, osez vous
Sans mon consentement ?...

LIMEUIL.

Ma mere, on me l'enleve.

GERCOUR.

Qui? Quoi ?

Madame DE LIMEUIL.

Traitons la charge.

LIMEUIL *à sa mere.*

Ah, souffrez que j'acheve!

à Gercour.

Mon cœur depuis six mois a nourri cet amour,
Et pendant son absence & depuis son retour,
Je ne puis respirer ni vivre que par elle.

GERCOUR.

Par ma niece, j'entends.

Madame DE LIMEUIL.

Cette audace est nouvelle.

LIMEUIL *à sa mere.*

Ici même, à l'instant, daignez me proposer.
Julie à mon bonheur peut ne pas s'opposer.
Joignez-vous donc à moi ; que Monsieur vous entende
Le supplier. Monsieur, ma mere la demande.

Madame DE LIMEUIL.

Je crois que mes enfants perdent l'esprit tous deux.

GERCOUR.

Pour ma niece en secret je songe à d'autres nœuds.
Pardon ; mon choix est fait, sa main presque donnée,
bas à l'oreille de Madame de Limeuil
Et c'est à Saint-Géran que je l'ai destinée.

Madame DE LIMEUIL *étonnée.*

Quoi donc!

LIMEUIL *avec joie.*

A Saint-Géran!

GERCOUR.

Vous m'avez entendu ;
Je ne m'en dédis pas.

LIMEUIL.

Mon espoir m'est rendu ;
Il aime ailleurs.

GERCOUR.

Comment!

Madame DE LIMEUIL.

C'est ma fille qu'il aime.

GERCOUR.

Lui!

LIMEUIL.

Ma sœur.

GERCOUR.

Se peut-il?

Madame DE LIMEUIL.

Je le sçais de lui-même.

GERCOUR.

Saint-Géran! A ce point peut-on être offensé!

Madame DE LIMEUIL.

Il eſt venu vers moi, timide, embarraſſé,
M'a dit en bégayant quelques mots ſur ma fille,
M'a parlé du bonheur d'entrer dans ma famille,
Si ce choix ne devoit honorer ſon ami.
Moi, vous me connoiſſez, je l'ai vîte affermi,
L'ai pris, mené chez elle. Il jure qu'il l'adore,
Et le jure à ſes pieds, où je le crois encore.

GERCOUR.

Qu'entends je ? ô les amis ! Quel bruſque changement !
Que dira mon neveu ? Mais quoi, dans le moment,
A l'heure où ce procès eſt, graces à ſon zele,
Plaidé, jugé, gagné, devez-vous, pourroit-elle
Lui préférer... & qui !

Madame DE LIMEUIL.

Soyons reconnoiſſans ;
Toutefois, s'il ſe peut, ne perdons pas le ſens.
Sur votre charge au moins nous pourrons nous entendre.

LIMEUIL.

Serez-vous ſans pitié pour l'amour le plus tendre ?

GERCOUR.

C'eſt une ligue ! Il eſt entouré d'ennemis,
Et le pauvre garçon les prend pour ſes amis.
On en veut à ſa charge ; on enleve ſa femme ;
Et ce double complot a l'appui de Madame.
Il faut qu'il ſçache tout. Je dois lui dénoncer
Vous, ſon perfide ami... Mais par où commencer ?

Il ſort la tête troublée.

Madame DE LIMEUIL.

J'appuîrai Saint-Géran de toute ma famille...
Je vous aimerois mieux, vous, Monſieur, pour ma fille.

LIMEUIL.

Je le ſuis, permettez.

Madame DE LIMEUIL.

Non... inutiles ſoins.
Je te défends d'aimer, ou d'épouſer du moins.
Tel-beau-frere, croi-moi...

LIMEUIL *eſt ſorti.*

SCENE II.

Madame DE LIMEUIL *ſeule.*

C'Est une choſe affreuſe :
Je n'ai que deux enfants, (qui m'ont vu malheureuſe ;)
Mon malheur n'y peut rien ; il eſt perdu pour eux,
Et le démon d'hymen les poſſede tous deux.
Maintenant voici l'autre.

SCENE III.

Madame DE MELFON, Madame DE LIMEUIL.

Madame DE LIMEUIL *l'observant de loin.*

A quoi se résout elle?
Dieux, que je dois gémir de la voir aussi bestie!
à sa fille.
Monsieur de Saint-Géran te donne un air rêveur!

Madame DE MELFON.
Vous allez, je le vois, parler en sa faveur.
Convenez cependant qu'il n'est guere excusable;
Et qu'un amant si tendre est un ami coupable.

Madame DE LIMEUIL.
Il t'aime dès long-temps; il cede à ton pouvoir.
C'est moi qui l'encourage & lui permets l'espoir.

Madame DE MELFON.
J'ai mandé Soligni.

Madame DE LIMEUIL.
Fort bien; pour l'éconduire?

Madame DE MELFON.
Mais de ce qui se passe au moins dois-je l'instruire.

Madame DE LIMEUIL.
Vas-tu m'en délivrer?

Madame DE MELFON.
Hélas, je crains que non.

Madame DE LIMEUIL.
Hélas, ne pourrois-tu te rendre à la raison?

SCENE IV.

Madame DE LIMEUIL, Madame DE MELFON, SOLIGNI *dans le fond du Théatre.*

SOLIGNI *à part.*

C'Est pour m'entretenir de mon rival, je pense.

Madame DE LIMEUIL.

Entre de tels amis folle ! ton cœur balance;
Et je te prêche en vain contre les Solignis.

Madame DE MELFON *à sa mere.*

Il vous entend.

Madame DE LIMEUIL.

Monsieur, un moment, je finis.
S'il faut pour ton malheur que tu me contraries,
S'il est écrit au ciel que tu te remaries,
Je te le dis encor, choisis-nous Saint-Géran.
Presque de ton aveu, l'autre seroit tyran.

SOLIGNI *à part.*

Mon affaire va bien.

Madame DE MELFON.

Mais, ma mere !..

Madame DE LIMEUIL.

Prends garde :
Je m'y connois ; c'est nous que le péril regarde.

Madame DE MELFON.

Le péril! Dois-je donc partager cet effroi?

Madame DE LIMEUIL.

Ne pourrai-je du moins être heureuse dans toi !
Eh que ce soit bientôt une affaire conclue :
Donne-lui son congé... Monsieur, je vous salue.

Elle sort.

SCENE V.

Madame DE MELFON, SOLIGNI.

SOLIGNI *à part.*

Il faut la seconder.

Madame DE MELFON.

Eh bien, vous entendez,
C'est le plus inouï de tous les procédés.
A mon cœur, à ma main...

SOLIGNI.

Un autre ose prétendre ?

Madame DE MEL-FON.

Saint-Géran ! La démarche a lieu de vous surprendre.

SOLIGNI.

De son indifférence, ah je serois surpris.
Du bonheur de vous plaire il a connu le prix.
Il vous voit, vous entend ; moi-même, sans alarmes,
J'osai l'entretenir du pouvoir de vos charmes.
Si je puis m'étonner, c'est, à parler sans fard,
Qu'épris depuis long-temps il s'explique si tard.

Madame DE MELFON.

La réponse est flatteuse on ne peut davantage.
Mais il n'ignore point qu'une promesse engage
Il sçait nos sentiments; on le croit votre ami.

SOLIGNI.

Pour vouloir son bonheur, est-il mon ennemi?
Je ne suis pas le seul à qui vous devez plaire:
Où l'amour a parlé, l'amitié peut se taire.

Madame DE MELFON.

N'allez vous pas bientôt, Monsieur, me proposer
De chérir ce rival, même de l'épouser?

SOLIGNI.

Je suis moins généreux de moitié.

Madame DE MELFON.

Qu'est-ce à dire?
Je saisis mal ces mots qu'avec un fin sourire
Vous prononcez à peine.

SOLIGNI.

Il brûle d'être à vous;
Du sort que j'espérois il doit être jaloux:
Et, s'il ne s'agissoit ici que de moi-même...
Mais je dois craindre encor pour vous, pour ce que j'aime.
Ce seul nom de mari gâte celui d'amant.
De plus, j'ai des défauts; & malheureusement
Je n'ai point à vos yeux eu l'art de les soustraire,
Quoique très-animé du desir de vous plaire.
Je vois qu'ils ont frappé Madame de Limeuil:
Juste ou non, sa censure afflige mon orgueil.
Saint-Géran a ses vœux: eh bien, il les mérite;
Fortune, état, bonté, tout pour lui sollicite.
L'hommage d'un rival ne fut jamais suspect;
Et j'ai pour Saint-Géran je ne sçais quel respect.
Je le crois né mari. Je me rendrai justice,

Madame

Madame : on ne peut faire un plus grand sacrifice,
Je vous aime à jamais ; & ce cœur désolé
Par vos sentiments seuls peut être consolé.

Mde. DE MELFON *d'un ton très-ironique.*

Une amitié pareille est sans doute sublime ;
Le trait est d'un cœur noble & vraiment magnanime.
Rival sans jalousie, excuser Saint-Géran,
Et lui sacrifier... C'est-là presque un roman.
Il faut qu'on vous admire & qu'on vous félicite ;
Au rang des vrais amis il faut que l'on vous cite :
Monsieur.

SOLIGNI.

Je n'ai l'honneur d'être *sublime* en rien ;
Votre bonheur m'est cher, & (pardonnez) le mien,
Je les défends tous deux. Voyez nos mœurs, l'usage ;
Souvent un nœud si doux n'est qu'un triste esclavage,
C'est l'oubli de l'hymen qui rend l'hymen heureux :
Et n'être plus aimé de vous.

Madame DE MELFON.

Seroit affreux.
Mais qu'oi, l'amour s'éteint dès qu'il est légitime !
Il auroit des plaisirs sans celui de l'estime !
Notre sexe, Monsieur, est donc bien mal jugé.
A nos yeux la vertu n'est pas un préjugé.
Je veux que mon époux à sa femme appartienne,
Que ses goûts soient les miens, & ma maison la sienne.
Je saurois avec lui vivre en société ;
Les devoirs me sont chers. C'est un plan arrêté,
C'est celui du bonheur.

SOLIGNI.

N'est-ce point trop prétendre ?
Moi... je vous ai voué l'amitié la plus tendre.
L'amitié ne connoît ni contrat, ni serments :
Le monde à l'amitié permet bien des moments,

Les soins, les doux propos, un ton que l'on envie,
Et cette liberté, le charme de la vie...
L'hymen a des langueurs, & de si froids desirs !
L'amitié... consolante a d'éternels plaisirs.

Mde. DE MELFON *à part.*

Que dit-il ? Qu'entend-il ? j'aurois pu me méprendre.

SOLIGNI.

Je n'ose m'expliquer.

Mde. DE MELFON *indignée.*

Je n'ose vous comprendre.

Elle sort.

SOLIGNI *seul.*

Je lui parlois raison ; quel dépit ! Mais le goût...

SCENE VI.

GERCOUR, SOLIGNI.

GERCOUR.

AH ! je te trouve enfin, je t'ai cherché par-tout.
Quelle affreuse nouvelle il faut que je t'apporte !
J'en suis tout hors de moi... te sens-tu l'ame forte ?
Je m'en vais t'effrayer.

SOLIGNI.

D'où naît votre souci ?

GERCOUR.

Tu ne soupçonnes point ce qui se trame ici :
Pour des moindres sujets quelquefois on s'égorge ;
J'ai vu qu'en cas pareil on se coupoit la gorge.
Monsieur, je vous défends une sotte valeur,
Et n'allons pas au crime ajouter le malheur.

SOLIGNI.

Quel crime ? quel malheur?

GERCOUR.

Puisqu'il faut t'en instruire,
Le voici. Sur Limeuil je n'ai rien à te dire;
Limeuil ne te doit rien au moins : mais Saint-Géran,
Ce sage, ce héros, ce cœur sublime & grand!...
Ton généreux ami fait une chose infâme;
Il ne songe à rien moins qu'à t'enlever ta femme.

SOLIGNI.

En êtes-vous bien sûr?

GERCOUR.

Ne va pas t'emporter,
Oui. La mere est pour lui, tu ne peux en douter.

SOLIGNI.

Comment de ses soupirs a-t-on reçu l'hommage ?

GERCOUR.

Mais je ne te vois point dans un accès de rage !
Eh que te faut-il donc pour te mettre en fureur ?
Ce crime d'un ami ne te fait pas horreur ?
Hélas, je t'avois mis presque sous sa tutele.
Aussi, pour cet hymen quand j'implorois son zele,
Mon philosophe étoit sourdement agité ;
Et son trouble perçoit sous un calme affecté.

à Soligni.

C'est qu'il couvoit dès-lors son projet détestable:
On n'a pas l'air serein avec un cœur coupable.

SOLIGNI.

Mon cher oncle, on n'a plus que ces sortes d'amis.

GERCOUR.

Eh quoi! même à ton gré tout sera donc permis?
Ce flegme !

SOLIGNI.

Vous m'avez défendu la colere.

GERCOUR.

Mais, bourreau, c'eſt donner dans un excès contraire,
Et tu m'obéis trop. Pour qui me parles tu?

SOLIGNI.

Pour un ami.

GERCOUR.

Paré d'une fauſſe vertu,
Qui feint de te chérir, & te trahit toi-même;
L'appeller ton ami!

SOLIGNI.

C'eſt un homme qui s'aime;
Il fait ce qu'ils font tous; & peut être aujourd'hui...

GERCOUR.

Ce qu'ils font tous, dis-tu! des méchants comme lui.
A d'auſſi ſots propos faut-il que je réponde!
Qu'imagines-tu donc de plus coupable au monde,
Que ces gens, que ce monſtre autrefois peu connu,
Dont la vie eſt peut-être un forfait continu,
Qu'un être perſonnel?...Tu ſouffres de m'entendre.
Tu ne ſçais ce que c'eſt: je m'en vais te l'apprendre.
L'amitié, l'amitié n'eſt pour eux qu'un trafic:
Je les ai vus ſourire au mot de *bien public*;
Je les ai vus s'armer d'une lâche induſtrie
Pour perdre le grand homme utile à leur patrie.
D'ailleurs, pour s'enrichir, prêts à tout dévorer,
Pour s'illuſtrer eux même, à tout déshonorer.
De dignités, de biens leur eſpérance avide
Fait des jours paternels un calcul homicide.
Point de loi, que la loi qui peut les protéger;
Point de devoirs que ceux qu'ils ont droit d'exiger:
Et ne crois pas qu'ici mon humeur exagere.
Qu'on paie exactement leur rente (viagere),

Que les Acteurs, le soir, soient toujours les meilleurs,
Que le souper soit gai : qu'importe si d'ailleurs
On meurt de faim près d'eux, si l'on trouble la terre,
Si tel Roi veut la paix, tel Ministre la guerre ?
Ils diroient, à l'aspect d'une calamité :
Périssez, j'y consens ; je suis en sûreté.

SOLIGNI.

Mon oncle, vous outrez.

GERCOUR.

Mon neveu, non.

SOLIGNI.

C'est être
Un juge bien sévere ; & mon ami peut-être...

GERCOUR.

Encore !

SOLIGNI.

Mon rival, si vous voulez.

GERCOUR.

Eh bien !

SOLIGNI.

Croyez-vous qu'il n'eût rien à vous répliquer ?

GERCOUR.

Rien
Qui ne pût encor mieux servir à le confondre,
Et d'un monstre...

SOLIGNI.

Monsieur, pourroit-il vous répondre,
Je ne suis point un monstre. Un monstre, dites-vous !
Apprenez que je suis ce que vous êtes tous.
Vous voulez être heureux : n'ai-je pas droit de l'être ?
Chacun, chacun ici brûle pour son bien-être,
Et le fonde souvent sur le malheur d'autrui.

GERCOUR.

Misérable, oses tu !...

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, c'est lui,
Ce n'est pas moi qui parle : écoutons sa défense.

GERCOUR.

Tu veux !...

SOLIGNI.

Pour s'assurer cette heureuse existence
Ce bonheur exclusif, l'un sçait se prévaloir
D'une liste d'ayeux, l'autre de son pouvoir ;
L'autre met à profit & son or & ses vices.
Combien du sceau des loix couvrent leurs injustices !
Les devoirs, les vertus perdent jusqu'à leur nom,
Devenus, grace aux mœurs, des mots de mauvais ton.
Sans vous déshonorer, vous perdez l'honneur même :
C'est, c'est le vice heureux qu'on envie & qu'on aime.
Le foible qui gémit est un être ignoré ;
Le coupable en crédit se voit presque adoré.
Comme vous dispensez le blâme & la louange !
Tout, jusques aux bienfaits, n'est jamais qu'un échange.
Et dans un tel chaos j'irois m'oublier, moi !
Je vivrois pour autrui, quand chacun vit pour soi !

GERCOUR.

Et moi, je vous réponds, malheureux égoïste,
Il regarde le fond du Théatre.
Monsieur de Saint-Géran, vous êtes un sophiste.
Que chacun se conduise & pense comme vous,
De la société les liens sont dissous ;
Plus d'amis, de parents, de fils, de peres même.
(Laissez-moi l'écraser :) votre absurde système
A tout détruit. Ces nœuds formés par nos besoins
Sont un mêlange heureux de bienfaits & de soins.
Le fils rend à son pere, infirme & sans défense,

Les secours que de lui reçut sa foible enfance.
Le plus indépendant a besoin d'un appui.
Pour mieux s'aimer soi-même on doit aimer autrui;
Et n'allez pas me croire un pédagogue austere;
Il ne sera jamais de bonheur solitaire.
Des succès de l'ami, l'ami sçait être heureux:
Oui, le plaisir de l'un est celui de tous deux.
Sans de tristes calculs on veut servir & plaire:
en mettant la main sur son cœur.
C'est-là que d'un bienfait est le plus doux salaire.
Le riche qui tarit les pleures de l'indigent,
Au plus haut intérêt a placé son argent.
Croyez que l'on jouit des sacrifices même:
On sçait vivre, exister, sentir dans ce qu'on aime.
un silence.
Il ne répondra point.

SOLIGNI.

Rien de plus beau; d'accord;
Fantôme éblouissant qué je respecte fort,
Mais ces noms, ces liens, ces chaines que l'on vante,
Habitude, intérêt.

GERCOUR.

Ton ami m'épouvante.

SOLIGNI.

Pour se lier, Monsieur, a-t-on besoin d'aimer?

GERCOUR.

Je l'ai cru soixante ans.

SOLIGNI.

Pas même d'estimer;
„ Et parmi tant d'oisifs que chaque jour rassemble,
„ On vient ou s'amuser ou s'ennuyer ensemble.

GERCOUR.

„ Bourreau!

SOLIGNI.

„ Vous connoissez Orphise & Sélicour,

„ Que le plaisir de nuire a, bien plus que l'amour,
„ Unis depuis un siecle ; Orphise, peu cruelle,
„ Par ses regrets du moins au vice encor fidelle ;
„ Sélicour, qui veut être & se croit persiffleur,
„ Qui rit du coin de l'œil au récit d'un malheur.
„ Là du dénigrement habite la manie ;
„ Toujours la médisance y devient calomnie ;
„ Un talent, un succès n'y peut être annoncé,
„ Et l'éloge jamais n'y fut même pensé :
„ A peine pour les morts pardonnent-ils l'estime.
C'est qu'il leur faut par heure au moins une victime,
„ Qu'ils vivent pour blâmer, pour aiguiser un mot,
„ Qu'ils fêtent un méchant pour mieux jouir d'un sot.
„ Vous croiriez qu'on les hait ou bien qu'on les méprise ;

GERCOUR.

„ Il en est quelque chose.

SOLIGNI.

„ Et cependant, Orphise
„ Voit Sélicour content, le voit presque applaudi ;
„ On est de leurs soupers ; ils ont un Mercredi.

GERCOUR.

„ Et tu prétends ?...

SOLIGNI.

Le monde est une arene immense ;
Une lutte finit, une autre recommence.
Sous des dehors polis les hommes acharnés
L'un de l'autre par-tout semblent ennemis-nés.
O combien j'ai d'amis très-disposés sans cesse
A suborner ma femme & même ma maîtresse !
Et j'aurois la bonté de respecter la leur !
Il faut être opprimé, si l'on n'est oppresseur.
C'est à tître de sot que j'aurois votre estime :
Messieurs, je vous ressemble, & voilà tout mon crime.

GERCOUR *le saisissant avec colere à la gorge.*

Monsieur de Saint-Geran, votre seul intérêt...

SOLIGNI.

Mon oncle, doucement, doucement s'il vous plaît:
Je crois que m'étouffer ce n'est pas lui répondre.

GERCOUR.

Je le hais, je le hais, & je veux le confondre.
Oser calomnier le genre humain, chez moi!
Je te réponds...

SOLIGNI.

A lui.

GERCOUR.

Je lui réponds, à toi,
Que même dans Paris, même au siecle où nous sommes,
Cet odieux portrait n'est pas celui des hommes.
C'est celui d'un troupeau de vices infecté,
Par ses complices même en secret détesté,
Erigeant, pour ne pas se mépriser eux-même,
Quelques abus en regle, & le vice en système;
Croyant que les succès dispensent de l'honneur,
Et non moins qu'aux vertus étrangers au bonheur.
Nos principes, Messieurs, sont différents des vôtres:
Toujours notre intérêt tient à celui des autres.
Trop souvent, je le sçais, nos droits sont combattus;
Mais ce choc est utile; il en naît des vertus.
Et si d'une injustice on me rend la victime,
Je n'ai point & la honte & le remords du crime:
Je rentre dans mon cœur, & je suis consolé.

SOLIGNI.

Ne pourroit-on vous dire?...

GERCOUR.

Il n'a que trop parlé;

Il se laisse tomber dans un fauteuil.

Qu'il se taise. Tu fais le rival magnanime ;
Tu veux être admiré. Le zele qui t'anime
Ne me plaît nullement, & n'est pas naturel;
J'aime qu'on soit blessé d'un procédé cruel.
Concluons. Il nous faut, sans tarder davantage,
Assurer ton état, ton sort, ton mariage,
Rompre tous ces complots : tu le peux ; je le doi.
Et ma charge d'abord ne dépend que de moi.
Mon enfant, vingt Limeuils, aidés d'autant de meres,
Emploîroient vainement les larmes, les prieres,
Pour te l'ôter; ainsi sois calme là-dessus.

Il se leve.

Madame de Melfon, qui t'intéresse plus...
Vole à ses pieds. Je sens que je suis hors d'haleine...

il retombe.

Il ne me faudroit pas encor pareille scene.
Appelle-moi Dupré. Ce Saint-Géran!

SOLIGNI.

Dupré ?

SCENE VII.

GERCOUR, SOLIGNI, DUPRE'.

GERCOUR *continuant d'un air accablé.*

A propos, j'oubliois... j'ai l'esprit égaré..
Notre jeune Limeuil ne veut-il pas encore
Et ma charge & ta sœur !

SOLIGNI.

Ma sœur !

GERCOUR.

Oui, qu'il adore.

SOLIGNI *très-étonné.*

Sans doute il ne ſçait pas qu'elle eſt prête à partir ?

GERCOUR *ſe levant.*

A ce départ, fâcheux, tu m'as fait conſentir:
Ce départ, ce rival, & cet affreux ſyſtême
M'ont ſi fort excédé .. ma foibleſſe eſt extrême.
Soutiens-moi.

Il ſort appuyé ſur Dupré.

SOLIGNI *l'accompagne.*

SCENE VIII.

SOLIGNI, *ſeul.*

QUOI, Limeuil!.. je n'ai rien ſoupçonné,
Rien vu; mais dans quel piége, ô Ciel ai-je donné!
J'ai ſervi ſon amour!... Ce départ néceſſaire
Eſt arrêté du moins; la lettre de ma mere
Le décide, & bientôt...

SCENE IX.

JULIE, SOLIGNI,

JULIE *effrayée.*

QUE s'eſt-il donc paſſé ?
Mon oncle... à ſon aſpect tout mon ſang s'eſt glacé.
Je viens de le revoir chancelant, hors d'haleine,
Et ſon œil égaré me reconnoît à peine.

SCENE X.

JULIE, SOLIGNI, DUPRE'.

DUPRE' *accourant.*

MONSIEUR, votre oncle eſt mal, très-mal.

JULIE *criant.*

Un Médecin.

Elle ſort.

SOLIGNI, *d'un ton bas & ferme.*

Un Notaire.

Il ſort.

DUPRE' *ſeul.*

Cet homme a-t-il un cœur d'airain?

Fin du quatrieme Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Madame DE LIMEUIL, Madame DE MELFON, LIMEUIL.

LIMEUIL.

AH, près de lui, ma mere, il falloit voir sa niece!
Vous auriez admiré l'excès de sa tendresse,
Celui de sa douleur, sa pâleur, son regard;
Comme elle s'empressoit près de ce bon vieillard,
Tremblante, & quelquefois de frayeur immobile!

Madame DE LIMEUIL.

Le Soligni, je gage, étoit, lui, fort tranquille?

LIMEUIL.

J'ai vu couler des pleurs de ses yeux attendris.

Madame DE MELFON.

Il pleuroit?

LIMEUIL.

C'étoit elle. On entendoit ses cris;
La tête enfin perdue, & respirant à peine..

Madame DE LIMEUIL.

Soligni sûrement avoit toute la sienne?

LIMEUIL.

Elle tenoit ſon oncle embraſſé, lui parloit,
D'une voix déchirante autour d'elle appelloit.

Madame DE LIMEUIL.

Lui ?...

LIMEUIL.

Se peut-il encor que ma mere balance !...

Madame DE LIMEUIL.

Il rêvoit, l'œil baiſſé, dans un morne ſilence.

LIMEUIL.

Ma mere, il eſt trop vrai. Mais vous étiez donc-là,
Je ne vous ai pas vue.

Madame DE LIMEUIL.

Oh ! je ſçais ces gens-là.
Leur langue ſi long-temps me fut ſi familliere.
Je pourrois, au beſoin, conter leur vie entiere.
Enfin, ſon oncle eſt mieux ?

Madame DE MELFON.

Beaucoup mieux ?

LIMEUIL.

On le dit

Madame DE LIMEUIL.

Et je puis donc te faire à mon tour un récit,
à ſa fille.
Pour te payer du tien ? Vous permettez ſans doute ?
à ſon fils.
En voici le pendant un peu moins triſte : écoute.
Pour le gain d'un procès on va remercier ;
C'eſt l'uſage, il le faut, uſage ſingulier,
Qu'on feroit auſſi-bien de ſupprimer : n'importe.
Il eſt tel. Nous voilà courant de porte en porte,
Viſitant Conſeillers, Préſidents, Rapporteur,
Et leur parlant à tous du cher ſolliciteur.

„ *Monsieur de Soligni, Monsieur, à notre affaire*
„ *S'est fort intéressé! --- Je ne le connois guere;*
„ *Avec lui seulement j'ai soupé quelquefois. ---*
„ *Vous ne l'avez pas vu? --- Depuis plus de six mois.*
„ *Et pas même son nom: Madame s'est méprise".*

Et j'étois d'une joie, elle d'une surprise!...

Ailleurs: „ *Comment, Monsieur, il ne s'est point mêlé!...*
„ *Personne en ma faveur ne vous a donc parlé? ---*
„ *Pardonnez-moi, Madame; un homme insupportable,*
„ *Pour ne pas vous mentir; à mon lever, à table,*
„ *En sortant, en rentrant, je ne voyois que lui:*
„ *Et si la bonne cause avoit besoin d'appui,*
„ *Monsieur de Saint-Géran en vaudroit bien un autre.*
„ *Avec de telles gens quel métier que le nôtre!*
„ *J'ai vu depuis trente ans bien des Solliciteurs,*
„ *Mais jamais un pareil: homme sensé d'ailleurs".*

Elle regarde sa fille & rit.

Madame DE MELFON.

Comme vous jouissez de tout votre avantage!

Madame DE LIMEUIL *à son fils.*

Par-tout la même scene & le même langage.

Madame DE MELFON *à elle-même.*

Saint-Géran a souffert qu'un rival satisfait
Eût à ses yeux l'honneur, le prix de son bienfait,
Quelle prévention est quelquefois la nôtre,
Et que de tels amis différent l'un de l'autre!

Madame DE LIMEUIL.

Un peu; mais, selon moi, ce couple est bien uni;
Et c'est un Saint-Géran que cherche un Soligni.

Madame DE MELFON.

Et si vous sçaviez tout!

Madame DE LIMEUIL.

Te voilà détrompée.

à ſon fils.

De ce contraſte même elle paroît frappée.

à ſa fille.

Veux-tu me rendre heureuſe ? épouſe Saint-Géran,
C'eſt être un peu moins folle.

Madame DE MELFON.

Hélas !

Madame DE LIMEUIL.

J'ai ſur ce plan,
A ſon inſçu, pour lui ſollicité moi-même ;

à ſon fils.

On l'eſtime à la Cour, & dans le monde on l'aime.
N'eſt-il venu perſonne ?

Un laquais arrive & lui remet un papier.

Ah, voilà juſtement
Ce que je demandois !

Elle lui rend le papier, & lui parle à l'oreille.

Ne perds pas un moment.

Le Laquais ſort.

Madame DE MELFON.

Se peut-il qu'en effet tant de gaîté, de graces
Ne ſoient dans Soligni que de vaines ſurfaces !
Il vient.

Madame DE LIMEUIL.

De ſon aſpect mes yeux ſont trop bleſſés.

Elle ſort.

LIMEUIL *la ſuivant.*

Dans quelle incertitude, ô Ciel, vous me laiſſez !

Madame DE MELFON *fait une révérence froide à Soligni, & ſort.*

SOLIGNI *tient par la main le Médecin de ſon oncle, & s'étonne un moment de tous ces départs bruſques.*

SCENE II.

SOLIGNI, un MEDECIN.

LE MEDECIN.

EH bien?

SOLIGNI.

Nous sommes seuls : éclairciſſez-moi vîte, Docteur. Cet accident ?...

LE MEDECIN.

Ne peut avoir de suite.

SOLIGNI.

Ne me flattez-vous pas?

LE MEDECIN.

Eh non ! Raſſurez-vous. Quatre gouttes d'éther.

SOLIGNI.

Je lui trouve, entre nous, Le teint plombé, l'œil terne : expliquons-nous ensemble, Et, ne vous trompez pas ; il eſt mal, ce me ſemble.

LE MEDECIN.

Il eſt bien.

SOLIGNI.

Vous craignez d'être deſeſpérants, Vous autres Médecins; vous flattez les parents. Soyez dur, s'il le faut.

LE MEDECIN.

Votre oncle, je parie,

Vous rapporte des eaux cinq, dix, quinze ans de vie,
Je ne ſçais pas combien. C'eſt un homme de feu :
Qu'on ne l'irrite pas, & j'en réponds. Adieu.

SOLIGNI.

Vous voulez raſſurer ma tendreſſe inquiette.
Son aſthme...

LE MEDECIN

Il touſſe peu.

SOLIGNI.

Sa voix...

LE MEDECIN.

Beaucoup plus nette.

SOLIGNI.

Mais de ſa ſciatique il eſt fort tourmenté.

LE MEDECIN.

Avec la ſciatique on vit l'éternité.
Il a bon teint, bon œil, bon ſens, bonne mémoire.
Je ne vous flatte point, & vous pouvez me croire.
Que diable, voulez-vous me faire dire enfin
Que votre oncle mourra dans deux jours ou demain.

Il ſort.

SCENE III.

SOLIGNI *ſeul*

Il rêve & ſe promene.

CET homme a le ton bruſque. Un teſtament à faire..

SCENE IV.

SOLIGNI ; SAINT-GERAN.

SAINT-GERAN *avec tranſport , un papier à la main.*

HEUREUX qui t'intéreſſe au ſuccès d'une affaire !

SOLIGNI.

Qu'eſt-ce donc?

SAINT-GERAN.

Mon brevet; & je dois m'excuſer :
J'ai cru que mon ami vouloit me refuſer ,
Ou mollement agir, me faire encore attendre ;
Et ton cœur généreux cherchoit à me ſurprendre.

SOLIGNI.

Ma foi, je n'ai rien fait. Laiſſons cela.

SAINT-GERAN.

Pardon :
Qui n'auroit, à ma place , eu le même ſoupçon !
Si tu viens de parler ou d'écrire de même
Pour ce pauvre Dupré qui ſe plaint, mais qui t'aime,
Comme il te bénira !

SOLIGNI.

Point du tout.

SAINT-GERAN.

Tu comprends.
Qu'il doit pleurer de joie auprès de ſes enfants.

Soligni montre de l'impatience.

SAINT-GERAN.

A mes remerciments eh pourquoi te ſouſtraire?
Entre nous, tu parois d'un froid qui déſeſpere...

SCENE V.

Mde. DE LIMEUIL, SOLIGNI, SAINT-GERAN.

Madame DE LIMEUIL.

JE vous cherche, Monsieur, pour vous féliciter:
Vous pouvez donc enfin ne plus solliciter.

SAINT-GERAN *à Mad. de Limeuil.*

On n'agit point, Madame, avec plus de noblesse.

Madame DE LIMEUIL.

Ah, vous exagerez! votre délicatesse
Met trop de prix...

SAINT-GERAN.

Mais non; daignez en convenir.
Quoi, presqu'à mon insçu me le faire obtenir,
L'avoir sollicité sans étaler son zele,
Traiter un tel objet comme une bagatelle,
Le procédé, Madame, est rare; & je le sens.

Madame DE LIMEUIL.

Vous avez le défaut des cœurs reconnoissans.

SAINT-GERAN.

Peu de gens sçavent l'art de rendre un bon office.
Annoncer, quelquefois c'est gâter un service:
Celui qui peut surprendre est toujours plus flatteur.

SOLIGNI *à part.*

Il me feroit haïr la bonté de son cœur.

Madame DE LIMEUIL.

Mais vous embellissez ce qui ne sçauroit l'être.

. . .

SOLIGNI *bas.*

Laissons cela, te dis-je.

Madame DE LIMEUIL.

Ayant à reconnoître
Vos soins pour ce procès, (plus de déguisement;)
J'ai dû de mon côté pour votre Régiment
Parler à mes amis : j'aime que l'on s'acquitte ;
Et ma fille avec vous n'est pas tout-à fait quitte.

SAINT-GERAN *très-étonné à Soligni.*

Ce n'est donc pas à vous que je devois ?...

SOLIGNI.

Plus bas.

Je me tue à le dire, & tu ne m'entends pas.

SAINT-GERAN.

Madame c'est à vous ?...

SCENE VI.

Les mêmes, Madame DE MELFON, GERCOUR *appuyé sur* JULIE *& sur* LIMEUIL.

GERCOUR *à sa niece.*

QUE ton cœur se rassure ;
Je suis mieux, beaucoup mieux.

à Soligni qu'il apperçoit.

Pour toi, je t'en conjure,
Contre le sens commun ne va plus différter :
Tes faux raisonnements ont failli me coûter...

appercevant Saint-Géran.

Ou les vôtres, Monsieur.

SAINT-GERAN.

Les miens! Daignez m'apprendre...

GERCOUR.

A vous revoir ici je n'ai pas dû m'attendre.

SOLIGNI *à part.*

Autre incident fâcheux!

SAINT-GERAN.

J'ai cru pouvoir agir
Comme j'ai fait, Monsieur, & n'ai point à rougir.

GERCOUR.

Mais, par réflexion, je le crois: cela même
Quadre le mieux du monde avec ce beau système
Que très-éloquemment on m'a développé.
C'est de soi, de soi seul qu'il faut être occupé.
Oui, la société n'est qu'une arene immense...

à Soligni qui le supplie par signes de ne point éclater.

Il vous sied, mon neveu, d'avoir de l'indulgence;
Vous êtes l'offensé.

SAINT-GERAN.

Mais, Monsieur...

GERCOUR.

Aujourd'hui
On fonde son bonheur sur le malheur d'autrui.
Au reste, c'est parler, c'est agir à merveille;
Vous êtes conséquent.

SAINT-GERAN.

D'une énigme pareille
Oserois-je, Messieurs, vous demander le mot?

GERCOUR.

A l'insçu d'un ami, tramer un noir complot,
Du plus sensible coup vouloir percer son ame,

Lui ravir, si l'on peut, sa maîtresse & sa femme...

SAINT-GERAN.

Monsieur de Soligni, parlez présentement.

SOLIGNI.

Mais, mon oncle, en effet, cet éclaircissement
Est pénible pour vous, pour lui, pour moi peut-être...

Madame DE LIMEUIL.

Oui, vous avez raison; je pense qu'il doit l'être.

SOLIGNI.

Vous traitez mon rival avec trop de rigueur,
Et, je le connois mieux, je réponds de son cœur.

SAINT-GERAN.

Est ce donc là, Monsieur, ce que j'ai droit d'attendre?
Je n'aurois pas voulu contre vous me défendre;
Vous m'y forcez.

Madame DE MELFON.

Comment!

GERCOUR.

Quoi!

JULIE.

Je tremble.

Madame DE LIMEUIL.

Ecoutons.

SAINT-GERAN.

J'aime, j'aime, il est vrai, Madame de Melfon,
Oui; mais un tel aveu n'a rien dont je rougisse.
Long-temps je m'imposai le plus grand sacrifice,
Celui de mon amour: ne pouvant l'étouffer,
Peut-être ai-je fait plus, j'en ai sçu triompher.
De tout ce que je dis ma parole est le gage:
montrant Limeuil.
Monsieur peut cependant me rendre témoignage;
Je révele un secret qui lui fut confié;
Il sçait que j'immolois l'amour à l'amitié.

à Gercour

Honoré malgré moi de votre confiance,
Croyez que je n'ai point trahi votre espérance.
Quant à ce beau système & ces raisonnements,
Ils ne s'accordent guere avec mes sentiments.
Autant que l'amour même enfin l'honneur m'anime;
Et je puis réclamer mes droits à votre estime.

GERCOUR *saisi d'étonnement.*

Quel soupçon! A ce point j'aurois pu m'abuser?

Madame DE MELFON.

Qu'entends-je!

Madame DE LIMEUIL.

A cet hymen osant se refuser...
Eût-il encor voulu. rompre son mariage?

à part. *à sa fille.*

Le trait seroit plaisant! Tu changes de visage!

à Saint-Géran.

Vous auroit-il permis ou prié, comme ami,
De demander Madame, & d'épouser... pour lui?...
Ils se taisent tous deux.

Madame DE MELFON.

Ciel!

GERCOUR.

Quel coup de lumiere!

Madame DE LIMEUIL *à demi-voix.*

Je n'ai rien de pareil à citer sur leur pere.

Madame DE MELFON *présente sa main à Saint-Géran qui l'accepte.*

Madame DE LIMEUIL.

Le dépit à la fin lui rend le sens commun.

GERCOUR *désolé.*

Près d'elle, près de vous j'osois être importun...

à Soligni, avec un cri de douleur.

Tu ne peux rien aimer! Et moi-même...

JULIE.

JULIE.

Ah, mon frere
S'intéreſſe à vos jours autant qu'à ceux d'un pere.

GERCOUR.

J'en doute.

JULIE.

Avec un mot vous ſerez détrompé.

GERCOUR. *de la main lui impoſe ſilence.*

JULIE.

D'une charge pénible il vous voit occupé.

GERCOUR *très-attentif.*

Eh bien?

JULIE.

Eh bien, ſon cœur, ſa tendre inquiétude
Pour vous d'un long travail redoutoit l'habitude...

SOLIGNI *à part, effrayé.*

Avec ſon innocence elle va m'égorger.

GERCOUR *vivement à Julie.*

Il a de ce fardeau voulu me ſoulager?

JULIE

à Limeuil qui lui fait ſigne de ne rien dire.

Point de ſignes, Monſieur, non, non, plus de myſtere.
Ce n'eſt pas vous trahir que d'excuſer mon frere.
à ſon oncle.
Sa tendreſſe pour vous vient de perſuader,
De réſoudre Monſieur...
Elle héſite, voyant que Limeuil continue.

GERCOUR.

A me le demander?

SAINT-GERAN *à part.*

Dieux!

JULIE *à part.*

Je n'oſe achever; j'en ai trop dit peut-être.

Madame DE MELFON *à part.*
Et tout se réunit pour le perdre.

GERCOUR.

Le traître?
Je vois de ses projets la sombre profondeur.
Ce grand empressement d'éloigner votre sœur,
Ce départ si subit jugé si nécessaire.
La lettre, (Que sçait-on)! le style de sa mere...

SOLIGNI.

Que me reprochez-vous, & pourquoi me noircir!
C'est à vous rendre heureux que j'ai sçu réussir;
Le bonheur de chacun est ici mon ouvrage.
Vous, Madame, Limeuil, Saint-Géran...

GERCOUR.

Etalage
Qui ne me séduit point.

SOLIGNI.

Mais daignez voir...

GERCOUR.

Je voi
Qu'en tout ceci, pervers, tu n'as pensé qu'à toi.

SCENE VII.

Les mêmes, DUPRE', *un* NOTAIRE.

Dupré accourant, montre à Soligni le Notaire.

SOLIGNI *effrayé.*

PARTEZ, dérobez-vous.

GERCOUR.

J'apperçois mon Notaire.

LE NOTAIRE *à Soligni.*

Mais en effet ici je ne vois rien à faire.

GERCOUR.

Eh, qui vous a mandé?

Madame DE LIMEUIL *bas, à sa fille.*

Je devine aisément.

LE NOTAIRE

regardant Gercour, à Soligni.

Mais, avant de sortir, je vous fais compliment:
Le feu de la santé l'anime & le colore.

GERCOUR.

C'est donc un testament qu'il te falloit encore?
Tu seras satisfait, & je vais le dicter.

Gercour présente au Notaire étonné une table & du papier.

JULIE.

Qu'est-ce donc?

SAINT-GERAN *alarmé.*

Quoi, Monsieur.

Madame DE MELFON.

Qu'osez vous projetter?

GERCOUR.

Ha, c'est donc *lui qui parle* & *lui qui continue*?

SOLIGNI.

Que va-t-il faire?

GERCOUR.

Allons; je nomme,

LE NOTAIRE.

J'institue,

GERCOUR.

Je fais ma légataire; oui, Monsieur, écrivez,

Ma niece, mon enfant; ſes noms, vous les ſçavez.
Cet Hôtel, à ma niece.

JULIE.

Eh mon oncle, de grace...

SOLIGNI.

J'excuſois un ami·

GERCOUR.

Ma charge t'embarraſſe...
Tu veux n'être que toi! cette charge eſt ta dot,
Je la donne à Limeuil.

JULIE.

Pouvez-vous...

GERCOUR.

Ne dis mot.
Je ſuis ſur cet hymen très-loin de te contraindre:
Mais je ſçais qu'il t'adore, & tu n'es point à plaindre.

SOLIGNI.

Daignez m'entendre au moins.

SAINT-GERAN.

Quel excès de rigueur!

LE NOTAIRE.

Chaque faute du frere eſt un legs pour la ſœur.

JULIE.

Je ne puis accepter vos dons.

Madame DE LIMEUIL *à ſon fils.*

Elle m'enchante.

GERCOUR.

Je voulois te donner une femme charmante,
Et tu vas t'intriguer, pour jouer à la fois
Une mere, ſa fille, un ami, ta ſœur, moi.
Ecrivez, écrivez.

LE NOTAIRE.

Mais, Monſieur, la colere...

JULIE *se jettant aux pieds de Gercour.*

Vous rend, j'ose le dire, injuste pour mon frere.

GERCOUR.

Tu m'obstines. Vaisselle, argent comptant, papier,
Livres, bronzes, tableaux, tout mon mobilier;
Tout, tout, tout à ma niece. Et leve toi; ta mere
Peut venir à Paris, tu ne pars plus.

JULIE.

Mon frere.

LIMEUIL.

Un neveu.

SAINT-GERAN.

Mon ami.

LE NOTAIRE.

Le Public.

GERCOUR.

Vains discours.
Deux mille écus de rente au fléau de mes jours.
Ah! je signe en pleurant: cet ingrat le mérite,
Et c'est lui, malgré moi, lui qui se déshérite.
Viens, ma niece. Limeuil, vous m'avez entendu,
Et je perds un neveu.. qui me sera rendu.
à demi-voix.
Je la déciderai; comptez sur ma promesse.

Tous s'en vont, excepté Soligni qui reste seul.

SCENE VIII.

SOLIGNI *sur le devant du Théatre*, JULIE, SAINT-GERAN.

SOLIGNI *à lui-même.*

PERDRE tout en un jour, fortune, ami, maîtresse, Oncle, sœur & valet ! Suis-je assez malheureux ?

JULIE *quittant la main de Limeuil, & revenant vers son frere.*

Mon frere.

SAINT-GERAN *quittant la main de Madame de Melfon, & revenant vers Soligni.*

Soligni.

JULIE.

Nous vous restons tous deux.

SAINT-GERAN.

Oui.

JULIE.

N'appréhendez pas que je vous abandonne.

SOLIGNI *après un silence.*

A celui qui n'a rien, il ne reste personne.

Il s'en va. Julie & Saint-Géran se regardent d'un air triste.

Fin du dernier Acte.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police, *l'Homme personnel*, *Comédie en cinq actes*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la représentation ni l'impression. A Paris, le 25 Novembre 1777. SUARD.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer & représenter. A Paris, ce 17 Février 1778. LENOIRE.

EPITRE

A MESDAMES SEYMANDI.

Sur l'Enjouement.

L'Anglois, de la Philosophie,
Perçant les augustes secrets,
Dans le silence des forêts
Promene sa mélancolie.
Célebre dans l'art de jouir,
Le peuple qui vit naître *Ovide*,
Sous un myrte où l'amour le guide,
Respire & chante le plaisir.
L'Ibere qui des bords du Tage
Franchissant l'abyme des flots,
Nous donna des mondes nouveaux,
Dans ses yeux & dans son langage
Peint la majesté des héros.
O François, une aimable chaîne
T'unit au Dieu de l'agrément.
J'habite les bords de la Seine:
Je dois mes vers à l'*Enjoûment*.
Oui, sans ce Dieu qui nous caresse

Pour nous la vie eſt un fardeau.
Avec lui l'heureuſe vieilleſſe
Badine encor près du tombeau.
Il donne à la belle jeuneſſe
La piquante vivacité,
Et de l'univers enchanté
Il bannit par ſa douce ivreſſe
L'ennui de l'uniformité.
Ah! ſans lui, d'un talent ſublime
Nous ſommes foiblement émus;
A peine d'utiles vertus
Obtiennent une froide eſtime.
Mon cœur eſt bien mieux occupé
Par ſon badinage folâtre.
Corneille eſt Roi ſur le Théatre,
Chapelle eſt Dieu dans un ſoupé.
L'éclat d'une ſuperbe fête,
Les Palais ſomptueux des Rois,
S'il n'y fait entendre ſa voix,
N'offrent qu'une pompe muette.
Cédez à ce Dieu ſéducteur,
Vains Philoſophes de la Grece.
Vous raiſonniez ſur la ſageſſe;
Mais par lui je ſens le bonheur.
Il embellit la beauté même.
La laideur lui doit des attraits.
Il répand des charmes ſecrets
Sur le chaume & le Diadême.
De *Mars* le glaive enſanglanté,

La balance de la Juſtice,
Le ſceptre de l'autorité,
Sont les jouets de ſon caprice.
Souvent l'Europe a vu ſes mains
Des Etats diriger les rênes.
Plus puiſſant que les *Mazarins*,
Que les *Louvois*, que les *Turennes*,
Il régloit le ſort des humains.
Aimable Dieu, dans ma patrie,
Fixe à jamais tes étendarts :
Sans toi, que m'importent la vie,
Les dignités & l'induſtrie,
Et les tréſors & tous les Arts ?

L'AME d'un Grand peu ſatisfaite
Gémit dans de brillants feſtins.
Son œil ſur les plus beaux jardins
Promene une vue inquiette.
Il ne jouit point de ces eaux
Que la jeune main des Naïades
Sur le gazon verſe en caſcades,
Ou fait jaillir ſous des berceaux.
L'airain, le marbre qui reſpire
Ne retracent pas pour ſes yeux
Les traits des Belles ou des Dieux.
Son maître a daigné lui ſourire ;
Il marche entouré de flatteurs,
Il ſçait gouverner un Empire.
Hélas ! au faîte des honneurs,

Malheureux ! Il ne ſçait pas rire.

L'HIVER flétrit notre ſéjour.
L'air eſt troublé par les orages.
Le Ciel eſt couvert de nuages.
L'œil cherche envain l'aſtre du jour.
La neige blanchit les montagnes.
Les eaux inondent les vallons.
Le vent mugit dans les campagnes.
Les fleuves roulent des glaçons.
Un diſciple heureux d'*Epicure*
S'amuſe, environné d'horreurs.
Au ſein d'une retraite obſcure,
Et dans le deuil de la nature,
L'*Enjoûment* fait naître des fleurs.
Quel eſt ce temple où la richeſſe
Et le goût fixe mes regards ?
Un Créſus ivre de molleſſe,
Y dort au milieu des beaux arts.
Sa jeune & perfide maîtreſſe,
Par ſes chanſons & ſes appas,
Reveille envain cette ame épaiſſe :
Le plaiſir ne s'achete pas.
Sur une toile enchantereſſe
Les ris & les jeux ſont tracés :
Sur ſon front, dans ſes yeux glacés
Je n'apperçois que la triſteſſe.

QUITTONS *Plutus* & ſes boſquets,

Pour une fête de village :
Sous des tavernes de feuillage,
On peut oublier les Palais.
Là, des rayons de l'alégreſſe
Les viſages ſont colorés;
On n'y voit point les flots dorés
Des bons vins d'Eſpagne ou de Grece;
Un jus ſans parfum, ſans fineſſe,
Gratte les goſiers altérés.
Là, ſous des ombrages antiques
Sautent de vigoureux danſeurs;
Là, je vois les vieillards grondeurs
Déridés par des airs bachiques;
Je compte ces groupes ruſtiques,
Et j'entends trinquer les buveurs.
Là, parmi des concerts barbares,
Des pots briſés, des cris perçants,
Les amantes & les amants
Forment mille courſes bizarres;
Le Pere anime ſes enfants.
Vous triomphez dans ces orgies,
Bonheur groſſier, facile & doux.
Princes fameux, puiſſants génies,
Ont-ils moins de plaiſirs que vous?

Je ſçais que l'*Enjoûment* préfere
Une vive & douce gaîté,
Naïve ſans être groſſiere,
Toujours noblement familiere,

Piquante avec simplicité.
Heureux le mortel plein de graces,
Qui n'eut jamais l'air apprêté,
Qui rit sans art & sans grimaces:
Me raille sans méchanceté,
Sans qu'il me flatte, sçait me plaire,
Travestit en jeune beauté,
Cette raison vieille & sévere,
Qui des Belles se fait chérir
En les amusant les enflamme,
Et sans les voir jamais rougir,
Excite souvent dans leur ame
La douce image du plaisir!

Non loin de la Reine des villes,
Au centre d'un bocage épais,
Dans des lieux en roses fertiles,
L'*Enjoûment* plaça son palais.
Il en a banni l'opulence.
Sur-tout l'or n'y brilla jamais.
De la triste magnificence
Ce Dieu fuit les pompeux apprêts.
Des myrtes souples qui s'unissent,
Forment des voûtes en berceaux;
Des rangs de jeunes arbrisseaux
Sont des colonnes qui fleurissent;
L'air est charmé du bruit des eaux
Qui serpentent ou qui jaillissent,
Et toujours ces bois retentissent

Des accords brillants des oiseaux.
Là, sur le marbre ou le porphire,
On ne voit point ces fiers vainqueurs,
Ces héros fameux qu'on admire :
Les héros font couler des pleurs.
Mais dans ces riantes retraites
Les *Jeux* ont peint de leurs crayons
Les traits chéris des *La Fayettes*,
Des *Sevignés* & des *Ninons*.
Les mâles & sombres peintures
Des *Le Bruns* & des *Parrocels*
N'y retracent point aux mortels
Le sang, les meurtres, les blessures.
L'*Albane* y peint la volupté
D'une touche vive & légere;
Le pinceau naïf de *Téniere*
Des hameaux la grosse gaîté;
Dans sa bouffonne liberté
Calot lui-même sçait y plaire.
L'autel n'est paré que de fleurs,
Que de festons & de guirlandes.
Le Dieu, maître aimable des cœurs,
N'exige point d'autres offrandes :
Qui peut rire obtient ses faveurs.
Par les respects ou le silence
On n'adore pas en ce lieu.
On ne rend son hommage au Dieu
Que par le chant ou par la danse.
Sa main joue avec complaisance

Sur un luth monté par *Chaulieu*.
Il a compoſé ſa couronne
Des dons de *Flore* & de *Bacchus*.
La troupe des *Jeux* l'environne.
Ses traits ſont fins, quoiqu'ingénus.
Oh! combien de Reines altieres
N'ont pu voir cet heureux ſéjour,
Tandis que les *Jeux* dans ſa cour,
Appelloient des ſimples bergeres;
S'il y reçut des majeſtés,
Elles quittoient du rang ſuprême
Tous les ornements reſpectés,
Et le ſceptre & le Diadême,
Et tout l'ennui des dignités.

Moi, je rends grace aux deſtinées
De n'être point au rang des Rois.
Ce Dieu, dont j'adore les lois,
Gouverne mes jeunes années.
Du ſein de mon riant loiſir
Il écarte l'inquiétude;
Dans le ſilence de l'étude
Il m'apprend l'art de le ſaiſir,
Et ſous l'amorce du plaiſir
Il me déguiſe l'habitude
De veiller & de refléchir.
Tantôt, dans les Jeux de *Thalie*
J'aime à le voir, utile aux mœurs,

Crayonner l'humaine folie,
Et nos vices & nos erreurs.
Tantôt dans ces lieux où la danse
Et le folâtre incognito
Donnent une heureuse licence
Aux *Jeux* qui sautent en cadence,
Et s'agacent en domino,
Je le vois au sortir de table,
Tenant un archet à la main,
Faire mouvoir le genre humain:
Il a l'air un peu libertin,
Mais il n'en est que plus aimable.

Mais quel soupé délicieux!
Que de nectar & d'ambrosie!
Que de plaisirs & de beaux yeux!
Non, vous n'avez rien que j'envie,
Buffets d'*Hébé*, table des Dieux.
Dans ce sallon je vois les cieux,
Je vois des amis & *Julie*.
La nuit regne sur l'univers.
Tout dort dans un profond silence.
Les champs, les villes & les mers
Sont cachés sous un voile immense.
Les projets, les soins dévorans
Font veiller de pâles ministres.
Les ailes des songes sinistres
Pressent la couche des tyrans.
Et moi, je regarde *Julie*.

L'éclat des flambeaux allumés,
Rend ses attraits plus animés,
Sa parure en est embellie;
Sa main par *Vénus* arrondie
D'un vin d'Aï verse les flots;
La mousse féconde en saillie
Fait pétiller tous les cerveaux;
Loin de nous tout mortel qui pense;
Le bon vin s'exhale en bons mots,
J'applaudis à ceux qu'on me lance.

Je ne vois point à mon côté,
Je n'entends pas ici *Valere*,
Qui fier d'un nom jadis vanté,
Mais jaloux du talent de plaire,
Daigne se montrer populaire,
D'une pénible aménité
Voile son triste caractere,
Applaudit d'un air concerté
Au sel d'une joie étrangere,
Se croit aimable & respecté,
Veut qu'on l'envie & le regrette,
Rit le premier par vanité
De ses bons mots qu'il me répete,
M'amuse par sa dignité,
Et m'attriste par sa gaîté.
Je ne vois point cette *Delphire*,
Triste, coquette à quarante ans,
Maussade avec des diamans,

Qui s'étudie à bien ſourire,
Lance un regard qu'elle croit fin,
Tour-à-tour vive & languiſſante,
Même avec art s'impatiente,
Cherche le ton, l'air enfantin,
Et pour m'ennuyer, ſe tourmente.

Vous qui brillez ſans ornement,
Vous rivales ſans jalouſie,
Filles du Dieu de l'*Enjoûment*,
Nymphes qu'adore ma patrie,
Ce Dieu vous offre ſes faveurs,
Il tient le fil de vos journées,
Et vous ne cherchez point les fleurs
Dont vos têtes ſont couronnées.

Ah! que n'ai-je ſous d'autres cieux
Chanté celui qui vous inſpire!
Vous préſidez à ſon empire;
J'euſſe conſulté vos beaux yeux,
Ces yeux, dont un regard déploie
L'eſprit, la douceur & la joie,
Ce ſouris malin, mais flatteur,
Ces graces nobles, mais légeres,
Des Cours des Rois l'art enchanteur,
Mais le ton naïf des bergeres.

Si dans les jours d'*Anacréon*,
Et ſous le ciel brillant d'*Homere*,
Vos yeux euſſent vu la lumiere,
Que vit l'amante de *Phaon*,

La Grece eût placé votre nom
Au Parnasse comme à Cithere,
Tous ses poëtes renommés
Eussent recueilli sur vos traces
Ces fleurs dont nous sommes charmés;
Vénus eût compté quatre Graces.

UVAUNE, tes flots orgueilleux
N'arrosent point d'illustres villes:
Mais tes flots dans un cours heureux
Baignent de champêtres asyles.
Ton nom si cher n'eut pas l'honneur
D'être célébré par *Virgile*,
Ou d'être gravé par *Delisle*:
Mais il est écrit dans mon cœur.
Le Rhin a vu *César* vainqueur,
Follement épris des conquêtes,
Porter la foudre & la terreur:
Mais tu fus témoin de nos fêtes.

O vous que j'aime, ô dignes sœurs,
Vous, que malgré tant de rigueurs,
Un peuple de rivaux encense;
Ne couronnez point leurs desirs,
D'une barbare indifférence
N'allez point payer mes soupirs.
Dira-t-on toujours qu'une Belle
Ne sçait pas aimer un absent?
Quoique François, je suis constant,
Et dans Paris je suis fidele.

EPITRE

A MADAME DU BOCCAGE.

Sur l'influence des femmes sur les mœurs.

LOIN de ces villes musulmanes,
Où le beau sexe infortuné
A la sagesse condamné,
Gémit sous des tyrans profanes;
Il est sur des bords plus heureux
Une ville immense & polie,
Séjour des Beaux-Arts & des Jeux,
Ouvrage bizarre & pompeux
De *Minerve* & de la *Folie.*

C'EST-LA qu'arbitre souverain,
Dans une activité frivole,
On voit le peuple féminin
Décider le sort incertain
D'un monde dont il est l'idole,
Et gouverner le genre-humain.

O toi, qu'on redoute & qu'on aime,
Beauté, l'éclat du diadême
Cède à l'éclat de tes attraits.
Les Rois ont un pouvoir suprême;

O Beauté ! tu n'as que toi-même,
Les Rois sont tes premiers sujets.
Des rubans forment sa couronne;
Des sophas lui servent de trône ;
Elle a pour sceptre un éventail,
Pour trésor son cœur & ses charmes,
Pour faste des magots d'émail,
Et des regards pour seules armes.

Ces fiers vengeurs de nos Etats,
Ces guerriers qui dans les combats
Portent un visage intrépide,
Eux qui bravent des bataillons
Hérissés d'un fer homicide,
Eux que le bruit de cent canons
Jamais n'étonne ou n'intimide ;
Ces *Renauds*, aux pieds d'un *Armide*
Daignent abaisser leur fierté,
Aux femmes tremblent de déplaire,
Et viennent, pleins d'aménité,
Plier leur mâle caractere
Aux caprices de la beauté.
Vieillis dans les champs de *Bellone*,
Vénus a leurs derniers moments.
Ils feignent des empressements,
Même au-delà de leur automne.
Ils adoucissent leur regard
A travers leurs doubles lunettes:
Applaudissent des ariettes,

Et, pour *Chaulieu* quittant *Follard*,
Changés en héros de toilettes,
Ils expirent sous l'etendard
Et des prudes & des coquettes.

Nos Magistrats impérieux
De qui les ames peu communes,
Partageant le pouvoir des Dieux,
Réglent d'un ton sententieux
Et nos destins & nos fortunes;
Ces sénateurs facétieux
Mêlent pour plaire à deux beaux yeux,
A l'antique jargon du code,
Les propos fins, les jolis traits,
Et le ton léger de la mode,
Au ton empesé des arrêts.
Aux Dames par eux encensées
Ils offrent les tributs flatteurs
De leur ambre, de leurs odeurs,
Et les boucles entrelacées
De leurs cheveux longs & flottants,
Et de leurs phrases compassées
Les insipides agréments,
Et des ardeurs toujours glacées.
D'un air léger mais occupé
Ils vont, ils parlent en cadence.
Ils plaisantent à l'audience,
Ils opinent dans un soupé.

QUE dis-je ? Un Créſus imbécille
Qui ne ſçait compter que par mille,
Qui, fier d'un hôtel ſomptueux,
De ſes grands laquais dédaigneux,
Des ſots hommages du vulgaire,
Traîné dans un char faſtueux,
Ne daigne point toucher la terre,
Ce Dieu des avides mortels
Deſcend de ſes riches autels.
Il s'empreſſe à ſoumettre aux Belles
Qui le flattent d'un œil malin,
Ses chars qu'a verniſſés *Martin*,
Ses gros galons & ſes dentelles,
Les bijoux qu'étale ſa main,
Ses précieuſes bagatelles,
Ses Architectes, ſes Brodeurs,
Son faſte, ſes fauſſes grandeurs,
Toutes ſes riſibles hauteurs,
Ses amis que ſon or éveille,
Les dédicaces des auteurs,
Et ſes ancêtres de la veille.

AINSI, maître abſolu des cœurs,
Le beau ſexe avec un ſourire
Commande tout ce qu'il deſire.
Par des danſes, des chants vainqueurs,
Par des caprices ſéducteurs
Il ſçait régler, il ſçait proſcrire
Les modes, les goûts & les mœurs;

Pour des loix donne des erreurs,
N'aime, ne répand que les fleurs,
Communique un brillant délire,
Orne le frivole & le faux,
Reçoit l'encens des madrigaux,
Et soumet tout à son empire,
Les grands, les sages & les sots.

Mais je vois des maisons riantes,
Temples de ces Divinités.
Que leurs douces voix sont puissantes!
On vole aux ordres respectés
Que donnent ces têtes charmantes.
Le nombre, la pompe des chars,
L'or qui le cede à la peinture,
Une élégante architecture
Arrêtent mes premiers regards.
Plus loin sur la toile docile
Dans un salon voluptueux,
De *Boucher* le pinceau facile
A des Amours tracé les jeux.
De la moire l'onde incertaine,
Les riches tapis des Persans,
Les marbres & la porcelaine
Décorent ces appartements;
Et le cristal poli des glaces
Des Belles repéte les graces,
Et l'éclat de mille ornements.
Tout respire ici l'abondance,

La parure, le doux loisir.
Ah! sans doute on ne voit qu'en France
Les Dieux du goût & du plaisir
Amis du Dieu de l'opulence.
L'espoir de la félicité,
A l'aspect de tant de merveilles,
A saisi mon cœur enchanté:
J'ouvre les yeux & les oreilles.

Observer l'effet d'un pompon,
Et méconnoître un caractere;
Applaudir un joli sermon,
Et réformer le ministere;
Rire d'un projet salutaire,
Et s'occuper d'une chanson;
Immoler les mœurs aux manieres,
Et le bon sens à de bons mots;
Dire gravement des miseres,
Et plaisanter sur des fléaux;
Siffler l'air simple d'un héros,
Et chérir les têtes légeres;
Se flétrir dans la volupté,
S'ennuyer d'un air de gaîté,
N'avoir de l'esprit qu'en saillie,
Paroître poli par fierté,
Perfide par galanterie,
Généreux sans humanité;
Sans être aimé se voir goûté;
Louer par fade idolâtrie,

Ou par desir être flatté ;
Médire par oisiveté,
Quelquefois par méchanceté,
Plus souvent par coquetterie ;
Quitter *Cléon* par fantaisie,
Aimer un Duc par vanité,
Un jeune fat par jalousie :
Tel est ce monde tant fêté,
Telle est la bonne compagnie.

Quoi ! faut-il chercher le bonheur,
Sans cesse éloigné de nous même,
Ignorer le plaisir extrême
De s'éclairer, d'avoir un cœur ?
Quoi ! sur le théatre bizarre
Du bruit, du luxe, de l'erreur,
Un sage aimable est-il si rare ;
Et l'art, le don de l'agrément,
Ce don futile, mais charmant,
Du François premier apanage,
Seroit il l'unique avantage
D'un sexe enchanteur & puissant ?

Non : Paris voit une mortelle,
Simple par goût, belle sans fard,
Fine sans air, vive sans art,
Et toujours égale & nouvelle.
Comme *Vénus* elle sourit,
Comme l'*Amour* elle nous blesse,

De *Minerve* elle a tout l'eſprit,
Hélas! & toute la ſageſſe.

Mais elle unit à des appas
Une ame ſenſible & ſublime,
L'art difficile de la rime
Aux traits ſaillants ou délicats.
C'eſt elle dont la voix touchante
A fait retentir ſur nos bords
Les ſons nombreux, les fiers accords
De ce *Milton* que l'Anglois vante;
Elle qui dans de nouveaux airs
A chanté, rivale d'*Homere*,
Ce Génois, ce vainqueur des mers,
Qui d'un vaſte & riche hémiſphere,
Agrandit pour nous l'univers.

Aussi dans les champs d'Italie,
Pour le chantre de ſon héros,
Genes des lauriers de *Délos*
Mêlés aux myrtes d'*Idalie*,
A formé des feſtins nouveaux;
A ſon aſpect, des Cardinaux
L'ame altiere s'eſt adoucie,
Enfin le Pape l'a benie;
Mais vingt ſiecles auparavant
Le doux *Tibulle* en la voyant,
Eût, je penſe, alarmé *Délie*;
Virgile eût mieux peint *Lavinie*;

Et ſon *Auguſte* aſſurément
N'eût jamais couronné *Livie*.

CHERE aux Sçavants, chere à *Cypris*,
Illuſtre & belle DU BOCCAGE,
L'honneur & l'amour de Paris,
Jouiſſez du plus beau partage,
Goûtez la gloire au ſein des ris.

LES grands Poëtes & les Belles,
De l'envie excitent les cris.
Vous étonnez les beaux eſprits,
Vous faites mille amants fideles;
Mais vous n'avez point d'ennemis.
Votre ſexe qui vous envie,
En faveur de votre génie,
Pardonne vos charmes brillants;
Tandis qu'en faveur de ces charmes,
Le nôtre, qui vous rend les armes,
Vous pardonne tous vos talents.

EPITRE

A MONSIEUR DULARD,

DE

L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES DE MARSEILLE.

Sur les Mœurs de Paris.

CE n'eſt pas toi que l'on refuſe,
Damis ; tu veux que mon pinceau
Te crayonne un léger tableau
De cette ville qui m'amuſe.
L'amitié m'en fait une loi,
Mais je fuis le ton d'un ouvrage.
Songe que je parle avec toi,
Sans art comme ſans verbiage ;
Et de tant d'êtres ſi divers
Peins toi le bizarre aſſemblage,
Par le déſordre de mes vers.

GRANDS talents, ſpectacles magiques,
Tantôt courus, tantôt ſifflés,
Seigneurs vils, *Midas* bourſoufflés,
Bas flatteurs, amis politiques,
Peuple vain, luxe faſtueux,

Equipages tumultueux,
Cabriolets à jeunes guides,
Moines vermeils, riches Prélats,
Abbés, *Adonis* en rabats,
Sçavants au teint pâle & livide,
Populace des beaux esprits,
Magistrats aux discours fleuris,
Marquis bruyants à tête vuide,
Amants volages, bons maris:
De tous les objets dans Paris
J'admire la source féconde,
Et cette reine des cités,
A mes yeux toujours enchantés
Présente un abrégé du monde.

De l'enjoûment chaque mortel
Y reçoit & donne l'exemple;
On court sans cesse à son autel,
Et tout Paris lui sert de temple.
La tristesse, le froid bon sens
Sont les victimes qu'on immole;
Les ris sont prêtres de l'idole,
Et la saillie est son encens.
Dans les cercles chacun déploie
L'art profond de tout effleurer.
Un nœud léger d'or & de soie
Unit les cœurs sans les serrer.
Vous pâlissez, les fronts pâlissent,
Et vos plaisirs & vos douleurs

Dans les regards se réfléchissent,
Mais sans pénétrer jusqu'aux cœurs.
Telle est une brillante glace,
Tels ces marbres durs & polis,
Où les objets sont réproduits,
Mais s'arrêtent à la surface.

On y differte des chansons
Et du sçavoir des Philosophes,
Des brochures & des sermons,
Des Ministres & des étoffes,
Des caillettes & des guerriers,
Du Jansénisme & des Actrices,
Des champs de *Mars* & des coulisses,
Et des pompons & des lauriers.

Ce peuple, favori des Graces,
Mais redouté des fiers Anglois,
Par de bons mots & des couplets
Se console de ses disgraces;
Et préfere les jeux badins
Aux nobles transports du génie,
Son art de plaire & sa folie,
Aux vœux outrés de ses voisins.
Il aime avec idolâtrie
Les bons danseurs, les airs nouveaux,
Et vante peu ses Généraux,
S'ils n'ont que sauvé la Patrie.

Je vois les travers consacrés,
Les ridicules effroyables,
Les défauts souvent adorés,
Les vices mêmes agréables.

Le bon ton fait les bonnes mœurs
Ses oracles, ce sont les Belles,
Reines des esprits & des cœurs,
Au rouge, à la mode fidelles,
Et *Pénélopes* comme ailleurs.

O Déesse de cet empire,
Mode, ce n'est que dans Paris
Que de tes loix on peut s'instruire,
Ton caprice qui nous inspire,
Régle nos mœurs & nos écrits,
Donne à l'Europe nos habits,
Dicte l'éloge & la satyre.

Les goûts, les destins sont divers.
Le Germain brille par le code.
L'Anglois tient le trident des mers.
Le François regne par la mode.

Mais ce peuple de fous charmants
Offre en tout genre des modeles;
Il réunit aux agréments
Des connoissances immortelles,

Aux colifichets des talents,
Et le génie aux bagatelles.

TANDIS qu'à des soupés brillants
Que les ris François assaisonnent,
Les flots du Champagne bouillonnent
Dans les cristaux étincelants;
Tandis que les jettons résonnent
Sous l'avide main des joueurs;
Que des airs, du sommeil vainqueurs,
Animent les danses légeres,
Et que les amants séducteurs
Trompent les époux & les meres,
L'Astronome observe les cieux,
Attentif au sein des ténebres;
Le Poëte, des Rois fameux,
Evoque les ombres funebres;
Des Empires changeant le sort,
Le guerrier trace des batailles,
Et prépare les funérailles
D'une foule immense qui dort.

ON parle ici Philosophie,
Pour Philosophe on ne l'est pas.
Le masque de la modestie
Sert l'orgueil de tous les états;
On y censure par envie,
On raille, on médit par manie;
On ne brille que par éclats,

Et par air on eſt même impie.
Mais grace aux Sages délicats
Qui ſçavent abréger la vie,
Longue ſans un peu de folie,
Ici, mieux que dans nos climats,
On chante, on rit, on boit, on aime,
On ſçait être heureux ſans ſyſtême;
Tous les arts aux jeux, aux repas
Uniſſent leur charme ſuprême,
Chaque ſaiſon a des appas,
Et dans le ſein de l'hiver même
Les fleurs y naiſſent ſous les pas.

C'EST ſur ces rives fortunées,
Damis, que les arts, les plaiſirs,
Arbitres de mes deſtinées,
Vont remplir mes jeunes années
Et la foule de mes deſirs.

MAJESTUEUSE Architecture,
De Paris ſuperbe ornement;
Chef-d'œuvre d'un pinceau brillant,
Rival heureux de la nature;
Membres qu'un ciſeau créateur
Façonne, amollit, vivifie;
Théatre, dont l'art enchanteur
Unit *Melpomene* à *Thalie*,
Où me fait frémir *Athalie*,
Où m'amuſe un dévot trompeur;

Fameux Temple de l'harmonie,
Qui captives par ta magie
Mes yeux, mes oreilles, mon cœur,
Vous tous, divins fruits du génie,
Je vous vois enfin, je vous sens,
Vos charmes ont rempli mon ame,
Et vous versez dans tous mes sens
Ces transports, cette active flamme,
Mere féconde des talens.

Mais toi, plaisir, plaisir aimable,
Que défend la triste raison,
Toi, qui dans les yeux de **
Me peins le bonheur véritable,
Embellis ma jeune saison.
Oui, je badine avec *Chapelle*,
Je vole aux cieux avec *Newton*,
Je m'attendris avec **
Il est doux pour l'ame immortelle,
Sublime & tendre tour-à-tour,
D'allier l'étude & l'amour,
D'unir à *Pascal* une Belle.
Damis, par de vains argumens
Ne fane point la fleur brillante
Du plaisir, ce Dieu de mes sens;
Peut-on être sage à vingt ans?
Socrate ne le fut qu'à trente.
Eucharis, aux yeux de *Mentor*,
Charmoit le jeune *Télémaque*,

Qui, dans son amoureux effor,
Oublioit son pere & l'Itaque;
Et, s'il faut mieux citer encor,
Aux champs de *Mars* le fier *Hector*
Songeoit à sa belle *Andromaque*.
Mais de la sombre antiquité,
A quoi bon perçant les ténebres,
Chercher des exemples célebres?
Ai-je besoin d'autorité?
Ces vers, enfants de ta jeunesse,
Et d'une lyre enchantéresse,
Où ta Muse, d'*Anacréon*
Prêche la morale commode,
Et fait sourire à ce sermon,
Ces vers sont aujourd'hui mon code.
O des Neuf Sœurs amant chéri,
Je ne puis donc plus que le lire!
J'étois trop heureux de m'instruire
Prés d'un Philosophe poli,
Qui sçait penser, & qui sçait rire!
Amitié, doux enchantement,
Que d'autres en des vers sublimes,
Nous tracent ton portrait charmant:
Sans te définir par maximes,
Je te connois par sentiment.

EPITRE

*A Madame la Marquise de **.*

VOus l'avez donc bien arrêté!
Il faudroit mourir pour vous plaire!
Ah! sous les traits de la beauté,
Peut-on cacher ce caractere?
Pardon, Madame, il est affreux;
Vos triomphes seroient des crimes;
Que nos femmes pensent bien mieux!
Toutes ici sont des heureux;
Il vous faut, à vous, des victimes.
Quel cœur, ô ciel, & quels desirs!
L'Amour est un Dieu que j'encense:
Mais qu'il se borne à mes soupirs.
Faut-il, pour vos menus plaisirs,
Qu'en un siecle de tolérance,
Ce Dieu si doux ait des martyrs?
Eh! des vivants soyez aimée;
Plus de ces homicides vœux:
Mais je devine: un meurtre ou deux
Font une belle renommée;
Au milieu d'un cercle brillant,
La vieille Iris, demi bâillant,
Demande: Eh bien, quelle nouvelle?

Monſieur un tel, dit un plaiſant,
Eſt mort pour madame une telle :
Chacun ſe regarde à ce mot ;
Un petit-maître dit : le ſot !
Un autre s'écrie : ah ! quel conte !
Un jeune abbé : je l'aimois fort,
Et j'en ai pour lui quelque honte ;
Je lui conſeille d'être mort.
Et telle eſt l'oraiſon funebre
Qu'on fait à notre infortuné ;
Le pauvre amant eſt bien berné :
Mais la dame devient célebre.
Se montre-t-elle aux boulevards :
Au même inſtant tous les regards
Vont au carroſſe de la belle ;
Tous les cœurs en ſont occupés ;
Dans tous les bals on dit : c'eſt elle ;
On la cite dans les ſoupés ;
Et la voilà preſque immortelle.
Vraiment un tel éclat ſéduit ;
Il peut flatter : il eſt ſi rare !
Mais vous, pourquoi ce goût bizarre ?
Madame, pour faire du bruit,
N'a pas beſoin d'être barbare.
Voulez-vous un plus beau ſuccès,
Et d'ailleurs un ſuccès utile :
Fixez-moi le cœur d'un François,
Au lieu d'en faire mourir mille ;
La choſe, à regarder de près ;

Eſt peut-être plus difficile.
Vous, qui n'en manquez point déja,
Combien vous feriez de jalouſes!
Les amantes & les épouſes
Vous envîroient ce ſecret-là.
Que leur exemple vous guériſſe:
Un amant mort en votre honneur
Peut bien ſatisfaire un caprice,
Mais ne porte jamais bonheur.
Jadis pour les beaux yeux d'Hélene
Lorſque vingt rois eurent péri,
Le Ciel punit cette inhumaine,
En la rendant à ſon mari:
Mais la Vénus qui fut ſi bonne,
Obtint un culte & des Autels;
Elle écoutoit dieux & mortels;
Vénus ne fit mourir perſonne.
Si vous tuez tous vos amans,
Par cette belle découverte,
Je vais gager qu'en peu de tems
Notre France ſera déſerte:
De Verſailles & de Paris,
Toutes nos femmes débounaires
Vous enverront leurs chers maris,
Certains cadets, meſſieurs leurs freres,
Nos courtiſans, les favoris,
Et nos généraux, leurs confreres.
Si cependant tant de raiſons

N'ébranlent pas votre ſyſtême,
S'il faut mourir quand on vous aime;
Je me décide : eh bien ! mourons;
Mourir pour vous, eſt un ſupplice;
Mais on meurt de mille façons :
Vous permettrez que je choiſiſſe;
C'eſt bien le moins; car tout ceci
N'eſt pas, Madame, un jeu frivole;
D'autres vous promettront auſſi :
Moi je fais mieux, je tiens parole.
Mon choix dépend un peu de vous:
Ayez enfin la complaiſance
De m'honorer d'un rendez-vous;
Dans un voluptueux ſilence,
Je tomberois à vos genoux:
Un mourant eſt ſans conſéquence;
Vous aimez tant à voir mourir !
Vous en paſſeriez votre envie;
Moi j'expirerois de plaiſir,
Et vingt rivaux, de jalouſie.

EPITRE

SUR LE COU,

A MADEMOISELLE..

MON Dieu! que vous êtes cruelle
De me rappeller votre cou!
Vous ſçavez bien que j'en ſuis fou,
Et que mon cœur me le rappelle.
Cou charmant, trop peu careſſé....
On vante votre humeur badine,
Et votre ſéduiſante mine,
Et ce joli nez retrouſſé:
Mais moi, ſur votre cou que j'aime
Je préfere de m'arrêter;
Pour lui je ſçaurois tout quitter,
Et j'oublîrois votre eſprit même.

N'eſt-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux ſatin!
De quels charmes il eſt voiſin!
C'eſt entre la bouche & le ſein
Qu'il fut placé par la nature.
On peut ſe donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche;

Toutes n'ont pas, ainſi que vous,
Ces roſes dont l'éclat me touche;
Telle chez Dulac va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes,
Telle au beſoin, chez Laudumier,
A de belles dents toutes prêtes;
Le ſein.... mais je n'oſe appuyer:
Paſſons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Pour nous paroître un pied léger:
Mais pour le cou, ma foi, Meſdames,
Je défie un ſénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.
Auſſi, ſans entendre fineſſe,
Jeunes filles ont le cou nu,
Dans l'âge heureux de la tendreſſe:
Mais quand la main de la ſageſſe
Vient triſtement mettre un fichu,
Hélas! hélas! tout eſt perdu:
Adieu plaiſir, adieu jeuneſſe.

Que de beaux jours, je m'en ſouviens,
Près de vous, paſſés à Marſeille!
Votre mere, à nos entretiens,
Venoit ſouvent prêter l'oreille;
Souvent elle me vit oſer
Baiſer vos mains en ſa préſence,
Jamais le cou... tant ce baiſer
Eſt un baiſer de conſéquence!

Trouvez un confeſſeur en France
Qui ne ſoit de mon ſentiment ;
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous :
Ah ! les barbares ſont jaloux !
Par ces meſſieurs-là, quand j'y penſe,
Que de charmes nous ſont ravis !
Lorſqu'on écoute leur avis,
C'eſt nous qui faiſons pénitence.

Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amants ſervent de modeles :
J'en ai découvert la raiſon ;
C'eſt que les cous des tourterelles
ſont nuancés comme l'Iris :
Tous les amants ſeroient fideles,
Si tous les cous étoient jolis.

C'eſt la blancheur éblouiſſante
D'un cou ſuperbement dreſſé
Qui rend Léda plus careſſante :
Alors le Dieu qu'elle a bleſſé
De ſes faveurs lui paroît digne ;
Elle baiſe le cou du cygne
Autour du ſien entrelacé.

Avec quelle grace touchante
Erre la main d'un jeune amant,
Sur le cou de ſa jeune amante !

Le cou renverſé mollement
Rend la volupté plus piquante ;
Le cou penché languiſſamment
Rend la douleur plus éloquente.

Ah! le vôtre, ſans le flatter,
N'a pas beſoin, pour enchanter,
De diamants, de pierreries ;
A d'autres je ferois porter
Ces bagatelles ſi chéries:
J'aimerois mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre,
Me pourſuit par-tout dans Paris,
Je le trouve même au théatre,
Où tant de cous ſont réunis;
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang & de tout âge ;
Cou voilé de prude ſauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquiſe pétillante,
Cou de financiere brillante,
Cou d'actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de préſidente,
Cou de jeune épouſe adoré:
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'eſt trop m'en occuper enfin ;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,

Ou je prends la poſte au matin,
Et nuit & jour riſquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiſer le plus beau cou de France.

EPITRE

A UN AMANT TRAHI.

LE temps affaiſſe les montagnes ;
Le temps change le lit des mers ;
Les ſaiſons changent les campagnes ;
Les ſiecles changent l'univers ;
Les temples & les palais tombent ;
Les Empires même ſuccombent,
Et Monſieur mon frere prétend
Qu'un cœur de femme ſoit conſtant !
On le trahit : il s'en étonne.
Où mon frere a-t-il donc vêcu ?
Pauvre Criſpin, ignorois-tu
Que toute Liſette eſt friponne ?
Jeune, François, Guerrier, charmant,
Peux-tu m'écrire une Elégie ?
Toi jaloux ! mais, quelle folie !
L'Amour eſt-il un ſacrement ?
Exigeois-tu que l'infidelle
N'eût jamais de robe nouvelle,
Ne reſpirât qu'au même lieu,
Lût ſans ceſſe le même livre,
Jouât ſans ceſſe au même jeu ?...

Mon très-cher frere, apprends à vivre.
Tu l'adorois, je le conçoi,
Et je l'adorerois de même:
Mais faut il n'aimer que pour soi?
Il faut aimer pour ce qu'on aime.
Or, de l'amour faire une loi,
Dire aux femmes d'être fidelles,
Eſt-ce les adorer, dis-moi,
Ou regner en tyran ſur elles?
L'Amour inſpireroit l'effroi,
Il feroit fuir toutes nos belles.
Te le peins-tu, ce Dieu fripon,
Dans ſes yeux portant la menace
Et ſous un caſque de dragon
Ayant ta fierté, ton audace?
Ce Dieu folâtre eſt un enfant:
Toujours paré de fleurs nouvelles,
Son air eſt doux, ſon œil riant;
Il court le monde en ſe jouant;
Il a ſur-tout, il a des aîles.

Héureux qui vole comme lui!
On a beſoin d'aîles en France.
La triſte choſe que l'ennui!
Et que d'ennui dans la conſtance!
Elle reſſemble à l'eau qui dort
Dans un baſſin qui la reſſerre;
Rien ne fleurit, tout ſemble mort

Autour de cette eau solitaire.
Mais ce ruisseau, qui dans son cours,
Joue autour des fleurs qu'il arrose,
Qui s'égare en mille détours,
Vers la jonquille ou vers la rose
Jamais deux fois ne se repose,
bondit, gazouille, fuit toujours;
Ce ruisseau brillant & volage
D'une femme dans ses beaux jours,
Te peint la séduisante image.

Toutes suivent les mêmes loix;
Fille ou femme, reine ou bergere,
Toutes s'accordent à la fois
Pour nous trahir & pour nous plaire.
Trahissons-les à notre tour;
Oui, je n'y sçais que la vengeance:
La vengeance vaut bien l'Amour.
Ton sort est heureux, quand j'y pense.
Tu peux enfin à d'autres cœurs
Porter ce cœur rempli de flammes;
Voltige aussi de fleurs en fleurs,
Aime, trompe toutes les femmes.

Ah! tu te gâtes dans ces lieux;
Où Pétrarque touchoit la lyre,
Où Laure avoit de si beaux yeux:
Dans ce séjour délicieux
L'ombre de ces Amants respire;

Sous notre ciel chéri des Dieux,
Le cœur s'attendrit & soupire;
Va, fuis ces bords contagieux;
Vole au séjour des parodies.
Mœurs de Paris! aimables mœurs!
On y guérit de mille erreurs;
Tu verrois de bonnes noirceurs,
Par les Amants même applaudies;
Des époux trompés & trompeurs;
Point de larmes, point de fureurs,
Mais de charmantes perfidies.
On joue à l'infidélité,
On plaît, on quitte, on est quitté.
Certains Amours n'ont qu'une Aurore;
Les plus âgés n'ont pas un mois;
Et, parmi des foux qu'on adore,
Parmi les plus fripons minois,
On se retrouve quelquefois,
On se prend, on se quitte encore.

Ou bien, au lieu de t'affliger,
De te plaindre & de voyager
Pour le caprice d'une Belle,
Des défauts de ton infidelle
Occupe-toi; c'est te venger.
Le calcul n'est pas difficile;
Quoiqu'assez long, n'en passe aucun;
Long temps elle n'en eut pas un:
Aujourd'hui l'ingrate en a mille.

Et ne crains pas d'exagérer :
Tourne en défauts ſes graces même ;
Elle ſçait ſe faire adorer ;
Dis qu'elle ignore comme on aime ;
La gaîté brille dans ſes yeux :
Ils ne peignent point la tendreſſe ;
Son eſprit amuſe, intéreſſe :
Ah ! le ſentiment vaut bien mieux.
Mais ne dis point : mon cœur l'abhorre,
Je lui permets de me trahir.
Garde-toi bien de la haïr :
Haïr, c'eſt adorer encore.
Oſe en parler ſans t'émouvoir,
Souvent même oſe la revoir ;
Montre à ſes yeux une ame forte ;
Sur-tout, ſans t'en appercevoir,
Paſſe deux fois devant ſa porte.

Réfléchis : la fidélité,
Vertu pour ton cœur fanatique,
Seroit un vice politique,
Mortel pour la ſociété.
Qu'à ton gré ce ſexe volage
Se corrige, aime conſtamment ;
Que l'amour devienne un ménage ;
Qu'une femme n'ait qu'un amant :
Qu'arrive-t-il ? plus de folie ;
Adieu cette coquetterie,
Charme de tant de cœurs trompés,

Adieu nos cercles, nos soupés,
Dont elle étoit l'ame & la vie.
Bientôt, hélas! moins de bijoux,
Moins de parure & d'élégance,
Avec nos modes & nos goûts,
Nos arts tombent en décadence;
L'Europe ne vient plus à nous;
L'or ne circule plus en France;
L'Etat n'eſt plus. Juge combien
Ton beau ſyſtême eſt ſalutaire;
Abjure, mauvais citoyen,
Abjure vîte, ou cache bien
Que j'ai l'honneur d'être ton frere.

LE DECLIN
DE LA JEUNESSE.
EPITRE
A MONSIEUR BORÉLI.

TOI qui ne perds pas un instant
Pour tes amis & pour toi-même,
Toi que je respecte & que j'aime,
Eh bien ! que fais-tu maintenant ?
Non loin de notre ville antique,
Près de la mer, acheves-tu
Ce château, ce Louvre rustique,
Que doit habiter la vertu ?
Dis-moi, philosophe champêtre,
Alignes-tu pour ton plaisir,
Et pour le mien aussi peut-être,
Des arbres, que ton œil voit naître,
Mais que d'autres verront mourir ?
Déja, sans doute, à leur ombrage,
Tu crois goûter quelque repos;
Tu vois sous un ciel sans nuage
S'élancer leurs jeunes rameaux,

Et la cime de leur feuillage,
Pour toi s'arrondir en berceaux.
Qui ſçait ſi des plus doux tableaux
N'amuſent pas ta réverie?
Peut-être vois-tu des marmots
Auprès d'une épouſe chérie,
(Car quoique ſage, on ſe marie)
Errer ſur tes gazons nouveaux,
Fouler tes fleurs & ta prairie,
Et croître avec tes arbriſſeaux.
Ainſi, d'une double exiſtence,
Tu te plais à t'entretenir;
Tu ſçais jouir par l'eſpérance,
Tu ſçais vivre dans l'avenir.

Pour moi, qu'une ſi douce attente
Ne berce point, qui vis en paix,
Qui ne forme point de projets,
Moi qui ne bâtis, ni ne plante,
A qui, dans leurs jeux careſſants,
Jamais un groupe heureux d'enfants
Ne donnera le nom de pere,
Moi qui ſçais peu comme on eſpere,
De tout hélas! preſque laſſé,
Sur l'avenir je ſuis glacé;
Le préſent ne m'importe guere:
Je ne vis que dans le paſſé.
Premiers objets, premiere ivreſſe,
Fraîcheur brillante du plaiſir!

J'ai besoin, pour vous ressaisir,
De reculer vers ma jeunesse.
Ami, quand les objets divers,
Frappant nos yeux à peine ouverts,
Viennent éveiller la pensée,
La main d'une riante Fée
Enchante pour nous l'univers.
Grace à son heureuse magie,
Tout vit, tout plaît, tout rit alors,
Et la séduisante Folie,
L'Amour, à nos premiers transports
Offrant la coupe de la vie,
Verse la douceur sur ses bords.
Eh quoi! si-tôt faut-il se plaindre?
Quoi! mes beaux jours sont-ils passés?
A peine ils étoient commencés:
Sont-ils déja prêts à s'éteindre?
Je ne veux pas, en m'effrayant,
Te calomnier ma jeunesse;
A mes côtés l'enchantereſſe
Se tient encore en souriant;
Pour un moment, elle s'arrête:
Mais le dirai-je? je la voi,
Qui déja détourne la tête,
Et veut s'échapper loin de moi.

Que nos différentes années
Ont un partage différent!
Eh! qui de nous n'en est garant?

Qui n'a quatre ou cinq deſtinées ?
De quinze à vingt, tout eſt erreur ;
Tout eſt plaiſir de vingt à trente :
A trente, on parle du bonheur :
On en déſeſpere à quarante.
Le temps, dans ſes mobiles mains,
Tient la balance de la vie,
Sous un poids, qui toujours varie,
Il fait flotter les deux baſſins ;
Dans l'un, eſt la triſte Sageſſe,
Et dans l'autre le doux plaiſir :
Au gré du temps, non du deſir,
Quand l'un s'éleve, l'autre baiſſe.
Hélas ! je touche à la ſaiſon
Où le plaiſir monte & s'envole,
Et le baſſin de ma raiſon
Acquiert un poids qui me déſole.
Comme j'adorois la beauté !
Comme ce ſexe ſi flatté,
Qui nous tourmente & nous conſole,
Tournoit ma tête ! que d'amour !
Pétri des feux de la Provence,
Je pétillois d'impatience ;
Mon cœur brûloit vingt fois le jour.
Dieux ! que les femmes étoient belles !
Je mépriſois ces gens glacés,
Ces ames froides & cruelles,
Qui venoient, de propos ſenſés
M'étourdir, parler d'infidelles,

Dont

Dont le méthodique desir
Sçavoit & juger & choisir,
Et qui trouvoient, le beau plaisir !
Quelques défauts à l'une d'elles.
Le temps est bien changé pour moi !
(La confidence m'humilie,
Et je ne la ferai qu'à toi ;)
J'en soupçonne à la plus jolie.
Je suis bien plus à plaindre : hélas !
J'ai découvert, & j'en enrage,
Que toutes n'ont pas le même âge,
Et que le temps qui nous ravage
A pris aussi sur leurs appas.
Divinités, graces mortelles,
Ah ! je suis toujours à vos pieds :
Mais, pardon, pour me sembler belles,
Il faudra que vous le soyez.

Et les hommes !... en conscience,
Pour être encor trompé sur eux,
Je me prête & fais de mon mieux.
Je voudrois dans ma vieille enfance,
Croire toujours à leur candeur,
Toujours croire à leur bienfaisance,
Croire sur-tout à leur honneur.
Mais le puis-je ? ils ont la fureur,
Ils ont la malheureuse adresse
De m'avertir de leur foiblesse,
Et de m'arracher mon erreur.

Paſſe encor pour les ridicules !
Je n'en ſuis pas trop mécontent,
Et je n'ai point de ſots ſcrupules;
On peut s'y faire, on en voit tant.
Les vices, j'y croyois à peine,
Et ſçais enfin les redouter:
Mais, vivant chez l'eſpece humaine,
Je vois qu'il faut les ſupporter,
Comme la fievre ou la migraine.
Mais tant de ſages méconnus!
Tant de vertus, preſque inutiles!
Mais des talents rendus ſtériles,
Et des talents, joints aux vertus!...
Ami, lorſqu'au ſein des richeſſes,
Que tu me fais preſque envier,
Je vois ta main multiplier
Ces dons ſecrets & ces largeſſes
Que tu te hâtes d'oublier;
Quand je me rappelle ce frere,
Comme toi bienfaiteur du mien,
Comme toi l'ami, le ſoutien
De l'infortune qui t'eſt chere,
Et que je vous vois relégués
Dans un coin obſcur de la France,
Loin de ces grands emplois, brigués
Par le crédit & l'opulence,
A la baſſeſſe prodigués:
Je perds alors mon ſtoïciſme;

Alors, j'ai des accès d'humeur:
Malgré Candide & ſon docteur,
Je ne puis croire à l'optimiſme.

C'en eſt donc fait! je ne ſuis plus
Au pays des douces chimeres;
Peut-être ai-je acquis des lumieres:
Mais que de plaiſirs j'ai perdus!
Il ne faut pas que je me flatte;
Les plaiſirs même de l'eſprit,
Plaiſirs d'une ame délicate,
Un goût ſévere me les gâte,
Un goût importun les flétrit.
Dans nos cercles de gens aimables,
Et quelquefois de gens d'eſprit,
Je vois des juges, très-capables,
Dont rarement l'orgueil ſourit;
Troupe, qui de louange avare,
Eſt toujours prompte à cenſurer;
D'une ſagacité ſi rare,
Qu'ils ſe diſpenſent d'admirer;
Se croyant le coup-d'œil d'Horace,
Le tact de Pope; ames de glace,
Mais eſprits fins, & qui ſur-tout,
S'il faut compromettre leur goût,
A donner un demi-ſuffrage,
N'ont pas du moins un pareil tort,
Sans la précaution très-ſage
De s'informer ſi l'homme eſt mort.

En font-ils plus heureux? j'en doute.
Eh bien! peut-être me voilà;
Je n'en fuis point tout-à-fait-là:
Mais je crains d'être fur la route.
Mon goût s'épure triftement,
On ne me plaît pas aifément;
Ici, je veux du fentiment,
Ailleurs je veux de l'harmonie:
Là, plus de nerf, de mouvement;
Là, moins d'écarts, là, du génie.
Enfin, ami, j'ai quelquefois,
Pour mes écrits, quoique poëte,
Une févérité fecrete,
Et c'eft-là pouffer loin, je crois.
Las du monde que j'apprécie,
De ce qu'on nomme amufement,
Je voudrois lire: un bâillement
Vient m'avertir que je m'ennuie.
Plus de piquante nouveauté;
Tout eft dit, tout eft répété;
Le plaifir s'ufe pour les ames;
Il s'ufe encor pour les efprits:
Il vient un temps, même à Paris,
Où l'on a lu tous les écrits,
Où l'on a vu toutes les femmes.

O fouvenirs! tableaux rians,
Qui reproduifez dans vos fonges
Ce qui n'eft plus! heureux menfonges!

Ah ! rendez-moi mes dix-huit ans.
Rendez-moi la premiere fête
Qui m'inſpira mes premiers vers ;
Le charme des premiers concerts ;
Pour des ſoupers à vingt couverts ,
Mes premiers ſoupers tête-à-tête ;
Tant de moments preſque effacés ;
Des ris au lieu d'un froid ſourire ,
Et mes tourments & mon délire ,
Et tous les pleurs que j'ai verſés.

Ami ! lorſque dans ta retraite ,
Entre les arts & l'amitié ,
Couloient des jours que je regrette ,
Heureux d'être ailleurs oublié ,
J'errois ſouvent ſur ce rivage
Que blanchit l'écume des mers ,
Je parcourois des bords déſerts ,
J'écoutois le calme & l'orage.
Là , diſois-je , à travers les eaux ,
Des Grecs , pour fonder ma patrie ,
Vinrent du fond de l'Ionie
Fixer l'ancre de leurs vaiſſeaux.
Ici , ce peuple redoutable ,
Ces fiers Romains ont reſpiré :
Ici Milon a ſoupiré ;
Céſar fouloit ce même ſable.
De ces grands noms , de ces héros ,
J'occupois mon ame attendrie ,

Et cependant le bruit des flots
Interompoit ma rêverie,
Bientôt je détournois les yeux
Vers ta ſolitude paiſible;
J'allois à toi : pour être mieux,
J'avois beſoin d'un cœur ſenſible.
Nous cauſions de ſujets divers,
Et des vertus, & des travers,
Peu des vains martyrs de la gloire,
Peu des romans qu'on nomme hiſtoire,
Beaucoup des arts, trop de mes vers,
Trop de ces femmes adorées;
Et je paſſois, je m'en ſouviens,
Dans le plus doux des entretiens,
La plus heureuſe des ſoirées.

EPITRE

A MON MEDECIN,

SUR LE RÉGIME.

DOCTEUR, avez-vous réſolu
De prendre un ami pour victime?
D'un ton poliment abſolu,
Vous me commandez le régime:
Le régime, à moi, juſte ciel!
Cet ordre eſt un peu dur à ſuivre;
Tout Médecin eſt donc cruel,
Lors même qu'il nous laiſſe vivre!
Mais que dis-je? ſi pour guérir,
Je dois contriſter ma jeuneſſe,
Me brouiller avec le plaiſir,
Et redoutant juſqu'au deſir,
Avec reſpect voir ma maîtreſſe,
Voir des roſes ſans les cueillir;
Ah! vivre ainſi pour la ſageſſe,
Eſt-ce donc vivre? c'eſt mourir.

Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi, dormir la nuit triſtement,
Comme un mari près de ſa femme!
Quoi! Poëte, convive, amant,

Dormir ! à mon âge ! comment ?
Le sommeil est la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme un automate,
Ecoute, moderne Hippocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de miseres,
De protégés, de protecteurs ;
Des sots flattés, des sots flatteurs,
De petits Créſus éphémeres,
Des femmes à petits myſteres,
Des fats aux petits airs de cour,
De petits valets mercénaires !...
Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
Me coûte à moi mille regrets ;
Il faut, dis-tu, que déformais,
Tandis que la faim me déſole,
A la table de nos gourmets,
Je ne juge des meilleurs mets
Que par l'odeur : le joli rôle !
Il faut, qu'étalant ſa gaîté,
Son teint fleuri, ſon opulence,
Monſieur l'Abbé toujours fêté,
Décide en maître à mon côté
Sur les vins d'Eſpagne ou de France,
Et, me prêchant fort l'abſtinence,
Les boive encore à ma ſanté.

Par respect pour la médecine,
Il faut enfin voir de beaux yeux,
Teint de rose, piquante mine,
Disons plus : il faut voir Corine,
Lui plaire... & trembler d'être heureux ;
C'est-là le coup qui m'assassine.
Barbare ! ôte-moi donc mes sens,
Ces sens qui portent dans mon ame
Des desirs toujours renaissants,
Des plaisirs toujours ravissants ;
Fais que la beauté qui m'enflamme
Cesse enfin de remplir mon cœur ;
Sa voix, cet organe enchanteur,
Qui peint quelquefois l'amour tendre
Et quelquefois l'amour boudeur,
Que je ne puisse plus l'entendre ;
Que je ne puisse dans ma main
En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne.

On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une seule ame ;
Contre ce dogme je réclame ;
Moi j'en ai cinq, & les voici :
Une aux oreilles pour racine,
Ou pour ce Rameau si divin ;
Une, pour la rose & le thim.
Ou pour l'haleine de Corine ;

Une sans doute à chaque main,
Celle-là pour Corine encore;
Une au palais pour le bon vin;
Et dans les yeux une autre enfin,
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur;
Ah! je ne veux en perdre aucune.
Au lieu de m'en priver, Docteur,
Si tu pouvois m'en donner une!

Tu ne sçais pas à quels tourments
Ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instants
Paris, ton deuil & tes mourants:
Allons en Perse; ose me suivre
Dans un serrail. Dieux! quel essain
De jeunes & belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein;
Plusieurs sur des sophas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi-couchées!
Que ne sommes-nous des Sultans?
Mais vois-tu ces Eunuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayans?
Infortunés! Comme ils gémissent!
Près du plaisir, ils ne l'ont pas;
Ils touchent des yeux tant d'appas,
Hélas! & jamais ne jouissent!

Voilà pourtant le fort heureux
Auquel tu voudrois, ce me semble,
Me condamner. Docteur affreux,
Acheve, acheve; & si tu veux
Me forcer à vivre comme eux,
Bourreau, fais que je leur ressemble.

Mets au régime, tu le peux,
Mets au régime, à plus d'un titre,
Ce Prélat jeune, mais goûteux,
Qui va, sortant de son Chapitre,
Sur un sopha poser sa mitre,
Et catéchise avec ferveur
Une beauté très-peu Chrétienne
Qui, distraite sur son bonheur,
Voit jouer sa petite chienne
Avec la croix de Monseigneur.
Au régime encore, au régime,
Ce Duc, ce vieillard de vingt ans,
Le moins renommé des amans,
Indigne à jamais de l'estime
De toute femme à sentimens.
Un régime bien plus sévere
A ce jeune objet né pour plaire,
Qui, trop caressé des amours,
Se livre à leur douceur perfide,
Et des voluptés trop avide,
Flétrit la fleur de ses beaux jours.
Deux mots enfin sur tes tablettes

Pour un Docteur frais & vermeil,
Admis à l'inſtant du reveil,
Admis à l'heure des toilettes.
On me le gâte, on le chérit;
De telle femme qu'il guérit
La reconnoiſſance eſt extrême,
Et du régime qu'il preſcrit,
Il a, je crois, beſoin lui-même.

Mais quel ſoupçon vient m'alarmer?
Je t'ai fait connoître Corine;
Voir ma Corine, c'eſt l'aimer;
Ta main ſur cette main divine
Erra long-temps; j'en fus jaloux,
Et je fus près de te le dire;
Je te vis lui tâter le pouls,
Je te vis même lui ſourire.
Depuis ce jour, j'ai remarqué
Que tu viens me parler ſans ceſſe
Et d'air natal & de ſageſſe...
Traître, te voilà démaſqué:
Adieu, je cours chez ma maîtreſſe.

EPITRE

A MADAME P**,

Sur le malheur d'aimer une Femme gaie.

VOus me grondez de mon abſence :
Que peut-on faire dans les champs,
Dans une ſolitude immenſe,
Loin du ſéjour des agréments,
Loin de Paris ? Cette exiſtence
A ſes douceurs ; car, entre nous,
Pardonnez-moi la confidence,
Je ſuis, Madame, loin de vous.
C'eſt vous, vous ſeule que j'évite.
Dieux ! que j'ai craint de m'enflammer !
Très-prudemment j'ai pris la fuite.
Il eſt permis de s'alarmer
Pour ſon repos & pour ſoi-même ;
C'eſt pour être heureux que l'on aime :
Le ſeroit-on de vous aimer ?
Votre gaîté me déſeſpere,
Cette gaîté vive & légere
Qui ſans ceſſe rit & ſourit,
Qui fait étinceler l'eſprit,
Electriſe toutes les ames,

Vous fait aimer, preſque des femmes,
Oui, je la hais : dans mon dépit...
Il eſt trop juſte, elle eſt coupable;
Avec ce charme redoutable
On peut bien inſpirer l'amour,
Etre adorée, être adorable:
Mais, être ſenſible à ſon tour!...
Le ſentiment n'eſt point folâtre,
N'a point ce feu, ce ton faillant,
Tout cet eſprit ſi pétillant;
Il ne lui faut point un théatre;
Il fuit le monde, il eſt rêveur,
Quelquefois même un peu boudeur;
La ſolitude, ſi touchante
Pour lui, pour moi, vous l'évitez!
Ce monde que vous enchantez,
Ne faut-il pas qu'il vous enchante?

Et comme il faudroit quereller,
Preſque ſur tout ſe contredire!
Je lis l'affiche, & vois Zaïre;
Sur vos pas je veux y voler :
Le Tableau-parlant vous attire.
Voilà qu'il faut ſans murmurer
Vite vous ſuivre; quel martyre!
Je m'étois promis de pleurer,
Et j'ai le déſeſpoir de rire.

Autre procès, ſi je veux lire.

J'ouvre un roman, vous les aimez ;
Roman Anglois, vous me blâmez.
C'eſt un chef-d'œuvre, c'eſt Clariſſe ;
Je lis d'un ton paſſionné,
Du ton que l'amour m'a donné :
Il vous endort. Nouveau caprice,
Quand je dis *beau*, vous dites *laid*,
Et nous nous diſputons ſans ceſſe ;
C'eſt Clariſſe qui m'intéreſſe,
Et c'eſt Miſs Howe qui vous plaît.

Au clavecin, à vous entendre,
On peut paſſer plus d'un moment,
Ou plus d'un jour ; mais, comme amant,
Je ſuis pour la muſique tendre,
Celle qui peint le ſentiment :
Le ſentiment peut-il vous plaire ?
Votre main rapide & légere
Parcourt les plus brillants accords ;
C'eſt la gaîté qui les inſpire,
On applaudit, & je ſoupire ;
Vous me grondez : j'écoute alors,
Et malgré moi... je vous admire.

Non, je ne puis y réſiſter,
Non, Madame ; il faut éclater :
(N'oubliez pas que je vous aime,
Que je le ſuppoſe du moins.)
Las de l'amour & de moi-même,

Je veux me plaindre ſans témoins.
Dès le matin, je me préſente;
La nuit, je n'ai pas fermé l'œil;
J'entre à midi : quel doux accueil!
Et quelle fraîcheur ſéduiſante;
Mais cette fraîcheur du matin,
Et ce bel œil, & ce beau tein,
Et ce négligé plein de grace,
Rien, rien ne ſçauroit m'adoucir;
Pour tant d'attraits je ſuis de glace:
Je ſuis de feu pour m'affranchir.
Enfin, je commence ma ſcene;
Prêt à finir tout ce roman,
Je parle de briſer ma chaîne:
On m'interrompt pour un ruban.
Vous riez, mon humeur redouble;
Je détaille mon déſeſpoir;
Vous, ſans vous en appercevoir,
Paiſible au milieu de mon trouble,
Vous conſultez votre miroir;
Et puis du rouge : quel ſupplice!...
C'eſt trop gémir, trop endurer;
Il eſt temps que je me puniſſe
Du crime de vous adorer;
Je ſuis Paris, je me exile,
Je vais déſormais plus tranquile
A la campagne m'enterrer,
Et, très-loin de vous, reſpirer.

Là, berger plaintif, solitaire,
Je rêve au moins à mes malheurs;
Près d'un ruisseau, sur la fougere,
Je le grossis de quelques pleurs,
Ou je vais contant mes douleurs
Aux bois, qui ne m'entendent guere.
Lassé de les entretenir,
Plus amoureux par leur silence,
Enfin, je songe à revenir;
Par-là toujours il faut finir:
Qui ne le sçait? un mois d'absence,
La solitude, la constance,
Me donnent un air de langueur,
Et je rapporte une pâleur
Qui doit intéresser, je pense.
J'arrive, j'entre à pas tremblans:
Quoi, belle encor! encor la même!
Toujours ces charmes de vingt ans,
Toujours ces yeux étincelans,
Ce tein... est-ce ainsi que l'on aime?
En vain je cherche à me flatter
D'une foible métamorphose;
L'absence n'a pu vous coûter
Pas même un lys, pas une rose...

Eh bien, Madame! à tant d'attraits
Quand je veux être inaccessible,
Quand je le jure & le promets,
Ai-je donc tort? un cœur sensible.

Oui, doit ne vous aimer jamais.
A vingt autres vous pouvez plaire;
Vingt autres perdent leur raiſon
A cette gaîté meurtriere:
Moi, grace au ciel, je tiendrai bon.
Qu'ils parlent tous d'un caractere
Charmant d'ailleurs, & de vertus,
Et de talents: dangers de plus:
Moi, je les fuis pour m'y ſouſtraire.
Bref, point d'amour, & ſans regrets;
Et comme il n'eſt pas ſi facile
De tenir ces ſerments de près,
Que le cœur eſt, dit-on, fragile,
Souffrez qu'à l'abri de vos traits,
Bien cantonné dans mon azile,
Je reſte au fond de mes forêts.

EPITRE

SUR L'AMITIÉ DES FEMMES.

NON, vous dis-je, Mademoiselle,
Non, je ne change point d'avis:
A-t-on le malheur d'être belle?
Il faut renoncer aux amis.
Sexe adoré qui nous occupes,
En amour nous sommes tes dupes,
Mais l'être encore en amitié,
Oh! ce seroit trop de moitié.
Belle Ninon, il a peut-être
L'art de tromper bien finement:
Quoique perfide, il est charmant;
Est-il ami? sans compliment,
Il ne l'est point, ni ne peut l'être.

En doutez-vous? faut-il prouver?
Du vieux temps perçons les ténebres:
Je cherche à vos beautés célebres
Des amis, & n'en puis trouver.
Je sçais bien qu'Omphale eut Alcide;
Sapho, Phaon, Julie, Ovide;
Qu'Helene brûla pour Paris;
Que Renaud fut goûté d'Armide,
Que Vénus eut Mars, Adonis,
Et cœtera: ce qui m'attriste,
C'est que je vois dans cette liste

Beaucoup d'amants, & point d'amis.
D'une autre part, les belles ames
De Caſtor, de Pirithoüs,
Et de Pilade & de Niſus,
De l'amitié ſentoient les flammes;
Oui, mais, parmi ces noms connus,
Je ne vois point de nom de femmes.

Haïſſez-moi, ſi je vous mens.
L'amitié veut des ſacrifices:
Vous autres, dans vos bons capriçes,
Vous n'en faites qu'à vos amans.
L'amitié veut des confidences:
Et ſi j'en crois nos médiſances,
Nous devons craindre vos caquets;
Vos cœurs, peu ſemblables aux nôtres,
Ne ſont pas, dit-on, forts diſcrets;
Vous gardez très-bien vos ſecrets,
Mais pas auſſi-bien ceux des autres.
Enfin l'amitié veut des ſoins;
Et, lorſqu'on eſt jeune & jolie,
Où les placer? tant de beſoins!
Tant de plaiſirs!... Voyez Julie,
Voyez Eglé, Flore, Célie.
Quand le ſoleil a fait le tour
De la moitié de l'hémiſphere,
On ouvre une longue paupiere,
On tire un cordon, il eſt jour.
D'abord billets-doux, & lecture:
Il en eſt un dont l'écriture

Eſt reconnue, & qu'on relit.
Prompte réponſe faite au lit.
On court à ſa glace, on ſourit;
Puis le café, puis la toilette,
Quelques viſites du matin :
Un colonel, un médecin,
Un jeune abbé. Sur quelque emplette,
Et ſur ſes yeux, & ſur ſon tein,
On les conſulte; l'heure ſonne:
Il faut voler à l'Opera :
Il le faut; *Arnoud* chantera.
On cauſe, on rit, M** détonne;
On dit : mais *Guimard* n'eſt pas mal;
J'attends *Veſtris* à la chaconne :
Quelle jambe a ce d'*Auberval!*
Vient le ſouper : très-grande chere,
Très-jolis vins; il faut y plaire;
Il faut paroître tour-à-tour,
Senſible, folâtre, ingénue;
Des mots que chacun s'attribue,
Des ſouris agaçant l'amour,
Et des regards qu'on diſtribue
Aux élégants qui font leur cour;
Enfin le Wisk... Mais les bougies
Baiſſent déja : plus de parties,
Et chacun ſort. Monſieur un tel,
Par la plus étrange aventure,
N'a ni ſes gens, ni ſa voiture;
Attendre ſeul eſt trop cruel :

Auſſi, Madame, très-honnête,
Pour charmer cet ennui mortel,
Veut bien reſter en tête-à-tête.
Liſette rentre... une heure après;
On va reprendre un teint plus frais;
On ſe couche en grondant ſes femmes:
Voilà le jour bien employé!
Dans tout cela, pardon, Meſdames,
Je n'ai rien vu pour l'amitié.

Belle Ninon, quelle exiſtence!
Ce n'eſt pas tout-à-fait ainſi
Que vos jours coulent en Provence:
Mais pour l'amitié, quand j'y penſe,
Avez-vous plus de temps qu'ici?
Après tout, ce plaiſir du ſage,
Trop tôt peut-être aura ſon tour;
Conſolez-vous: dans le bel âge,
L'amitié ne vaut point l'amour.
Eh! croyez-moi: ſoyez moins belle,
Cachez ces roſes & ces lis,
Cette bouche au tendre ſouris,
Ces yeux où l'eſprit étincelle,
Si vous voulez, Ninon cruelle,
N'avoir jamais que des amis.

Mais je me prête à vos chimeres;
Je ſuis votre ami, je le veux.
Que nous nous abuſions tous deux!
Cette amitié ne dure gueres.
Il n'eſt point d'homme apparemment

Assez heureux dans ma patrie
Pour être jamais votre amant :
Mais (passez-moi cette folie,)
J'en suppose un pour le moment.
Dès-lors l'amitié languissante
N'a que des entretiens glacés,
De froids plaisirs, des ris forcés.
L'amant paroît, l'ami tourmente ;
Je l'abhorre, j'en suis jaloux ;
Il l'est aussi de moi peut-être ;
De moi ! sans doute, il peut bien l'être,
Les amants ne sont-ils pas fous ?
La guerre enfin devient trop forte ;
C'est un procès bientôt jugé,
Bientôt perdu ; l'amant l'emporte ;
Je suis l'ami : j'ai mon congé.
Et si l'amant est infidele ?
(Ne trompent-ils pas la plus belle ?)
On daigne alors me rappeller ;
Qu'une jeune amie est touchante,
Lorsqu'on voit ses larmes couler !
Que sa douleur est pénétrante !
Par degrés je me sens troubler ;
Vous avez vingt ans, j'en ai trente ;
Dieux ! quel plaisir... de consoler !
Entre notre sexe & le vôtre,
Il est donc vrai, chere Ninon,
Que l'amitié n'est qu'un vain nom,
Et par sa faute & par la nôtre.
Mais quel vacarme dans Paris,

Que dis-je ? dans toute la France !
Nos tendres Beautés que j'offenſe
Ont des fureurs, pouſſent des cris.
„ Eh, mais ! voyez l'impertinence !
„ On permet de pareils écrits !
„ Nous refuſer... quelle inſolence !
„ Vous verrez qu'on n'a point d'amis. "
Ah ! Meſdames, de la mépriſe
Mille pardons ; vous en avez ;
Pardon, Madame la Marquiſe :
Ce jeune Duc, que vous ſçavez,
Qu'on reçoit en petite loge,
Que l'on ramene en Vis-à-vis,
Oh ! je le crois de vos amis,
Et j'en conviens à votre éloge.
Le Chevalier, vif & charmant,
Qui, ſans hériter de ſa tante,
Vient de payer ſon régiment,
De Madame la Préſidente
Eſt l'ami très-certainement.
Pour vous, Madame la Ducheſſe,
Vous eutes, dit-on, tour-à-tour
Quinze amis : quel fonds de tendreſſe !
Quinze ! c'eſt aſſez à la cour :
Et même on diſoit l'autre jour,
Qu'un d'eux encor vous intéreſſe.
Ah ! quel crime ai-je donc commis !
Comme on ſe trompe ſur les femmes !
Vous eutes, vous avez Meſdames,
Vous aurez toujours des amis.

A

A UN AMI,

SUR SON MARIAGE.

FORT bien : te voilà donc lié !
Te voilà pris tout comme un autre !
Du célibat le grand Apôtre,
Mon Philosophe est marié.
Que ce prodige m'intéresse !
Irréprochable dès vingt ans,
Et sans dettes, & sans maîtresse,
Tu riois des égaremens
Et des plaisirs de ma jeunesse;
Tu riois : ton cœur est changé;
Il aime enfin; une foiblesse
Te rend heureux : je suis vengé.
Oh ! que ta femme doit te plaire !
Ce doit être un objet charmant :
Sur la beauté, sur l'agrément,
Tout Poëte est juge sévere.
Il faut, pour captiver nos cœurs,
Bien plus de charmes qu'on ne pense;
Accoutumés dès notre enfance
Aux objets les plus séducteurs,
En commerce avec les Corines,
Les Amadis & les Didons,

De bonne foi, nous ne pouvons
Aimer que des beautés divines.
Quant à l'eſprit, ſans compliment,
Elle en pétille, aſſurément.
Nourris dans les bois du Parnaſſe,
Près d'Anacréon qui ſourit,
Près d'Ovide qui s'attendrit,
Et gâtés par les vers d'Horace,
Il nous faut des femmes d'eſprit.
Ce n'eſt pas tout : on veut encore,
Dans une épouſe qu'on adore,
De la conſtance : qu'en dis-tu ?
Ah ! ta moitié ſera fidelle ;
Je te connois : ſans la vertu,
Tu ne ſçaurois la trouver belle.
Que de titres pour te charmer !
Ne rougis point de ta tendreſſe ;
Goûte bien le plaiſir d'aimer ;
Ta femme ſera ta maîtreſſe.
Si tu nous chantois ton bonheur !
Les meilleurs vers viennent de l'ame ;
L'eſprit eſt ſur-tout dans le cœur,
Et je voudrois, pour mon honneur,
Voir mon ami chanter ſa femme.

Mais peut-être, quand je t'écris,
De ſublimes objets épris,
Dans ton cabinet ſolitaire,
Tu médites avec Platon

Sur l'eſprit & ſur la matiere ;
Juſqu'au foyer de la lumiere,
Tu t'élances avec Newton ;
Tu crois jouir de ta raiſon,
Et de ton ame toute entiere ;
Ta porte s'ouvre : quel revers !
Ton front ſe ride, il faut deſcendre
De l'Empirée où tu te perds...
Une mortelle au regard tendre,
Vole vers toi les bras ouverts ;
On ſourit alors, on s'empreſſe,
On prend ſa main, on la careſſe ;
Adieu l'ordre de l'univers,
Adieu Newton... volupté pure :
Eh ! que ſont tous nos vains deſirs,
Nos jeux brillants, nos froids plaiſirs,
Près des plaiſirs de la nature ?
Je t'attends, ami, je t'attends
A ces délicieux inſtants,
Où, preſſés autour de leur mere,
Tu verras de jolis enfants
Avec des organes naiſſants,
Te bégayer le nom de pere ;
Elever leurs bras innocents
Vers celle qui les a fait naître,
Répondre à vos regards touchants,
Eſſayer leur ame & leurs ſens,
Par le plaiſir de vous connoître.
Ta mere alors en cheveux blancs,

Verſe des larmes de tendreſſe
Sur ces rejettons careſſants:
Les doux rayons de leur printemps
La réchauffent dans ſa vieilleſſe.
Courage, Philoſophe heureux!
Oublions la triſte décence;
Mêle des fleurs à leurs cheveux;
Préſide toi-même à leurs jeux;
Ris de leur aimable ignorance,
Et redeviens enfant pour eux.

Mais tandis qu'auprès d'une amante,
Tu ſçais, ſans ſortir de chez toi,
Goûter en paix, goûter ſans moi,
Une félicité touchante,
Ton ami, loin de vos regards,
Et du ſoleil de la Provence,
Parmi les bruits & les brouillards,
Vers mille objets envain s'élance;
Oui, ni le charme des beaux-arts,
Ni l'amitié, ce bien ſuprême,
Rien ne peut, ſur ces bords que j'aime
Remplir le vuide de moi-même;
Cent fois mon cœur s'eſt rappellé
Notre beau ciel que je regrette;
Vers ma patrie & ta retraite,
Ce cœur cent fois a revolé;
Mais, hélas! dois-je te le dire?
Si je puis voir jouer demain

L'Avare, Castor ou Zaïre,
Si cet ami, chantre divin,
Pour ce Russe que l'on admire,
Va de Milton toucher la lyre,
Plus de projets d'obscurité,
De retraite, de liberté;
Talents, plaisirs, je vous adore;
Et toi, Paris, séjour des arts,
Séjour brillant à mes regards,
Je me trompois : je t'aime encore.

A MADAME DE**

Jouant le rôle de CONSTANCE, *dans la Comédie de l'*AMATEUR.

VOus enchantez donc ma patrie !
Et grace à votre heureux talent,
De Seimandi l'hôtel brillant
Devient le temple de Thalie !
Je vois nos graves commerçants
Interrompre, pour vous entendre,
De longs calculs très-importants,
Et nos dames de cinquante ans,
O prodige ! daignent suspendre
La médisance & les brelans.
Dites-moi : par quelle magie
Avez-vous pu si bien saisir
Cette enfantine rêverie,
Cet instinct naissant du desir,
Ces tons dont l'ame est attendrie,
Ces tons naïfs du sentiment ?
Je les cherche ici vainement
Chez nos histrions d'Italie,
Chez les François, à l'Opera ;
La nature vous les donna :
Une actrice les étudie.

Pour l'honneur de ma Comédie;
J'oſe pourtant être jaloux;
Chacun diſoit qu'elle eſt jolie!
Mais, hélas! on parloit de vous.
Céliante qui veut médire,
Dit quelque mal de vos appas:
Mais je ne m'en étonne pas;
Car toute femme doit en dire;
Le moyen de s'y refuſer!
J'ai tort pourtant de l'excuſer:
Céliante avec ſon ſourire,
Ses propos fins, ſes traits faillants,
Ses yeux à qui tout rend les armes,
Ses yeux d'eſprit étincelants,
Devroit pardonner bien des charmes.
Valère eſt un peu fou, dit-on:
Mais je ne ſerois pas plus ſage;
Quel Philoſophe ou quel Caton,
En voyant ce joli viſage
Sur le marbre bien exprimé,
Ne prendroit congé de nos belles,
Et pour un marbre inanimé,
N'oublîroit vingt beautés réelles?
Croyez-moi: ce n'eſt que par elles
Que ce Caton ſeroit blâmé.
Et d'ailleurs mon jeune Valere,
Dès qu'il renonce, pour vous plaire,
A ſon antique, à ſes beaux arts,
Ne mérite plus qu'on le fronde:

Auprès d'un seul de vos regards,
Que sont tous les marbres du monde ?
Peut-il encore être pressé
D'aller courir en Italie ?
Il me paroît bien plus fensé,
Dès qu'il vous aime à la folie.
Quant à Damon, en vérité,
Son rôle ici ne me plaît guere ;
Auprès d'une telle beauté,
Il est si triste d'être pere !
Mon rôle à moi n'est pas plus doux :
Mes vers sont embellis par vous,
Et je ne sçaurois les entendre ;
Valere vous donne sa foi ;
Vous lui souriez d'un air tendre,
Et ce Valere n'est pas moi.
Si j'eusse été dans vos coulisses,
En regardant mes deux actrices,
Du moins je me serois claqué ;
J'aurois eu le rare avantage,
Sans que personne en fût choqué,
D'applaudir à mon propre ouvrage...
Le beau moment que j'ai manqué !

LETTRE
DE L'ABBÉ
DE RANCÉ
A UN AMI,

ÉCRITE DE SON ABBAYE DE LA TRAPPE.

ON attribue la converſion du fameux Abbé DE RANCE' à la mort de Madame la Ducheſſe de M*** qu'il aimoit. Il venoit de paſſer pluſieurs jours à la campagne ; il vole chez ſon amante ; il entre pendant la nuit par un eſcalier dérobé. Le premier objet qu'il apperçoit, eſt un cercueil qui renfermoit un corps ſans tête ;

c'étoit celui de ſon amante, morte en trois jours de la petite vérole. Comme on devoit la tranſporter dans le tombeau de ſes Peres, on avoit fait faire un cercueil de plomb; mais ce cercueil s'étant trouvé trop court, il avoit fallu ſéparer la tête du reſte du corps. Frappé d'un événement ſi terrible, l'Abbé DE RANCE' renonça dès ce moment au monde. Il ſe retira à la Trappe, où il fit la Réforme la plus auſtere. C'eſt delà qu'il écrit à un Ami qui voyage en Italie, & qui ignore ſon aventure.

LETTRE

DE L'ABBÉ DE RANCÉ

A UN AMI.

TON cœur va se glacer de surprise & d'effroi.
Mon ami, c'en est fait; tout est changé pour moi.
Tu me crois égaré dans cette Ville immense
Qu'habitent les plaisirs, les arts & l'opulence;
Je vis dans un désert. Conforme à mon malheur,
Le deuil de la nature y flatte ma douleur.
Sous les regards d'un Dieu, sous sa main menaçante
Je pleure mes erreurs... & celles d'une amante.
Ecoute. Tu connus cette jeune beauté
Qu'embellissoient l'esprit, les graces, la gaîté,
Qui, dans l'âge bouillant des passions humaines,
Sentoit leurs premiers feux circuler dans ses veines;
D'une illustre famille & l'orgueil & l'espoir:
Eh! bien, mon cœur charmé brûloit de la revoir,

Je devançois une heure au plaisir consacrée ;
Je volois dans les bras d'une femme adorée ;
Même elle avoit fixé l'heure, le lieu, le jour.
Hélas ! je me croyois attendu par l'amour.
J'arrive; il étoit nuit. Tout palpitant de joie,
Je retrouve dans l'ombre une secrette voie.
J'entre ; tout se taisoit : je la cherche de l'œil ;
Soudain, près de son lit, j'apperçois un cercueil.
Je m'arrête... j'y cours, & d'un regard avide...
Dieu ! je vois un corps pâle, inanimé, livide ;
Ce corps étoit sans tête ; & mon œil égaré
Ne trouve, en la cherchant, qu'un tronc défiguré.
Tout-à-coup, sur un marbre une toile étendue,
Nouvel objet d'horreur, se présente à ma vue.
Je quitte le cercueil, j'approche épouvanté,
Je souleve en tremblant ce voile ensanglanté.
Ah ! puis-je retracer cette image effrayante ?
C'étoit sa tête, ami, la tête d'une amante !

O toi, toi que j'aimai dès nos plus jeunes ans,
Qui vis naître des feux sur mon cœur trop puissans,
Toi, dont l'œil ébloui m'envioit tant de charmes,
N'entends-tu pas mes cris ? Ne vois-tu point mes larmes ?
Me vois-tu, tour-à-tour, enflammé, sans couleur,
Frémissant d'épouvante, & muet de douleur ?
Je la reconnoissois cette beauté flétrie.
J'ignorois si le fer avoit tranché sa vie.
J'allois, j'errois, tantôt sur sa tête penché,
Tantôt,

Tantôt, près du cercueil en silence attaché.
Que de fois j'embrassai ce déplorable reste!
Je voulus me plonger dans ce cercueil funeste;
Et, près d'elle vivant, la suivre chez les morts.
J'entends du bruit; ce bruit arrête mes efforts.
Je crus qu'on s'avançoit vers ce toit solitaire;
A des yeux indiscrets je songe à me soustraire;
Et la crainte & l'honneur précipitent mes pas.
Je conservai sa gloire en pleurant son trépas.
Tremblant, je m'échappai d'un lieu plein de son ombre.
Les étoiles encor brilloient dans la nuit sombre.
Je fuis vers ma demeure, eperdu, tourmenté:
La tête & le cercueil erroient à mon côté.
LA, tombant à genoux devant l'Etre suprême,
Je m'écriai cent fois: pardonne à ce que j'aime;
Par mes cris, par mes pleurs laisse-toi désarmer.
Ce cœur sensible, ô Dieu! fut digne de t'aimer.
Cher ami, conçois-tu ce doute si terrible?
Par-tout il me poursuit. Dès-lors, d'un voile horrible
Les plus riants objets pour moi furent couverts:
Sa mort, d'un crêpe épais, m'obscurcit l'univers.
S'IL existoit un lieu hors du globe où nous sommes,
Où séparé de tout, & du bruit & des hommes,
Un mortel malheureux pût seul & sans secours,
Traîner obscurément la chaîne de ses jours;
Oui, c'est-là qu'échappé loin des bornes du monde,
J'aurois porté mes cris & ma douleur profonde.

DIEU ! tu me réservois pour un autre destin.
Bientôt, à ce grand coup, je reconnus ta main.
Tu daignas m'éclairer d'une céleste flâme.
Je n'apperçus alors que mon Dieu, que mon ame,
Et de l'éternité les tristes profondeurs.
Je vis dans les mortels jouets de mille erreurs,
Des enfants, amusés par des vaines délices,
Qui tomboient, en jouant, au fond des précipices;
Je reculai, saisi des frayeurs de la mort;
Je retombai sur moi, je contemplai mon sort.
Je voulus désarmer la céleste vengeance,
De ce cœur sans appui remplir le vuide immense,
Dire aux miens, à la terre un éternel adieu :
Je n'avois plus d'amante ; il me fallut un Dieu.
JE vins chercher de loin cette retraite obscure,
Et moi, qui dans Paris évitant la nature,
De l'ennui dans les champs redoutois les langueurs,
De ce désert alors j'embrassai les horreurs.
Des charmes inconnus ici me consolerent.
Ces arbres, ces étangs, ces rochers me parlerent.
LA, vivoient des mortels confiés à mes soins.
Là, de nouveaux excès mes yeux furent témoins.
Egarés comme moi, tous ces mortels coupables
Oublioient des ferments & des loix redoutables.
L'asyle des autels, de vices infecté,
Redemandoit en vain l'austere piété.
Que l'exemple est puissant ! mon zele dans leurs ames
Ralluma des vertus les dévorantes flammes.
Pour nous la pénitence étale ses rigueurs.

J'ai dompté la nature & fait de nouveaux cœurs.
Un pain noir & grossier, de sauvages racines
De nos corps fatigués soutiennent les ruines.
Le jour, la bêche en main, nous cultivons les champs.
Dans le Temple, la nuit, nous unissons nos chants.
O ! si tu viens jamais nous voir & nous entendre,
Ton cœur d'un doux transport ne pourra se défendre.
Qui ne s'attendriroit aux chants harmonieux,
Du sein de l'ombre épaisse élancés vers les Cieux,
Au spectacle touchant de mes saints solitaires,
Avec crainte & respect baissant leurs fronts austeres ?
D'une lampe de bois le temple est éclairé.
L'or n'étincele point dans ce séjour sacré.
Mais il réside un Dieu sous ces voûtes antiques.
Les saints gémissements, les célestes cantiques,
Et de l'airain sacré le son religieux,
Se font entendre seuls dans ces sauvages lieux.
Tandis qu'autour de nous les Rois troublent le monde,
Nous vivons, nous mourons dans une paix profonde.
Mais que dis-je ? Est-ce à moi d'oser nommer la paix,
Moi que poursuit ici l'horreur de mes forfaits,
Moi qui crains mon amante & qu'un feu lent dévore,
Moi que même souvent Paris séduit encore ?
Son bruit tumultueux retentit dans mes bois.
Dans ce vaste Paris, c'est elle que je vois ;
C'est elle que j'entends ; je lui parle, l'appelle ;
Ces jardins si connus, j'y revole auprès d'elle.

Elle embellit encor les fêtes & les jeux,
Où brilloit sa beauté, charme de tous les yeux.
Jusqu'au sein du repos sa beauté me tourmente:
Des songes imposteurs me peignent mon amante.
Ma courageuse main ose la repousser:
Elle, d'un œil riant, revient me caresser.
Je m'éveille en sursaut: à travers les ténebres,
Pour l'éviter, je cours dans nos réduits funebres;
Je descends dans nos bois; j'y brave les frimats;
Les glaçons endurcis résonnent sous mes pas.
Ciel! parmi ces horreurs, je la revois encore.
Alors, n'espérant plus qu'à ce Ciel que j'implore,
Je perce du lieu saint la sombre profondeur,
Du Dieu qui le remplit je ressens la grandeur,
Seul, dans l'obscurité que son regard éclaire,
Je m'avance, à pas lents, jusques au Sanctuaire;
Je roule un corps tremblant aux marches de l'autel,
Et je cherche un asyle au sein de l'Eternel.
O Dieu! sans ton appui, quelle est notre foiblesse!
Tout, jusqu'aux chants divins, réveille ma tendresse:
Mon cœur s'ouvre & s'émeut à ces pieux accents.
Dans le Temple, entouré de spectres pâlissants,
De visages flétris & sillonnés de larmes,
Ami, le croirois-tu? je retrouve ses charmes.
Malheureux! veux-tu voir ce visage si beau?
Vois-le donc tel qu'il est dans l'horreur du tombeau.
Hé! que m'importe enfin cette cendre insensible?
Son ame, hélas!... son ame!... ô souvenir horrible!
Ses crimes sont les miens. Dieu! l'en punirois-tu?

C'eſt moi qui de cette ame ai banni la vertu.
Dieu me permet de vivre & frappe ſa jeuneſſe.
Penſes-tu que ce Dieu pardonne à ſa foibleſſe ?
Le dirai-je ? Peut-être, au ſéjour des heureux,
Je ſerois tourmenté de ſon ſupplice affreux.
Je crois la voir, traînant tout l'enfer après elle,
Crier : tremble à ton tour, tu m'as fait criminelle.
Et je ferme l'oreille à ſes cris menaçans !
Et ce tableau cruel ne dompte pas mes ſens !
Elle ſouffre par moi, me maudit, & je l'aime !
Du moins l'amour ſe mêle à ma piété même.
Chacun ici ſans doute a des droits ſur mon cœur ;
Mais ceux de qui l'amour fit auſſi le malheur,
J'éprouve, à leur aſpect, un charme involontaire :
Ils aimerent ; j'aimai : mon penchant les préfere.
Eh ! bien, ſombres forêts qu'habite la terreur,
Vieux rocs, monts hériſſés, redoublez votre horreur.
Qu'il ne ſoit plus pour moi de fleurs ni de verdure.
Qu'un éternel hiver m'attriſte la nature.
O ! que ne puis-je errer dans des antres profonds,
N'entendre qu'un torrent tombant du haut des monts,
Les cris des noirs oiſeaux, ou le bruit des tempêtes
Courbants d'antiques pins & fracaſſants leurs têtes !
Ami, je ne ſuis plus ; je meurs dans le remord.
Je ne vois, je n'entends, n'appelle que la mort.
Tous les jours, préparant un aſyle à ma cendre,
Mes mains creuſent la terre où mon corps doit deſcendre.
Je m'occupe de l'heure où j'y ſerai caché.

Je mesure l'espace où je serai couché.
Autour de moi déja j'entends prier mes freres;
Déja, je vois fumer les flambeaux funéraires.
Hélas! tu te souviens de ce riant séjour,
Qu'autrefois dans Paris, je formai pour l'amour.
O mon ami, je creuse avec bien plus de joie
Cette tombe, où des vers je dois être la proie.
Dans ce même moment je concois un dessein.
Sur ma cellule, ami, se penche un vieux sapin.
Pour former mon cercueil, qu'il tombe sous la hache.
Sur cet objet de mort que mon regard s'attache.
J'oserai quelquefois m'y livrer au sommeil;
Et, retrouvant la vie à l'heure du réveil,
Je dirai : Là, ces yeux que j'ouvre à la lumiere
Dormiront à jamais, éteints dans la poussiere.
Ce cercueil me remplit d'un salutaire effroi;
C'est lui qu'il faut placer entre une amante & moi.
Mais toi, tandis qu'ici je m'abreuve de larmes,
L'Italie à tes yeux étale donc ses charmes!
Tu vois avec transport ce séjour enchanté
Où soupiroit Tibulle, où Virgile a chanté.
Un air pur, les beaux arts, la touchante harmonie
Amollissent ton cœur dans la belle Ausonie.
Ah! que je crains pour toi ces climats séducteurs,
Comme toi je connus tous ces arts corrupteurs,
Comme toi j'ai senti le doux attrait des vices:
Des vertus avec moi viens goûter les délices.
Tu pâlis; je te vois reculer de terreur;
Mon désert t'épouvante. Ah! quelle est ton erreur!

Crois-moi ; mon cœur ici n'ignore point la joie.
Sous nos dômes obscurs le Ciel souvent l'envoie !
Un tourment volontaire a de secrets appas.
Chaque jour vers mon Dieu je m'approche d'un pas.
Ce Dieu par l'espérance adoucit mon supplice.
Je me plais à sentir l'aiguillon d'un cilice.
Calme heureux d'un cœur pur, langueurs des saints
desirs,
O ! que vous surpassez les turbulents plaisirs !
Mais j'apprends qu'un des miens va finir sa carriere;
Et je vais l'exhorter à son heure derniere...

Ici l'Abbé de Rancé interrompt sa Lettre. Il va exhorter un Pere de la Trappe mourant ; il revient & continue :

Il n'est plus. Mon ami, j'ai vu mourir un Saint.
Quel tableau ! dans mon cœur long-temps il sera
peint.
C'est le premier de nous qui, succombant sous l'âge,
Ait franchi de la mort le terrible passage.
Nous, autour de son corps sur la cendre étendu,
Rassemblés à genoux & le front abattu,
Nous invoquions le Ciel : charmé par nos prieres,
Il oublioit la mort en fermant ses paupieres;
Et ses yeux expirants, pleins de sérénité,
Etinceloient du feu de l'immortalité.
Ah ! si telle eût été la fin de mon amante !
Que cette fin terrible, ami, nous épouvante.
Entourés de la mort, voyons par-tout sa main.
Son glaive nous menace; il frappera demain.
L'eau, l'air, le feu, la terre à nous perdre conspirent,

A l'heure où je t'écris, combien d'hommes expirer
Ceux-ci dans les grandeurs, ceux-là dans les plaisir
Tous surpris par la mort, tous formant des desirs
Le soleil que bientôt cacheront ces montagnes
De ses rayons mourants effleure les campagnes,
La nature se tait & l'univers s'endort;
Redoutable sommeil, image de la mort!
Un jour, nos successeurs, dans ces enclos rustiques
Peut-être pleureront sur nos cendres antiques.
Quand les mondes, croulants sur les mondes usés
Retentiront du cri de leurs ressorts brisés,
Quand de l'éternité la formidable aurore,
(Moment peut-être hélas! qui n'est pas loin encore,)
Jusqu'au fond des tombeaux ira porter le jour;
Quand la mort ici-bas n'aura plus de séjour;
Quand cette tête enfin trop long-temps adorée
Retrouvera ce corps dont elle est séparée;
C'est d'ici que tous deux élancés dans les airs,
Nous volerons aux cieux à nos ames ouverts.
Viens; ta cellule est prête à côté de la mienne
Tu soutiendras ma foi; je soutiendrai la tienne.
Viens; d'un monde imposteur quitte la vanité.
Ami, vivons ensemble & pour l'éternité.
Hé! puissions-nous, vieillis dans la même demeure,
Entrelacer nos bras glacés à la même heure;
Nous regarder mourants sous le même flambeau;
Viens, je suis prêt pour toi d'élargir mon tombeau.

FIN.

1907 4

BINDING SECT OCT 1 - 1970

PQ
1955
B66A19
1779

Barthe, Nocolas Thomas
Théatre complet et oeuvres
diverses

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY